

Brigade Mondaine [312] – Jouissance interdite

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gerard de Villiers

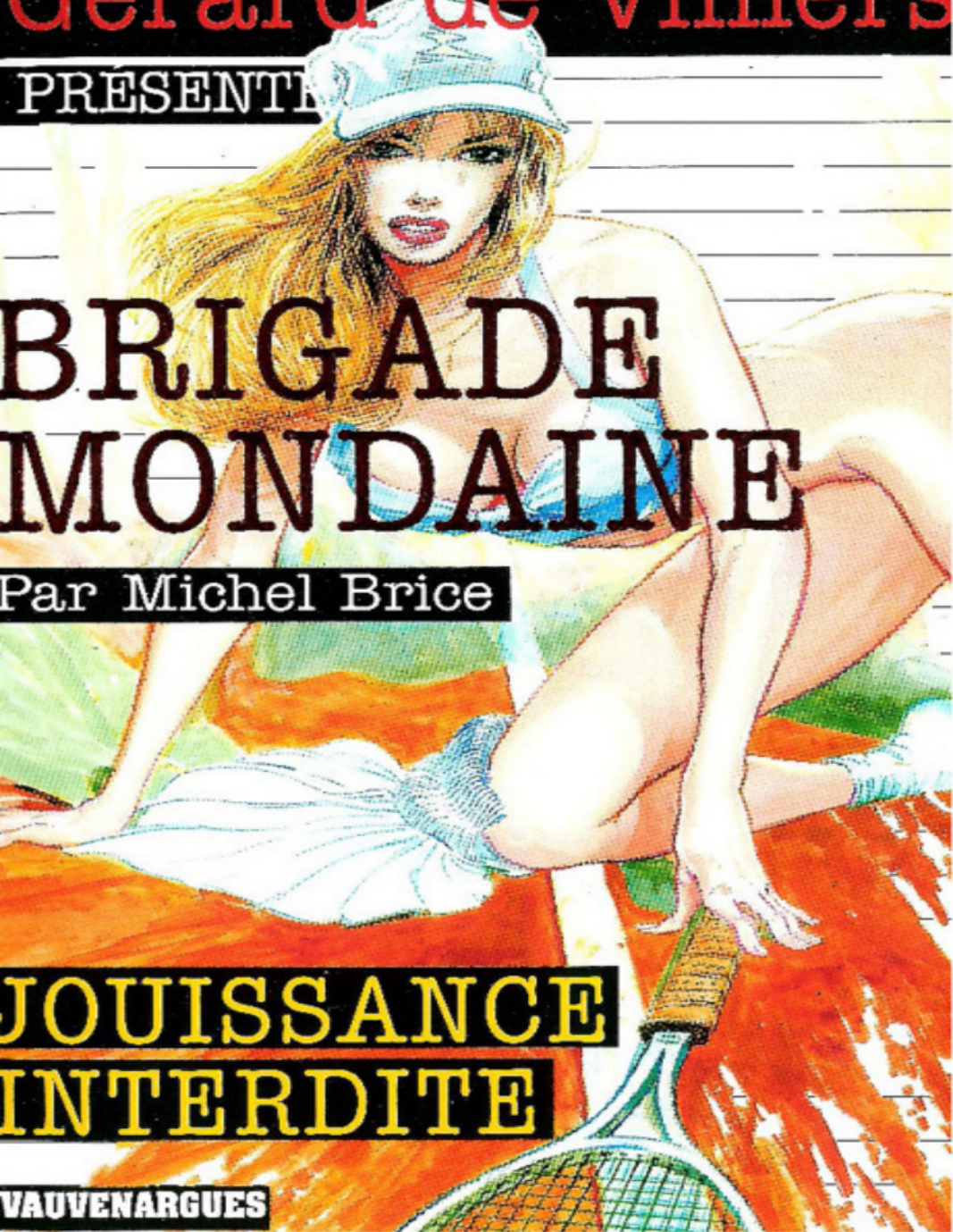
PRÉSENTA

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

JOUISSANCE INTERDITE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE (n°312)

JOUISSANCE INTERDITE

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

CHAPITRE PREMIER



Dans les tribunes du court central, le cri jaillit à l'instant où la balle jaune quittait la main du joueur au service.

— Allez Anthony !

Une voix féminine, à coup sûr juvénile, aiguë et surexcitée. Incongrue dans le silence qui régnait sur les gradins à moitié garnis.

Anthony Everett stoppa son mouvement et laissa retomber la balle sans la frapper. Il y eut quelque part derrière lui un murmure agacé, ailleurs un ricanement. Sur le visage de l'Italien Tardelli, son adversaire, une légère crispation. L'arbitre juché au sommet de sa chaise, dans le prolongement du filet, se contenta d'un Chut !

La balle rebondit sur la terre battue, Everett referma les doigts dessus, amorça son mouvement de service.

— Anthony !...

C'était la même voix, moins forte mais bien distincte, qu'une rafale de vent chaud venu de la Méditerranée colporta dans le court, en même temps qu'un nuage de poussière. Un encouragement enroué, un cri du cœur qui chavirait sur la dernière syllabe, pour se muer en soupir langoureux.

Everett fit rebondir la balle une fois de plus, tout en balayant du regard la portion de tribune où se tenait sa supportrice.

— Silence, s'il vous plaît..., intervint l'arbitre.

Sourcils froncés, il fixa Everett, lui enjoignant du menton de servir enfin. La fille se trouvait juste dans l'axe de sa chaise, bien repérable à un endroit du court où il n'y avait aucun autre spectateur. Où il n'y avait eu personne depuis

le début du match...

Mince silhouette gracieuse, en jupe et tee-shirt, ses longs cheveux blonds noués en queue-de-cheval, sous une casquette américaine. Anthony Everett ne pouvait pas la rater. Dans l'atmosphère électrique de cette fin d'après-midi orageuse, il frissonna. Prit prétexte d'une rafale plus forte, qui soulevait la terre battue ocre, pour gagner une seconde supplémentaire. Son regard enregistra l'expression de son adversaire: concentré, les traits tendus au ras du filet, faisant rapidement tourner sa raquette dans sa paume; il glissa sur le panneau d'affichage électronique, qui indiquait le score: Anthony servait pour le gain du deuxième set, après avoir perdu le premier... Sur fond de gros nuages noirs montant du sud et fonçant en troupeau vers Monte-Carlo, menaçant le bon déroulement de son tournoi de tennis, le visage de la fille debout au sommet des travées se grava sur sa rétine.

Elle avait des joues rondes encore adolescentes, un nez fin et de grands yeux sombres, rivés sur lui.

Brillants sous l'arc délicat des sourcils. Brûlants comme l'air qu'il respirait. Et la bouche rouge vif, des lèvres pleines qui s'entrouvraient sur un bout de langue rose.

Le tourbillon de poussière rouge retomba, mais d'autres rafales s'annonçaient. Everett lança néanmoins la balle au-dessus de sa tête, se détendit pour la frapper et dut se déhancher légèrement, pour tenir compte de la trajectoire contrariée par le vent. A l'instant de délivrer son service, il poussa un han ! auquel répondit, dans l'angle supérieur des tribunes, un petit cri rauque...

La balle frôla la bande du filet, rebondit sur la ligne dans l'angle du carré, de l'autre côté, et grâce à son effet déporta l'Italien. Celui-ci parvint à la retourner, mais dans le couloir.

— Faute ! cria un juge de ligne.

— Jeu Everett, six jeux à un, une manche partout, annonça l'arbitre sous les applaudissements, et quelques vivats.

En regagnant le banc, Anthony s'épongea le front et chercha des yeux, vers le sommet des gradins, la supportrice blonde. Il était sûr de l'avoir entendue crier Bravo ! et applaudir plus fort que tous les spectateurs. Pourtant, il ne la vit nulle part, à croire qu'elle s'était volatilisée. Le temps de s'asseoir, de s'essuyer avec une serviette, et il dut se rendre à l'évidence: à peine entrevue, avec un évident talent pour se faire remarquer, elle s'était éclipsée...

Un coup de tonnerre roulant dans le ciel chaotique parut scander sa disparition. Encore dans son match, tout en ayant l'esprit accaparé par la fugace apparition de la fille, Anthony perçut l'agitation qui s'emparait des tribunes, reconnut le visage de son père, dans le petit groupe de ses proches assis en bordure du court. Comme à son habitude, Dan Everett serrait les poings dans une rageuse démonstration d'énergie, mais en cet instant, c'était

pour maudire le ciel plutôt que pour saluer le point victorieux de son rejeton. Nicolas Levert, son entraîneur, haussait les épaules, fataliste. Karine Rice, juste au-dessus des deux hommes, ouvrait sur leurs têtes un vaste parapluie aux couleurs de l'organisation, et s'y cramponnait.

Tardelli était déjà debout, mais prêt à piquer un sprint vers les vestiaires. Une équipe de ramasseurs de balles couraient vers les bâches. Les gros nuages agglutinés au-dessus du Rocher crevèrent, l'averse s'abattit sur la Principauté, son palais, son port et son circuit de formule 1. Deux secondes plus tard, les grosses gouttes serrées criblèrent Monte-Carlo et Roquebrune Cap-Martin, les terrains du Country-Club. Dans le fracas de l'orage, l'arbitre annonça l'interruption de la rencontre, avant de dévaler les marches de son perchoir.

Anthony Everett parut le dernier à s'aviser qu'il était urgent de rentrer s'abriter. Il cherchait encore, sur les gradins, à repérer une silhouette gracile, une queue-de-cheval blonde sous une casquette Nike, en se demandant s'il avait été le jouet d'un mirage, quand Karine, sa préparatrice, le rejoignit.

— Dépêche-toi ! dit-elle en lui prenant le coude pour l'entraîner.

Anthony était déjà trempé. La pluie tambourina sur le parapluie tenu par la jeune femme. Ils trottèrent vers la sortie. Au passage, avant de prendre le couloir menant aux vestiaires des joueurs, Anthony croisa son père. Crinière blanche en bataille, rictus crispé, Dan Everett vivait chaque match de son champion de fils comme une guerre. Et il ne faisait pas de différence entre un court de tennis et un ring de boxe. Il aboya :

— Tu vas prendre froid ! Qu'est-ce que tu fichais ? Putain de météo ! Tu l'avais à ta pogne, il est cuit...

Tandis qu'Anthony poursuivait son chemin sans ralentir, Dan Everett continua son soliloque, mêlant américain et français. Il prit Nicolas Levert à témoin :

— Pas vrai, coach ? Il a pris le dessus ! Il va pas le rater !

Levert lorgnait le ciel, la mine contrariée. Dan Everett insista :

— Il va gagner, je vous dis ! Cinq jeux d'affilée ! C'est un quart de finale assuré, coach ! A trois semaines de Roland-Garros !

Levert ne le démentit pas. Il se contenta de remarquer :

— S'il pouvait conclure ce soir, ce serait mieux... En cas de report à demain, l'Italien aura l'occasion de se refaire une santé...

Dan Everett tendit théâtralement le poing vers le ciel, pour lui signifier qu'il avait intérêt à s'éclaircir en vitesse, afin de permettre à son fils de décrocher sans délai sa qualification...

*

**

Assis torse nu au fond du vestiaire, Anthony, une serviette sur les épaules, mit quelques instants à saisir le gobelet que lui tendait Karine Rice.

— À quoi tu penses ? demanda cette dernière à mi-voix.

Anthony haussa les épaules, but une gorgée de thé. Le regard dans le vague, sous les boucles brunes en désordre.

— Pas à ton match, hein ? supputa la Californienne, en lui touchant le front d'un geste presque maternel.

Elle était plus âgée que lui d'une douzaine d'années, mais dans l'univers du jeune homme, elle palliait plus souvent qu'à son tour, en tout cas plus souvent qu'elle n'aurait voulu, l'absence de la mère. A l'occasion, elle jouait aussi les grandes sœurs. Et parfois, se sentait malgré elle entraînée sur un terrain plus ambigu, où le coaching mental, selon l'expression dont Dan Everett était friand, avait tendance à oublier sa finalité sportive.

— Anthony est un battant, je l'ai élevé comme ça ! avait expliqué Dan à Karine Rice, un an auparavant, en lui proposant de les rejoindre. Avec Nicolas Levert, je lui ai trouvé un entraîneur à la hauteur... Vous avez vu sa progression à l'ATP, en quinze mois ? Quatre-vingts places gagnées ! Mais pour entrer dans le Top 20 mondial, et surtout pour s'y maintenir, il faut bosser encore plus ! S'entraîner encore plus dur... Se forger un mental inoxydable !

C'était en plein hiver, au bord d'une piscine éclaboussée d'un doux soleil, dans un camp d'entraînement du côté de San Diego. Anthony faisait de la musculation avec un préparateur physique réputé, embauché pour quelques semaines.

— Ron Lewis... Vous savez combien il me coûte ? avait lancé Dan en suivant le regard de la jeune femme en direction du grand Black.

— Je connais les tarifs de Ron... Il est cher.

— Très cher ! Mais quand la saison va démarrer, Anthony sera fin prêt.

Dan Everett avait montré les plannings étalés devant eux sur la table.

— Je veux que vous preniez votre place là-dedans, Miss Rice. Il faut une femme dans l'entourage de Tony, vous comprenez ?

Par la baie ouverte du gymnase, ils entendaient Ron houspiller Anthony, qui soufflait comme une forge en soulevant de la fonte.

— Sa mère est partie quand il avait dix ans...

Dan Everett avait fixé Karine, d'un regard qui la jugeait. Elle était saine, bronzée, elle correspondait au profil qu'il recherchait pour son fils.

— Je vous sens capable de l'entourer d'ondes très positives..., avait-il poursuivi. Psychiquement, Anthony a besoin d'une présence rassurante.

— Et sexuellement... ?

Karine Rice avait soutenu le regard de son futur employeur, en lui posant

la question. Il avait légèrement sursauté, mais fini par sourire.

— On m’a vanté votre franchise, Karine. Entre autres qualités...

— Vous ne serez donc pas surpris si je vous avertis que mon programme de préparation mentale n’inclut pas d’à-côtés...

Elle était franche, mais face à l’homme d’affaires qui avait décidé d’investir sa fortune sur la réussite sportive de son fils, elle avait laissé sa phrase en suspens, et c’était lui qui, sans détour, avait mis les choses au clair:

— Anthony doit devenir un des meilleurs joueurs du monde, Karine. D’ici quatre à cinq ans, le numéro un ! Il n’a pas de temps à perdre avec des histoires sentimentales. Donc il n’y a pas de petite amie dans le paysage... Mais des filles qui passent, et cherchent fortune, il y en a des quantités. Tony a vingt—deux ans et les attire, elles tournent autour de lui comme des mouches... Il est sacrément beau gosse, n’est-ce pas ?

Le sourire carnassier de Dan Everett en aurait mis d’autres mal à l’aise, mais Karine n’avait pas sourcillé.

Pendant une longue période, Everett s’était entêté à préserver son fils de toute tentation, lui avait-il expliqué. Une attitude contre-productive qui leur avait fait frôler la catastrophe. Leurs relations s’étaient envenimées, Anthony avait connu une saison calamiteuse. Failli abandonner le tennis.

— Je ne suis pas un père sans cœur ni un manager buté, Karine. J’ai compris qu’il ne servait à rien de contrarier la nature. Or, Tony a une nature, sur ce plan... généreuse, disons.

Dan Everett avait d’un mouvement de tête rejeté en arrière sa chevelure blanche, dans une attitude empreinte d’une fierté virile qui aurait pu paraître ridicule, sauf que son visage aux traits brutaux et son regard impérieux ne donnaient pas envie de se moquer.

— Il est aussi vorace qu’elles sont appétissantes, vous voyez ?... C’est une réalité que je comprends parfaitement, et pour cause... Un paramètre important chez lui. J’en tiens compte...

Il n’avait pas souligné que son fils lui ressemblait, mais le sous-entendu était facile à entendre.

— Il peut les baiser autant qu’il veut, ça ne compte pas, avait-il conclu; l’essentiel, c’est qu’il n’en soit pas perturbé, que ça n’ait pas de répercussions sur ses résultats. Votre rôle auprès de lui sera aussi de gérer au mieux cette question...

Elle n’avait pas mesuré alors ce qu’impliquait son engagement auprès du clan Everett. En un peu plus d’une année — dont une saison faste qui avait vu Anthony Everett intégrer les vingt-cinq meilleurs mondiaux —, elle avait eu de nombreuses occasions de se rendre compte de la difficulté qu’il y avait à « gérer » le jeune homme.

— Reste dans ta partie, conseilla-t-elle en lui dégageant le front.

On entendait la pluie crépiter, au-dehors. Il secoua la tête.

— Jamais on ne reprendra aujourd’hui !

— Pas sûr, ce n’est qu’un orage.

Sous la paume de l’Américaine, les boucles brunes humides se rebellaient. Elle les ébouriffa en riant.

— Un petit set juste avant la tombée de la nuit, et l’Italien n’y verra que du feu, dit-elle en étirant les doigts pour lui masser doucement le crâne.

— J’ai fait un deuxième set super...

Karine acquiesça, mais comme elle se méfiait toujours d’un excès de confiance, elle tempéra la satisfaction du jeune homme :

— Tardelli a accusé le coup, physiquement.

Anthony se laissa aller en arrière, les épaules contre le mur, en respirant à fond. Face à son visage dont le dessin de la bouche, surtout quand elle arborait cette moue sensuelle, avait quelque chose de féminin, Karine s’étonnait toujours de ne rien retrouver qui rappelle son père.

— Il a hérité de la beauté latine de sa mère, et de mon caractère ! avait coutume de se rengorger Dan Everett. Nul n’est parfait !

Karine Rice ôta sa main.

— Reste concentré, dit-elle. Tu n’es pas encore en quarts...

Anthony la regarda et elle devina que ses conseils n’étaient d’aucun effet. Le sourire qui gonflait les lèvres du jeune homme n’était pas un gage de concentration, loin de là.

Karine esquissa un geste mais se ravisa, tourna les talons.

— Je vais tâcher de me renseigner à propos de la météo.

Il la rappela avant qu’elle s’éloigne.

— Attends...

— Je reviens dans deux minutes.

Elle marcha jusqu’à la porte, mais il se leva d’un bond et la rattrapa.

Il lui prit le bras et immobilisa sa main sur la poignée, tout en se pressant contre elle. Dans la chaleur moite du vestiaire, où les odeurs de sueur et d’embrocations formaient un cocktail âpre, vaguement écœurant, Karine réussissait à fleurir bon les huiles essentielles. Sous les cheveux châtain clair coupés très court, la peau bronzée de son cou sentait le soleil et la garrigue. Anthony l’effleura des lèvres, perçut la tension du corps musclé. La Californienne ne se dérobait pas, même si elle tentait de le raisonner :

— Ce n’est pas le moment, Tony...

Elle était en survêtement, le tissu crissa quand il se frotta légèrement contre elle. Elle creusa les reins tout en faisant mine de se dégager.

-la blonde à casquette qui s’est fait remarquer sur le dernier point, tu la

connais ? Chuchota-t-il près de son oreille.

Karine, prise de court, ne put réprimer un frisson.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Quelle blonde ?

Il lui mordilla le lobe de l'oreille, où elle portait un anneau en argent.

— Tu la connais ?

La jeune femme se tortilla.

— Arrête, tu exagères...

En même temps, elle sentit contre ses fesses le ventre dur du garçon. Elle marqua une hésitation, se cambra juste assez pour éprouver son érection. Un membre raide plaqué contre ses reins, qui leur communiquait sa chaleur. Ce fut bref mais intense, une bouffée de fièvre lui monta au visage. Elle rougit en se faufilant hors de l'étreinte d'Anthony... Nota aussitôt son petit sourire fat, tandis qu'il reculait d'un pas et l'aidait à ouvrir la porte.

— Ramène-la, s'il te plaît, Karine...

Comme elle ne semblait pas comprendre, il insista :

— En même temps que la météo, ramène la blonde, tu veux bien ? Je me sens en forme pour lui signer un autographe à ma façon...

Elle voulut protester, resta bouche ouverte sans trouver la réplique appropriée. Un réflexe professionnel la retint de réagir. Mieux valait se taire que de trahir encore plus son trouble. Le sourire d'Anthony Everett s'élargit ; enjôleur et sûr de lui, il ajouta, avec un coup d'œil au plafond, à travers lequel on entendait l'averse qui redoublait :

— Ça dure et ça me met sur les nerfs... Je compte sur toi... Sois sympa... Arrange-toi pour me l'envoyer...

*

**

Le bruit de la pluie tambourinant au-dehors était lancinant. L'atmosphère confinée du vestiaire oppressante. Anthony Everett s'était rassis sur le banc, couvert la tête d'une serviette propre et il gardait les yeux mi-clos dans la pénombre. À l'abri de ses paupières, les images qui défilaient avaient de moins en moins de rapport avec la partie du jour.

Les coups frappés à la porte furent si discrets qu'il ne les entendit pas. Puis, après quelques secondes, la poignée tourna, le battant s'entrouvrit. Lorsqu'il prit conscience qu'on entrait, et devina qu'il ne s'agissait pas de Karine, Anthony tressaillit et sortit de sa rêverie. Mais il se retint de bouger. Penché en avant, les coudes sur les genoux, le visage dissimulé sous la serviette, il préféra épier la visiteuse.

C'était bien la blonde à la casquette, mais nettement moins exubérante que

sur le central. Elle hésitait à entrer. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, fit un petit signe de tête, plutôt interrogatif. Anthony imagina Karine, dans le couloir, qui l'encourageait à distance, après l'avoir accompagnée jusque-là. La fille se décida, franchit le seuil, sans ouvrir davantage la porte. Elle se glissa à l'intérieur d'un mouvement souple, pénétrant dans le vestiaire comme une voleuse. L'observant par-dessous le bord du tissu éponge, Anthony la vit se mordiller la lèvre, partagée entre la timidité, la peur et l'excitation. Il avait du mal à rester immobile, mais il était trop tentant de continuer ce petit jeu. Contrôlant sa respiration, il attendit.

Ce qui se passa ensuite le sidéra.

La visiteuse fit quelques pas dans sa direction, quasiment sur la pointe des pieds, comme si elle craignait de le réveiller, se mit à sourire et enleva sa casquette. D'un geste elle dénoua sa queue-de-cheval, fit cascader avec coquetterie ses cheveux blonds sur ses épaules. Elle posait, la tête inclinée, en le fixant. Puis d'un mouvement déterminé, juste assez lent pour qu'il en ait le souffle coupé, elle croisa les bras devant elle pour saisir le bas de son tee-shirt et l'enleva. Elle ne portait rien dessous. Elle resta deux secondes immobile, les bras dressés, le visage caché par le tissu, les seins pointant avec insolence vers Anthony. Ils étaient ronds et bronzés, couronnés d'une aréole pâle où dardait une fraise rose. Ils bougèrent à peine quand elle acheva de faire passer son tee-shirt au-dessus de sa tête.

Anthony ne pouvait plus faire semblant d'être ailleurs, et la fille n'était pas dupe: elle resta déhanchée, le ventre frémissant, laissant choir son vêtement et remettant sa casquette. Avec une moue enfantine, elle murmura:

— Anthony... je peux vous demander un autographe ?

Le jeune homme se demanda un instant jusqu'à quel point Karine Rice avait briefé son admiratrice. Celle-ci se conformait si parfaitement au genre de scénario qu'il échafaudait lorsqu'il avait envie d'une fille que c'en était stupéfiant.

— Je suis en plein match, vous croyez que c'est le moment ?

Il s'était débarrassé de la serviette et toisait la blonde, s'efforçant d'avoir l'air contrarié. Cependant, l'indignation qu'il avait voulu mettre dans sa voix sonnait faux. Il avait la gorge sèche.

— Soyez gentil, s'il vous plaît...

Elle était meilleure comédienne que lui, avec sa façon de minauder en battant des cils et de balayer sa poitrine nue avec ses cheveux. Changeant de registre, il dit dans un souffle:

— Approche...

Puis, comme elle obéissait sans hésiter, il ajouta:

— Comment tu t'appelles ?

Il lui prit les seins à pleines mains, avec un empressément brutal qui la fit

suffoquer. Mais elle ne se rebiffa pas et bomba le torse. Répondit en s'humectant les lèvres:

— Candice.

— Tu as un sacré culot, Candice...

Il se leva, la maintenant plaquée contre lui. Elle hocha la tête, contente de son audace. Les mains derrière le dos, elle se cambra, livrant sa poitrine dure aux doigts qui s'affolaient.

— J'ai vu tous vos matches... Je vous...

Il la fit taire en l'embrassant avec fougue. Lui caressa les reins et les fesses à travers la minijupe.

Dans l'atmosphère moite du vestiaire, Anthony Everett inspira son odeur et se frotta contre elle. Elle se tortilla, accrochée à son cou, gémit quand il lui fit sentir, d'une poussée du bassin, combien elle l'excitait.

Il le lui exprima sans fioriture en la faisant pivoter pour l'asseoir à sa place sur le banc.

— Tu vas l'avoir, ton autographe, petite salope...

CHAPITRE II



Tardelli s'était montré à l'extrémité opposée du couloir, faisant des étirements avant de réintégrer son vestiaire. Son kiné l'avait rejoint et Karine Rice, en arpentant les lieux, avait d'un coup d'œil découvert l'adversaire d'Anthony allongé sur la table de massage.

L'interruption se prolongeait, l'orage grondait toujours et nul doute que l'Italien profitait des circonstances pour récupérer, après son coup de pompe du deuxième set.

La Californienne avait fait demi-tour et s'était postée à quelques pas du vestiaire d'Anthony, prête à en interdire l'accès, si d'aventure quelqu'un se présentait. Malgré elle, elle tendait l'oreille, en imaginant ce qui se passait derrière la porte close...

Elle avait au premier regard repéré la blonde parmi les fans qui rôdaient aux abords du périmètre réservé aux joueurs, et n'en était pas encore revenue de la facilité avec laquelle elle l'avait convaincue de rejoindre Anthony dans son vestiaire et de se livrer à la petite mise en scène qu'elle lui avait suggérée. Bien sûr, Candice ne demandait qu'à approcher le champion, elle avait en quelques mots trahi le fond de sa pensée:

— C'est mon chouchou ! Il est trop mignon !

— Tu lui as tapé dans l'œil, lui avait affirmé Karine à voix basse. Tu veux le voir ?

Les yeux brillants, la blonde avait acquiescé et l'avait suivie dans le quartier des joueurs. Karine, au détour d'un couloir, lui avait pris le bras et s'était rapprochée d'elle, murmurant:

— Tu veux savoir ce qui lui plaît ?

Une lueur vicieuse dans le regard, le souffle court, Candice avait hoché la tête. Karine lorgnait sa poitrine, visiblement nue sous le tee-shirt, dont le tissu dessinait en relief les bouts durcis.

S'étant assurée d'un coup d'œil qu'il n'y avait personne alentour, elle lui avait rapidement expliqué comment procéder. La blonde était excitée, Karine avait eu du mal à garder la tête froide.

— Vas-y, mais n'oublie pas qu'il a un troisième set à jouer, peut-être tout à l'heure...

C'est à peine si, à l'instant de pousser la porte, la jeune fille avait hésité, après avoir quêté un dernier encouragement de la part de Karine. Mais ensuite, sa façon sensuelle et perverse de s'offrir avait estomaqué cette dernière, qui l'observait par l'entrebâillement de la porte.

Candice avait négligé de la refermer, et l'idée qu'elle l'avait fait exprès avait effleuré Karine, tandis qu'elle observait, troublée, le manège de la blonde. Candice était de ces lolitas qui pullulaient autour des courts de tous les tournois du circuit professionnel, mais elle avait, en plus de son audace et

de son joli corps, une détermination peu courante. Et une perversité qui était davantage d'une femme mûre que d'une gamine de vingt ans...

Lorsque Anthony s'était levé pour l'enlacer, l'Américaine avait refermé la porte et s'était éloignée. Elle avait fait les cent pas, était revenue se planter devant le vestiaire, et à mesure que le temps passait, qu'elle épiait les bruits, une nervosité croissante s'emparait d'elle.

Elle perçut une plainte et colla son oreille au battant. C'était effectivement un grognement, signe d'une libération d'énergie, comme en poussent certains tennismen sur le court, en frappant fort la balle, pour assommer l'adversaire...

Karine ne put résister à la tentation. Elle tourna sans bruit la poignée et entrebâilla la porte. Dans l'angle du vestiaire, le banc où Anthony était assis tout à l'heure était vide. Elle dut tendre le cou pour découvrir les deux jeunes gens, installés sur la table de massage. Si son adversaire Tardelli se refaisait une santé entre les mains de son masseur, Anthony quant à lui ne songeait qu'à dilapider ses forces, avec des soupirs et des grondements. En l'occurrence, s'il lâchait ses coups, Candice ne donnait pas l'impression d'être assommée !

Elle le chevauchait, la minijupe retroussée sur la taille, appuyée des deux mains sur son torse, et ondulait du bassin à une cadence frénétique, tandis qu'allongé sur le dos, il la soulevait de vigoureux coups de reins. Les cheveux blonds de Candice voletaient, mais ses seins fermes tremblaient à peine. Cramponné à ses hanches, Anthony l'écartelait. Karine les voyait s'agiter de profil, à en faire grincer la table. Elle frissonna, referma vivement le battant, comme si tout le Country-Club risquait d'entendre les râles de son protégé... Les paumes moites, elle s'adossa au mur. Entendit des petits cris qui se muaient en une longue plainte, et rougit malgré elle en imaginant la jouissance de la blonde... Elle se rendit compte alors qu'on n'entendait plus la pluie. Sentit son rythme cardiaque s'emballer en voyant s'ouvrir, au milieu du couloir, le vestiaire de l'arbitre. Machinalement, elle s'éloigna de celui d'Anthony.

L'arbitre sortit de la pièce, manifestement pressé, son portable à l'oreille. Il avisa Karine et lui lança avant de s'éloigner :

— Je crois qu'on pourra reprendre la partie d'ici quelques minutes... Vous pouvez prévenir M. Everett...

Il alla porter la bonne nouvelle dans le vestiaire de Tardelli. Annonça à la cantonade avant de disparaître :

— Reprise dans dix minutes !

Karine perçut l'effervescence qui s'emparait du bâtiment et, au-delà, des gradins du central : on débâchait, les spectateurs revenaient prendre place. Elle fit demi-tour et colla à nouveau l'oreille à la porte du vestiaire d'Anthony. A l'inverse, c'était calme plat, à l'intérieur !

Elle hésita, frappa deux coups si discrets qu'ils ne reçurent aucune

réponse audible. Alors elle entra, aperçut un tee-shirt froissé sur le sol, une casquette retournée sur le banc, à l'intérieur de laquelle un bout de tissu rouge vif était roulé en boule. Une petite culotte minuscule... Puis, sur la table de massage, elle découvrit Anthony qui ronronnait, les mains croisées sous la nuque, tandis que la blonde, penchée entre ses cuisses, le suçait comme on déguste une friandise.

Karine en resta muette. Anthony tourna le visage vers elle et sourit, repu et insouciant:

— Waouh ! Cette petite vicieuse m'a essoré ! Je la kiffe !

Candice, tout à son ouvrage, qui maintenait la verge en semi-érection, ne fit même pas semblant de réagir à l'entrée de Karine dans la pièce.

Cette garce est d'une impudeur totale ! songea l'Américaine, avant d'annoncer:

— Reprise du match dans cinq minutes...

*

**

À travers le tamis de sa raquette, Anthony voyait se dessiner la bouche aux lèvres gonflées de Candice. Cette façon d'avaler lentement son membre, en aspirant légèrement, et en lui faisant sentir ses dents, juste à peine... une délicieuse agacerie ! Il frissonna rétrospectivement, sursauta au choc de la balle fusant de la raquette de son adversaire. Il bondit et s'étira, retourna le service adverse avec une demi— seconde de retard. Sa balle heurta la bande du filet.

— Jeu Tardelli, deux-zéro troisième manche, annonça l'arbitre de chaise.

Tout en changeant machinalement de côté, Anthony laissa son regard errer sur les gradins. Reconnut vaguement ses proches, le visage fermé de son entraîneur, la figure tendue et belliqueuse de son père... Dan lui criait quelque chose, entre encouragement et insulte... Mais c'était comme un film muet, une image figée où il éructait sans produire un son, s'agitait en pure perte et menaçait en vain. Pas de Karine à ses côtés pour l'inciter au calme... Pas non plus de casquette Nike et de queue-de-cheval blonde à l'horizon.

Anthony reprit place derrière la ligne de service, reçut des balles d'un ramasseur, en enfouit une dans la poche de son short, et du bout des doigts toucha la dentelle tiède roulée au fond. Il sourit intérieurement. S'il allait sortir le string rouge vif, au lieu de la balle jaune ?...

Au moment de servir, les seins juvéniles, si fermes et dorés, se mirent à palpiter devant ses yeux. Il ferma les yeux et se détendit. Frappa la balle, courut, sauta, haleta et gronda, serra le poing, balaya les tribunes d'un regard absent.

Les gradins étaient silencieux, comme vidés. Karine avait repris place derrière son père. Visage indéchiffrable, œil noir. Candice n'était pas réapparue. Il l'imagina à son hôtel, se glissant déjà dans sa chambre, comme une voleuse, ainsi qu'elle s'était introduite tout à l'heure dans son vestiaire. Tout s'était passé si vite, entre le moment où elle avait ôté son tee-shirt et celui où elle l'avait fait jouir une deuxième fois, dans sa bouche, alors qu'une voix impatiente criait « Reprise ! » dans le couloir, qu'il n'avait fait qu'entrevoir son sexe. L'abricot délicatement bombé et fendu de sa chatte étroite, sous un duvet blond...

À travers le tamis de sa raquette, la fente rose clignait, un appel coquin qui lui donnait envie de courir très vite y coller ses lèvres, y enfoncer sa queue.

Il bascula vers l'avant et frappa la balle. Si un cliché avait immortalisé cet instant, sur le court central du Country-Club de Monte-Carlo, par une fin d'après-midi tropical de mai, nul doute que des mauvaises langues, remarquant la bosse qui tendait son short comme un mât, auraient plaisanté: pas étonnant qu'Everett soit débordé, il n'avait pas la tête au jeu, manifestement, au cours de ce troisième set décisif !...

Mais les téléobjectifs ignoraient Anthony Everett, son service défaillant et son érection persistante. Ils étaient braqués sur l'Italien Tardelli, qui venait de faire chuter la tête de série numéro 12 du tournoi, et de gagner le droit d'affronter Rafaël Nadal en quart de finale...

Dans le brusque tohu-bohu qui suivait son deuxième service annoncé « Faute ! », Anthony entendit à peine l'annonce du score. Six-zéro au troisième set. Il sourit mécaniquement à Tardelli, serra sa main, celle de l'arbitre, chercha un visage ami dans les travées. Mais il n'en trouva aucun. C'est à peine s'il existait encore...

En quittant la terre battue, il aperçut au loin la chevelure blanche de son père se frayant brutalement un chemin vers les vestiaires, sans l'attendre. Croisa le regard consterné de Nicolas Levert.

— On se verra après la douche, se contenta de marmonner le coach. Un vrai gâchis !

Anthony haussa les épaules.

— Qu'est-ce qui t'a pris, bon sang ? fit près de lui une autre voix, au ton plein de réprobation. Tu as joué comme un fantôme...

Il sursauta et reconnut Karine Rice. Il lâcha entre ses dents, en lui échappant:

-le fantôme a la trique ! Il a envie de baiser !

*

**

Anthony sortit de la douche, les cheveux dégoulinants, une serviette autour de la taille. Dans son vestiaire, les éclats de voix avaient brusquement cessé. L'accès de fureur de son père avait fait le vide. Nicolas Levert n'avait pas répliqué aux reproches. Il avait d'abord réussi à garder son sang-froid, puis était parti en claquant la porte, lorsque Dan Everett l'avait traité d'incapable.

Quant à Karine, elle n'avait fait qu'une brève incursion dans la pièce, accueillie par un tonitruant :

— Vous êtes virée !

— On parlera quand vous serez calmé, avait-elle lancé avant de s'éclipser.

Resté seul, Dan Everett s'était emporté contre les incapables qui lui coûtaient la peau des fesses et n'étaient pas fichus de transcender son fils dans un match à sa main. Puis il avait poussé une exclamation et s'était tu.

Anthony le découvrit près du banc où il avait jeté son sac. Il tenait dans une main son short, dans l'autre un triangle de tissu rouge vif, qu'il agita dans sa direction.

— C'est ça, l'explication ? gronda-t-il. C'est ça ? Encore une pétasse venue te vider les couilles ?

Anthony soutint un instant seulement le regard de son père, avant de se détourner. Du coin de l'œil, il vit disparaître le string dans le poing serré, puis son père se rua sur lui et le poing brandi se fit menaçant. Anthony se tassa contre le mur; un réflexe hérité de l'adolescence. D'un coup, le souvenir des raclées paternelles lui fit remonter dans la gorge un âcre relent de bile. Il rentra peureusement la tête dans les épaules. Des coups frappés à la porte suspendirent l'élan de son père. Anthony s'esquiva vivement et alla ouvrir.

— On vous attend en salle de presse, monsieur Everett, lui annonça un responsable du tournoi.

— J'arrive tout de suite. Désolé, faites-les patienter...

L'officiel s'en alla. Le jeune homme ne referma pas la porte. Il se glissa vers le banc et tira d'un sac une tenue de ville.

— On réglera ça plus tard; entre hommes..., fit son père en sortant du vestiaire.

Au passage, il jeta par terre, à ses pieds, des confettis de dentelle rouge.

*

**

— Ce n'est pas un palace, je n'ai pas les moyens, moi ! s'excusa Candice en ouvrant la porte de sa chambre.

— Je m'en fiche ! assura Anthony en l'enlaçant.

Il la souleva du sol, tournoya en la tenant plaquée contre lui et referma la porte d'un coup de pied.

— On est tranquille, c'est l'essentiel.

Il la serrait à l'étouffer.

— J'aurais bien aimé profiter de ta piaule, quand même ! Jacuzzi, bar, vue sur la mer... le grand luxe, j'imagine !

— Et mon père en prime ! Merci bien... Ici, il ne viendra pas nous enquiquiner...

Les deux mains glissées sous la minijupe, il empauma les fesses nues, éprouva la dureté des muscles et la douceur de la peau.

— Pas de slip...

— Tu ne me l'as pas rendu ! gloussa-t-elle.

— Je t'en offrirai d'autres...

Il faufila ses doigts entre les rondeurs évasées et glissa dans une faille onctueuse. Candice se cambra, noua ses chevilles derrière ses reins. Il la porta en titubant, se laissa choir au bord du lit. L'ameublement était affreusement banal, la moquette usée, la courteline défraîchie, mais dans la pénombre du crépuscule, seule comptait la sensation enivrante de plonger ses doigts dans un écrin soyeux, humide, qui aspirait ses phalanges.

Candice haletait en lui tendant ses lèvres. Elle avança entre eux une main tâtonnante, enveloppa de sa paume le renflement prometteur sous la ceinture. Leurs doigts mêlés se disputèrent pour venir à bout d'une fermeture éclair récalcitrante. À peine libéré, Anthony renversa la blonde sur le lit et se tortilla entre ses cuisses. Elle se moqua de son empressement. Mais gémit en s'emparant de la verge raide, et replia haut les jambes pour lui faciliter l'accès à son intimité.

— Je n'espérais pas te revoir si vite..., soupira-t-elle. Et en si bonne forme...

-le troisième set n'a pas traîné !

Elle poussa un petit cri ravi quand il s'enfonça en elle.

— Tu l'as écrasé !

— Hein ?

Il avait retroussé son tee-shirt et lui léchait les seins.

— L'Italien, tu l'as écabouillé vite fait !

— Et comment ! mentit-il spontanément.

Quand il l'avait appelée en quittant le Country-Club, au numéro de portable qu'elle lui avait laissé avant de s'éclipser du vestiaire, elle était rentrée à la pension où elle louait une chambre, sur les hauteurs de Roquebrune Cap-Martin. Il lui avait aussitôt proposé :

— Donne— moi l'adresse, je prends un taxi et j'arrive...

— Mais on devait se voir ce soir à ton hôtel...

— J'ai envie tout de suite, et on sera pas dérangé...

— Par les paparazzi, tu veux dire ?

Par mon père ! aurait-il dû répondre, mais il ne l'avait pas détrompée. Et il avait sauté dans le premier taxi, prenant de vitesse les gens qui attendaient à la sortie du Country-Club.

— Tu n'as pas regardé la fin du match ? demanda-t'il en la clouant sous lui d'un coup de reins.

Elle écarquilla les yeux et lui griffa les épaules. Secoua négativement la tête en gémissant.

Il pensa d'abord que c'était étrange, pour une fan, de ne pas supporter son favori jusqu'au dernier point. Puis que cela valait mieux, en l'occurrence. Et enfin, il pensa que ça n'avait aucune importance. Des matchs, on en gagne et on perd, il l'avait dit tout à l'heure en salle de presse, avec un fatalisme un brin désinvolte. La poudre blanche dont il s'était envoyé une pincée dans les narines avant de faire face aux journalistes rendait les victoires et les filles sublimes, mais aussi les défaites moins amères, et les filles ne vous fuyaient pas parce que vous étiez battu... Il en trouvait à la pelle et celle-là lui plaisait, ils avaient la soirée devant eux. À sa façon de remuer les hanches et de soulever le bassin pour aller au— devant de ses coups de boutoir, il devinait qu'elle serait torride. D'autant qu'il avait dans sa poche une petite réserve de coke. Si elle fatiguait, il lui en proposerait...

Il lui mordilla les tétons, se vissa en elle et bougea plus lentement. Il avait tout son temps.

Accrochée à lui, écartelée, Candice renversa la tête en arrière et roucoula:

— Je jouis... Continue, baise-moi, tu me fais jouir...

*

**

Karine Rice quittait le Monte-Carlo Country-Club, un sac de sport à l'épaule, quand son portable sonna. Elle reconnut aussitôt le numéro qui s'affichait, hésita à répondre puis s'y résigna, avec un soupir.

— Karine ? C'est moi, je...

— Je croyais que vous m'aviez virée, monsieur Everett !

— Oui, je me suis emporté, mais... Anthony a disparu, il n'est pas rentré à l'hôtel... Il n'est pas avec vous ?

— Non, et je ne sais pas où il est, monsieur Everett...

— Oh, laissez tomber le monsieur, Karine, je ne pensais pas ce que j'ai dit... Je suis inquiet, après cette histoire.

— Quelle histoire, Dan ?

— Cette fille, vous l'avez vue, je parie. Un string rouge ! Il a joué un huitième de finale des Masters de Monte-Carlo avec le slip d'une grognasse dans la poche ! Vous vous rendez compte...

— Seulement le troisième set, précisa Karine.

Elle se mordit la lèvre, consciente d'en avoir trop dit. Mais à quoi bon, à présent ?... Elle en avait assez des Everett, père et fils...

Après un instant de silence, Everett père hurla :

— Quoi ? Bon Dieu, vous l'avez vue, alors ? C'était la blonde à la casquette Nike ? C'est elle ?

Karine shoota dans un caillou, sur l'allée menant au stade.

— Et alors ? rétorqua-t-elle. Elle ou une autre, quelle différence ?

— Aucune ! s'écria Dan Everett. N'importe laquelle, du moment qu'elle est prête à se faire sauter. Anthony est incapable de résister ! Celle qui criait à la fin du deuxième set, hein ? Impossible de la rater, la salope ! Vous le saviez et vous n'avez pas été fichue...

— Votre fils est ingérable, Dan ! Je ne m'en occuperai plus ! Faites-le soigner, au lieu de lui gueuler dessus ! Faites-vous soigner vous-même, profitez-en ! Mais ne m'en parlez plus !

— Et s'il fait une bêtise ? Vous y avez pensé ?

— Une bêtise ? Vous rigolez ! Rejoindre cette fille pour la sauter, c'est toute la bêtise dont il est capable...

Elle raccrocha, shoota nerveusement dans un autre caillou puis héla un taxi qui revenait vers le Country-Club. Le chauffeur fit demi-tour et s'arrêta à sa hauteur.

— Je ne devrais pas vous prendre si près de la station, mais les joueurs, je comprends qu'ils n'aient pas envie de faire la queue...

Elle monta, sourit dans le vague. Le bonhomme l'observait dans le rétroviseur.

— Vous me signerez un autographe ? J'en ai plein...

Elle faillit lui demander s'il collectionnait aussi les signatures des vétérans, et avec qui il la confondait, mais se ravisa quand il lui tendit un cahier où était accroché un stylo. Le dernier autographe de la série fit sursauter la jeune femme.

— Anthony Everett ?

— Je l'ai déposé près d'ici tout à l'heure, répondit complaisamment le chauffeur. Pour quelqu'un qui vient d'être éliminé, il n'avait pas l'air si abattu... Euh... vous allez où au fait ?

— À la même adresse que lui...

Anthony avait pris tout son temps, il lui semblait qu'il pourrait bander pendant des heures encore, tenir la blonde en haleine à sa guise, toute la nuit s'il voulait, bref il éprouvait la sensation grisante d'être le maître du monde, avant même d'avoir sniffé un supplément de poudre. Mais lorsque Candice, agrippée à lui comme une araignée, le sexe soudé au sien, faufila une main entre leurs peaux glissantes de sueur et parvint à lui griffer le périnée, aventura plus loin un index fureteur et l'en pénétra, le jeune homme rua, se cabra et fut submergé par le plaisir. Il poussa un cri rauque et retomba comme une masse sur le flanc. Il sentit à peine les longues jambes musclées de la blonde se dénouer, son ventre étroit se décoller du sien. L'impression de froid sur sa peau le fit s'étirer à plat ventre, les fesses cambrées offertes au courant d'air d'une fenêtre entrouverte. La nuit tombait et la fatigue, d'un coup, lui pesait sur les épaules. Un bruit d'eau qui coule berça son brusque assoupissement.

Le même bruit, persistant, empêcha sa conscience de sombrer.

— Arrête ce robinet, ça va déborder ! dit-il en se retournant.

La corde mince qui entravait son poignet gauche lui rentra dans les chairs, arrachant un peu de peau. Un coup dans l'épaule lui fit grincer des dents de douleur, il retomba sur le couvre-lit, et tourna la tête. La lame du couteau brillait, à hauteur de ses yeux écarquillés.

— Bouge pas ! Bouge pas !

La blonde avait un bout de corde dans une main, le couteau dans l'autre. Les yeux exorbités et la voix qui déraillait dans les aigus.

— Bouge pas ou je te plante !

Anthony bougea, par réflexe de peur et de défense. La pointe égratigna son cou, fendit la peau.

— Putain ! Bouge plus !

Elle avait crié. Sous le tee-shirt, ses seins se gonflaient au rythme d'une respiration haletante. Il obéit, resta immobile, sentit couler sur la taie d'oreiller un liquide chaud. Son propre sang...

-le code... j'veux juste le code de tes cartes !

— Quoi ?...

— Tes putains de cartes Gold ! File-moi les codes...

Il plissa les paupières, cette fois totalement réveillé, et comprenant.

Il les apercevait sur la table de chevet: ses cartes bancaires, au nombre de trois et chacune évidemment d'un modèle réservé à l'élite, dorées sur tranches et rutilantes comme des billets de banque qu'elles permettaient d'extraire par

liasses des distributeurs d'argent. Une liasse, il y en avait une, extraite en l'occurrence de son portefeuille. Et puis le sachet de poudre blanche à peine entamé, de la cocaïne de première qualité achetée le soir de sa qualification pour les huitièmes, dans le bar d'un palace, à un dealer habituel...

La fille, qu'elle s'appelle Candice ou n'importe comment, n'avait pas pu résister. Elle avait goûté, et pas qu'un peu, il le voyait dans ses prunelles. Au lieu de fermer la flotte et de soigner les nœuds, elle avait sniffé, persuadée sans doute qu'il allait dormir une heure, après l'orgasme !

— On s'entendait bien, pourtant, tous les deux..., murmura-t-il avec des accents sincères. Tu m'as fait partir en flèche, vicieuse...

Elle haussa une épaule, avala sa salive.

— J'ai besoin de fric ! J'embarque tout ça et je te fais pas de mal, mais file moi les codes ! Magne— toi...

Le couteau était toujours menaçant, mais pointé moins précisément sur son cou.

— T'aurais pu me demander, je t'aurais dépannée...

— Raconte ça aux putes ! cracha-t-elle.

Puis elle enchaîna d'une voix hachée par la peur, transpirant d'adrénaline:

— Je suis pas là pour causer ! Magne-toi !

La lame frôla la gorge d'Anthony, s'écarta, trembla et le piqua. Il sursauta. La blonde improvisait, elle était pressée de décamper, elle n'avait sans doute pas prévu qu'il viendrait ici, ni qu'ils prendraient ensemble autant de plaisir, avant qu'elle n'en vienne aux choses sérieuses.

— O. K., O. K. Je te file les codes...

Il était toujours sur le ventre, un poignet ligoté, mais l'autre mal arrimé aux barreaux de la tête de lit. Elle tenait le bout de la corde dans sa main gauche.

— T'as de quoi noter ou tu t'en souviendras ? Tu risques de t'emmêler... L'Amex Gold, c'est...

— Attends, putain, attends !

Elle fit un geste vers le contenu des poches d'Anthony, renversé sur la table de chevet. Il y avait bien sûr de quoi signer des autographes...

Elle détourna les yeux. Le couteau s'éloigna, la corde se tendit, mais moins vite que la jambe droite du tennisman. Le coup de talon latéral, rapide et violent, prit Candice par surprise. Elle se rejeta en arrière, mais trop tard. Le pied l'atteignit à la tempe. La lame égratigna le mollet d'Anthony et le couteau tomba. La corde se relâcha, la table se renversa et la fille dingua contre le mur. Avec un cri perçant qui fut stoppé net, et parut nettement moins fort que le craquement des os.

Elle glissa le long du mur, toute de travers, sa jolie bouche bizarrement

déformée. Et tandis qu'Anthony, perdant tout d'un coup son sang-froid, essayait frénétiquement de se dégager de ses liens, elle ne bougea pas d'un cil.

*

**

Le taxi avait déposé Karine Rice devant une villa décrépite entourée d'un petit jardin en friche, dont la grille s'ornait d'une plaque annonçant « Pension Mimosas, chambres à louer ». Malgré le caractère résidentiel du quartier, l'endroit n'était guère engageant. S'il avait connu des jours meilleurs, cela remontait à loin...

Le seul signe de vie provenait de l'étage, où une fenêtre était éclairée. La grille n'était pas fermée. Karine la poussa et grimpa les trois marches du perron. Alors qu'elle cherchait une sonnette, un cri fusa au-dessus d'elle, par la fenêtre entrebâillée. Douleur et frayeur s'y mêlaient. Il s'interrompit si brutalement que la jeune femme en eut la chair de poule.

Négligeant de sonner, elle entra, ne vit personne derrière l'étroit comptoir éclairé par une veilleuse. Seul le casier n° 3, sur les cinq qui s'alignaient le long du mur, ne contenait pas de clé. Elle fonça vers l'escalier. Les marches grincèrent, elle les gravit sans respirer. Le silence qui l'accueillit au premier était si pesant qu'il ne pouvait présager que de mauvaises nouvelles. Elle resta figée face aux portes closes, perçut le choc d'un objet derrière celle qui affichait le numéro 3. Sans réfléchir davantage, elle frappa et ouvrit en même temps, criant :

— Anthony ?...

Elle vit d'abord le sang sur son cou et son torse nu, puis le couteau à la lame rougie à ses pieds. Son pantalon à la braguette ouverte sur une broussaille de poils noirs, tenu d'une main où s'enroulait une corde. Puis elle aperçut de l'argent et des cartes, un sachet mal refermé, un peu de poudre blanche répandue. Enfin, suivant le regard d'Anthony, elle découvrit le corps. Celui de la blonde. Candice... Nue. Recroquevillée au bas du mur, près de la tête du lit. Encore jolie, malgré son visage déformé. Elle les contemplait d'un regard vide.

— Elle est morte..., murmura Anthony d'une voix sans timbre. Je l'ai tuée... C'est la merde, Karine ! Elle voulait me piquer mon fric et je l'ai tuée !

Il remonta machinalement son pantalon, laissa tomber le morceau de corde et fixa l'Américaine, pétrifiée sur le seuil.

— C'est un accident, je voulais pas... Faut me tirer de là, Karine... faut...

Karine entra dans la chambre, referma la porte et sortit son portable. Elle dit d'une voix presque maîtrisée :

— On va t'aider, Tony... J'appelle ton père...

CHAPITRE III



Dans les allées du stade de la Porte d'Auteuil, la circulation était encore clairsemée, à cette heure matinale. Un vent frisquet agitait les ramures des marronniers, mais la journée s'annonçait belle, et les Internationaux de France de tennis allaient débiter sous les meilleurs auspices.

A la porte Suzanne-Lenglen, un membre de la fédération, qui portait au revers de son veston le badge de Roland-Garros, et un autre à son nom — M. Bernard —, montra à Boris Corentin la voiture qui s'avancait vers la grille ouverte. Une grosse Peugeot qui pouvait transporter une demi-douzaine de personnes, mais ne comptait qu'un seul passager, il est vrai encombré de plusieurs sacs de sport d'où dépassaient des manches de raquettes.

— C'est lui, commandant Corentin.

— Merci, monsieur Bernard.

L'officiel marcha jusqu'à la voiture et fit signe au chauffeur de patienter, puis se pencha à la vitre et s'adressa au joueur assis à l'arrière, en lui montrant d'un geste le policier.

Boris n'attendit pas d'y être invité pour s'approcher, inclinant la tête pour observer les deux occupants du véhicule. Le chauffeur se révéla être une conductrice, qu'il gratifia d'un sourire. Elle méritait sans doute plus, mais en attendant, elle le lui rendit, découvrant de petites dents très blanches qui allaient fort bien avec son teint de brune et son rouge à lèvres carmin.

— Pardon de vous importuner, s'excusa Boris.

Son regard passa du visage avenant de la jeune fille à celui, sombre et fermé, de William Cameron.

— Qu'est-ce que vous voulez ? jeta Celui-ci dans un français appliqué. Monsieur me dit que vous êtes de la police...

Bernard confirma d'un hochement de tête, et glissa à Boris, sans doute pour expliquer l'humeur de chien du joueur:

— Il joue à midi...

— Il n'est que dix heures et demie et j'en ai pour quelques minutes, *mister* Cameron... Le temps que mademoiselle vous dépose à destination, si vous m'invitez à monter...

La demoiselle croisa le regard de Boris et n'eut pas l'air de trouver la proposition choquante, au contraire. Cameron fit la grimace mais se rejeta au fond de la banquette sans protester. Bernard eut l'air soulagé et battit en retraite, laissant Boris ouvrir la portière arrière et s'installer. La 807 aux couleurs du tournoi redémarra à petite vitesse.

Boris montra sa carte à l'Anglais.

— Je suis commandant de police, j'appartiens à la brigade de répression du proxénétisme...

Dans le rétroviseur, l'œil brun discrètement ourlé de mauve de la conductrice pétilla.

-la Brigade mondaine, vous voulez dire ? Quai des Orfèvres ?

Elle se mordit aussitôt la lèvre pour se faire pardonner son intervention intempestive, mais Boris la rassura d'un autre sourire, charmeur et auquel elle parut sensible.

— Exactement, mademoiselle, au 36, confirma-t-il. Le siège de la police judiciaire parisienne. Presque aussi célèbre que Scotland Yard, n'est-ce pas ? ajouta-t-il ironiquement en se tournant vers Cameron.

Ce dernier fronça les sourcils, sans parvenir à masquer une brusque tension. Il était très grand, sa tête frôlait le pavillon, et dans son visage aux traits anguleux, sa bouche mince crispée se réduisit à un fil, quand il demanda:

— Qu'est-ce qui me vaut cet honneur, *mister* Corentin ?

— Boris, compléta Celui-ci, à l'usage de la brune au volant, qu'un coup d'œil lui révéla très attentive, alors qu'elle bifurquait dans une allée menant à l'accueil des joueurs.

Il y avait de l'animation, un petit embouteillage de minibus semblables au leur, des nuées de jeunes gens en vert et blanc, et une profusion de jolies filles aux joues fraîches, aux mollets nerveux, au sourire inoxydable.

Boris tira de sa poche une photo en couleurs. Un portrait de fille ressemblant à celles qui croisaient alentour.

— Je voulais seulement vous demander si cette personne vous dit quelque chose, monsieur Cameron.

Le tennisman baissa les yeux sur le cliché. Y prêta une attention toute relative, mais demanda sèchement :

— Pour quelle raison ?

— Cette jeune fille a disparu depuis un mois, répondit posément Boris en observant Cameron. Elle a vingt— deux ans et fréquente le milieu du tennis...

— Une joueuse ?

— Surtout une supportrice... Elle s'appelle Candice Meyer, du moins c'est sous ce nom qu'elle se présente... Elle serait sophrologue et de nationalité suisse, mais rien de ce qu'elle prétend n'est vraiment vérifié...

William Cameron tenait le cliché entre deux doigts et n'était plus du tout distrait, à présent.

— Candice Mayer ?

— Meyer, corrigea Boris. Une habituée du circuit professionnel.

L'Anglais lui jeta un coup d'œil intrigué. La Peugeot avait stoppé aux abords d'une vaste tente, dans la partie du stade qui en comptait deux douzaines et qu'on appelait le Village. La brune au volant coupa le moteur, mais Cameron n'eut pas l'air de s'en rendre compte.

— Une chasseur d'autographes ? suggéra-t-il. Ou on dit chasseuse ?

— On pourrait, mais en l'occurrence, le gibier signe des chèques et pas des programmes...

— Oh, je vois !

— Candice Meyer préfère d'ailleurs l'argent liquide au chèque... En fait, c'est un rat d'hôtel.

— Rat d'hôtel ? répéta Cameron en haussant un sourcil.

— Une voleuse qui s'est fait une spécialité de dévaliser des joueurs de tennis.

Sous le regard insistant de Boris, Cameron se troubla.

— Je l'ai peut-être croisée, admit-il.

— Vous n'êtes pas sûr ?

— C'est possible...

— Comme elle n'hésite pas à payer de sa personne, elle laisse en général des souvenirs plus précis à ses victimes, reprit Boris. Pas mauvais, d'ailleurs...

Elle passe pour une affaire, au lit... Vous comprenez ce que je veux dire ?

William Cameron rougit violemment, et la conductrice pouffa. Boris lui adressa dans le rétroviseur un regard réprobateur, et un discret signe de tête dont elle saisit immédiatement la signification. Elle ouvrit la portière et descendit du véhicule en lui indiquant à mi-voix :

— Prenez votre temps, je n'ai pas d'autre transfert prévu avant onze heures.

Il la remercia d'un clin d'œil complice qui la rasséréna. Elle s'éloigna vers une tente VIP, faisant admirer la coupe de son tailleur et le galbe de ses jambes. Pas très grande mais faite au moule, estima Boris, en connaisseur. Et curieuse des plaisirs de la vie, il n'en doutait pas...

— Alors, *mister* Cameron, reprit-il d'un ton sérieux, la mémoire vous revient ?

Le joueur avait eu quelques secondes pour se ressaisir, et trouver la bonne réponse. Un reste de rougeur lui empourprait encore les joues, quand il expliqua :

— O. K., je l'ai rencontrée. Candice Mayer (il insista sur le a). À Miami au mois de mars. J'ai perdu au troisième tour. *Shit !*

Il montra sa cheville droite :

— Toujours des problèmes avec ça. J'aurais dû porter plainte, hein ?

— A cause de votre cheville ? répliqua Boris. Cameron le regarda, surpris, puis éclata de rire. — Parce qu'elle n'est pas une si bonne affaire que ça ! dit-il en faisant claquer son ongle sur la photo.

Boris lui reprit le cliché et profita de la brusque familiarité manifestée par l'Anglais.

— Vous êtes resté sur votre faim ? demanda-t-il. Cameron eut un ricanement chevalin.

— Une pipe à quatre heures du matin dans les toilettes d'une boîte de nuit, c'est elle qui a eu l'indigestion !

— Et ça vous a coûté cher ?

— Bien trop ! Les putes du bar du Hilton sont d'un meilleur rapport qualité-prix ! s'emporta Cameron après un silence maussade.

Il était sincèrement offusqué.

— Vous ne l'avez pas revue, depuis Miami ? L'Anglais observa la photo avec une expression ambiguë, pleine d'agressivité et en même temps teintée de regret. Il secoua la tête.

— Monte-Carlo, le mois dernier ? suggéra Boris.

Cameron montra à nouveau sa cheville, en maugréant.

— Je n'y étais pas.

— Elle si, reprit Boris. C'est là-bas qu'elle a disparu. Dans des

circonstances pas claires.

— Pas claires... C'est ni clair ni *clean*, avec ce genre-là ! soupira l'autre. Qui vous a parlé de moi ?

La complicité graveleuse n'était plus de mise, Cameron avait de nouveau la mine fermée et les coins de la bouche crispés. Une lueur inquiète dans le regard, tandis que Boris faisait semblant d'hésiter à répondre, puis indiquait :

— Vous étiez en boîte avec Rod Fraser et Ludovic Germon, à Miami, n'est-ce pas ? Le 3 avril, au Rosemary's...

— Oh, vous savez ça !

— Germon a porté plainte à son retour en France. Contre Candice Meyer...

— Il a eu droit à plus qu'une pipe, lui ! grinça Cameron.

— Deux jours d'extase, et un séjour d'urgence à l'hosto... Il a frôlé l'overdose...

L'Anglais eut un haut-le-corps. Il n'était visiblement pas au courant.

— Je suis rentré à Londres le lendemain, dit-il. Pour faire des radios... Candice, je lui ai donné... dans les trois cents dollars...

Un montant qui lui inspirait une mimique dégoûtée.

— Vous vous en êtes bien tiré ! Germon affirme

qu'elle lui a soutiré douze mille euros. Et qu'il n'est pas le premier à s'être fait plumer !

— *Holly shit !* Je l'ai échappé belle !

*

* *

Le capitaine Aimé Brichot était assis à l'écart de la terrasse, sur un fauteuil en plastique à peine stable. Il serra les mâchoires en fixant son interlocuteur, qui, parvenu en face de lui, le privait d'un coup de la quasi-totalité du paysage. Carrure d'armoire à glace, taille de géant, l'homme avait des mains comme des battoirs, les cheveux clairs taillés en brosse et chaussait du 48, au moins. Il le toisait, de toute sa hauteur, massif comme une montagne. Brichot sentit ses yeux larmoyer, agrippa les accoudoirs de son siège et tâcha au prix d'un effort ultime de faire bonne figure. En vain.

Le picotement familial lui parcourut les sinus, un élanement qui mettait les muqueuses à vif et le nez en feu, sans parler de la gorge. Sous le regard intrigué de son interlocuteur, Brichot se détourna en sursautant, et fut secoué par une salve de trois éternuements, si rapprochés qu'ils n'en firent qu'un, sonore au point d'effrayer deux ou trois chiens qui batifolaient alentour, dans l'herbe épaisse, et d'alarmer leurs propriétaires.

Le costaud se contenta quant à lui de hocher la tête avec un large sourire compatissant, puis il alla saisir un fauteuil libre à une table et s'assit à côté de Brichot, lui rendant la vue sur le Bois, l'hippodrome de Longchamp, la buvette en plein air, la multitude d'arbres qui libéraient aux quatre vents leurs pollens, pour le malheur des allergiques.

— Vous devriez essayer l'homéopathie, inspecteur.

— Capitaine, rectifia Brichot.

— Antihistaminique, plutôt.

— J'ai tout essayé, monsieur Fraser, assura Brichot en s'efforçant d'articuler, malgré ses mâchoires tétanisées et sa bouche pleine de ouate.

— Rod Fraser, acquiesça la montagne en montrant toutes ses dents éclatantes de santé.

Il venait de faire deux petites heures de footing et transpirait à peine. Il enfila une veste de survêtement sur son débardeur.

— Merci de vous être dérangé, haleta Brichot.

— Je ne joue que demain, expliqua Fraser en montrant du pouce les courts voisins.

Vu du Bois de Boulogne, Roland-Garros ressemblait à une ruche, et les abords immédiats à un énorme embouteillage automobile en formation.

— J'adore Paris ! reprit Fraser.

Pour un Australien, il parlait un français fort honorable, presque sans accent, remarqua Brichot, dont l'anglophilie n'allait pas jusqu'à risquer de poursuivre leur entretien dans la langue de Shakespeare. Pas avec le nez dans cet état, il craignait que les nuances se perdent. Et qui sait comment on accommodait ladite langue, à Sydney ?

— Sauf la terre battue, O. K., c'est ma bête noire, la terre rouge, mais tout le reste, j'adore ! s'enthousiasma Fraser.

Il souriait avec ravissement, en scrutant le panorama en contrebas. Brichot s'attendait à ce qu'il énumère quelques trésors locaux, mais il s'en tint à l'essentiel, le regard accroché aux souples foulées de joggeuses qui longeaient l'hippodrome :

— Surtout les femmes ! Les femmes ici... magnifiques, n'est-ce pas ?

Il se tapa sur les cuisses, que Brichot aurait plus volontiers associées à un deuxième ligne de rugby qu'à un tennisman.

— Justement, monsieur Fraser, j'ai souhaité vous rencontrer à propos d'une jeune femme...

Brichot sortit de la poche de sa veste de tweed un cliché dont son collègue et ami Boris Corentin avait tiré la veille une demi-douzaine d'exemplaires. Celui-là était déjà corné, mais à peine l'eut-il posé sur la table que Rod Fraser réagit.

— Oh oh... je vois ! Joueuse moyenne, mais très joli revers ! s'exclama-t-il, avec un clin d'œil égrillard.

— Je n'ai pas de photo du revers, dit Brichot, pince-sans-rire, en lissant sa fine moustache blonde.

— Quel est le problème ?

— On aimerait lui parler, répondit prudemment Brichot.

— Poser quelques questions à *miss* Mayer ? ricana Fraser.

— Meyer, plutôt.

— Mayer, Candice...

Il était sûr de lui et s'écria, décidément facétieux :

— Rendez-moi mon fric ! Escroque... On peut dire ça ?

— Ce n'est pas un féminin académique, mais on vous pardonnera.

Fraser fit claquer ses mâchoires, et les chiens qui s'étaient rassurés détalèrent comme des lapins.

— Pas académique, mais universel, *mister* inspecteur !

Avec un sens du raccourci remarquable, il montra successivement son entrejambe, le portefeuille de Brichot dans la poche de poitrine du veston de tweed, puis les cabots filant dans la prairie.

— Vous avez la trique, elle vous croque, et se casse...

Après quoi il éclata de rire et jura :

— Mais pas deux fois, hein !

— C'était quand, la dernière ? Miami ?

Fraser secoua la tête.

— Miami, ç'a été la fête à Ludovic, dit-il avec une grimace. Je l'avais prévenu, pourtant. Mais bon... un vrai coq français, celui-là !

— Vous l'aviez mis en garde ? Sérieusement ?

— Sans blague ! Elle m'a fait le coup pas longtemps avant, à Barcelone. Tournoi indoor, j'ai joué la finale sans mettre le nez dehors. Et perdu, évidemment... Mais c'est la vie, non ? À côté de Miami, c'est du pipi de chat, Barcelone... Petit tournoi, petite arnaque, gros tournoi, grosse arnaque... Vous pigez ?

Brichot fit signe qu'il essayait, tant bien que mal. Fraser se pencha vers lui et ajouta à mi-voix, rigolard :

— Mais toujours la quéquette qui mène la danse ! Petite ou grosse, c'est pareil, mais bon... elle ne s'est pas plainte, et moi non plus... J'ai dû lui filer dans les mille euros, à Barcelone ! Et à Miami, rien du tout ! Elle m'a à peine regardé... Elle était scotchée à Ludovic !

— Et plus tard, après Miami, vous l'avez revue ?

— À Monte-Carlo, vous voulez dire ?

— C'est là qu'elle a disparu. Vous le saviez ?

— Non, mais je l'ai aperçue, les premiers jours, dans les allées du Country-Club.

— Seule ?

— Ce genre de fille n'est jamais seule.

— Et vous... vous et elle... ?

— Pas deux fois, je vous l'ai dit. Je l'ai aperçue et je suis passé au large. Trop dangereuse, l'escroque !

— Vous auriez pu lui demander des comptes. Vous ne lui avez pas posé de question ?

L'Australien secoua la tête.

— Même pas au sujet de votre ami Germon ? insista Brichot.

— Ami ? Ludovic est un collègue, un joueur comme les autres, pas plus. Il n'a plus joué, depuis deux mois. Même ici, il est forfait. Dommage... Il aime la fête...

— Il a quand même failli y rester, à Miami.

— À cause de Candice ?

Fraser semblait étonné.

— Overdose, indiqua Brichot, laconique.

Le joueur haussa les yeux au ciel.

— Pas étonnant. Il aime beaucoup la fête !

Il resta silencieux, puis regarda Brichot et dit d'un ton tout à coup exempt de gaieté :

— Il n'y a pas d'amis, sur le circuit, inspecteur, sauf exception.

— William Cameron ?

Fraser s'esclaffa :

— Encore moins ! En plus, il est pire qu'un Ecossais, s'il a croisé Candice, c'est lui qui lui a fait les poches.

— Elle était avec qui, à Monte-Carlo ? reprit Brichot.

Rod Fraser réfléchit une poignée de secondes, puis répondit :

— Vous devriez poser la question à Karine Rice. Elle saura peut-être.

— Elle est là ? s'enquit Brichot en montrant Roland-Garros.

— J'imagine.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle joue ?

— Non, elle est coach. Psychoach...

Rod Fraser s'amusa de la perplexité de Brichot et retrouva le sourire.

— C'est une Californienne, basée à San Diego. Elle entraîne la tête,

précisa-t-il.

— C'est un métier, ça ?

— Justement, je crois qu'elle cherche du travail.

CHAPITRE IV



L'infirmière qui entra dans la chambre pour débarrasser le plateau du déjeuner était une Méditerranéenne aux cheveux frisés, aux grands yeux noirs et aux traits fins qu'Anthony Everett n'avait encore jamais vue. Il l'observa par-dessus le magazine de tennis qu'il lisait, qui faisait évidemment sa une sur l'ouverture de Roland-Garros.

— C'était bon, monsieur Everett ? demanda-t-elle.

Elle avait le regard direct, une voix chaude. Il s'étira dans le fauteuil, acquiesça d'un signe de tête.

— Pas de dessert ? remarqua-t-elle. Vous n'y avez pas touché. Ça donne envie, pourtant...

— De la pâtisserie pleine de crème ? Vous plaisantez ! Je fais très attention à mon alimentation, ça doit être noté dans mon dossier, mais on

continue à m'en proposer... Vous pourrez le signaler...

L'infirmière, le plateau dans les mains, promit de faire le nécessaire. Anthony fixa le badge accroché au revers de sa blouse.

-lamia... Vous êtes nouvelle ?

— Oh, non, monsieur, mais je travaille d'habitude dans le bâtiment principal. Dans le service de chirurgie plastique.

La clinique comptait trois bâtiments. Anthony Everett entamait sa quatrième semaine de séjour dans le C, le plus petit, qui se trouvait à l'écart au fond du parc, non loin d'un court de tennis au revêtement bosselé où il n'avait pas songé à mettre les pieds, depuis son arrivée. Il faisait au contraire des détours pour ne pas s'en approcher, quand il courait dans le parc. Pourtant, alors que débutaient les Internationaux de France, une envie lui revenait de frapper dans la balle. Pour la première fois depuis vingt jours. Son regard dériva vers la fenêtre, s'absenta. Anthony était pâle et avait les traits tirés, malgré ce long repos forcé, commencé dès son retour de Monte-Carlo.

— Tout va bien, monsieur ? s'inquiéta la jeune fille, penchée vers lui.

Il sursauta, reprenant pied dans la réalité. Elle souriait. Il la dévisagea, fixant avec insistance ses lèvres pleines.

— Ça va, Lamia, merci... D'où êtes-vous originaire ?

— Du Val de Marne, répondit-elle sans se démonter.

— Je voulais dire...

— Ma mère est libanaise.

— Vous êtes ravissante...

Confus, il baissa les yeux sur l'article du magazine qui lui était consacré. Un encadré plein de sous— entendus, titré « Le cas Everett ». On regrettait son forfait, on n'avait pas d'information sur son état de santé, depuis la blessure invoquée par son père après l'élimination à Monte-Carlo. On évoquait le cordon sanitaire érigé par Dan Everett autour de son rejeton, et la rupture avec Karine Rice. Cette dernière avait démenti avoir été « congédiée » ou « licenciée », elle avait fait état d'une séparation amiable. Quant à Nicolas Levert, l'entraîneur d'Anthony, il espérait « un retour rapide de ce dernier sur les courts, après guérison complète »... On n'était pas loin du « mystère Everett »...

Anthony laissa glisser à terre le magazine et vit Lamia qui s'éloignait. Il la rappela avant qu'elle quitte la chambre.

-lamia !

Elle fit volte-face. Sa silhouette se révéla par transparence sous la blouse blanche. Un corps élancé seulement vêtu d'un slip et d'un soutien-gorge. Si elle eut conscience de son impudeur, elle ne fit rien pour échapper au contre-jour.

— Oui, monsieur...

— Vous êtes gourmande, Lamia ?

— Gourmande ? Les Libanais passent pour l'être, et les Français aussi... Ça dépend pour quoi...

Les yeux agrandis de curiosité, elle passa un bout de langue effilé sur ses lèvres. Bougea sur place, juste assez pour qu'il voie jouer les muscles de ses cuisses. Elle se tourna ensuite pour se débarrasser du plateau. Se déhancha au moment de le déposer sur le chariot proche. Il fixa les rondeurs de sa croupe, évasée sous la taille fine, épanouie. Elle en accentua la cambrure, révélant qu'elle portait sous sa blouse un sous-vêtement de couleur vive. Un slip taille haute, mauve...

— Pourquoi cette question, Anthony ? Si je peux vous appeler Anthony...

Elle avait pivoté sur les talons et intercepté son regard. Elle sourit plus largement, les yeux brillants, la bouche humide. Elle l'aguichait sans détour.

— Toutes les femmes sont gourmandes, n'est-ce pas ? répondit-il pour se donner une contenance, en se redressant dans le fauteuil.

Nullement gênée, Lamia avait braqué son regard sur un point bien précis de son corps, sous la ceinture de son jean. Anthony se tortilla pour dissimuler l'érection qui tendait la toile. Sans grand résultat. Il serra les doigts sur les accoudoirs du fauteuil et raidit le dos. Il bandait, et cela se voyait. Lamia attendait la suite. Elle eut un petit rire voilé qui l'encourageait, en bombant sa poitrine, plantée haut et enserrée dans un soutien-gorge blanc. Elle s'arrangea pour se montrer de profil. Il distingua sous la blouse les pointes de ses seins, qui rebiquaient à travers la dentelle, et qu'il devina épaisses et très brunes. Elle allait repartir et il n'arrivait pas à prononcer une phrase pour la retenir. C'est elle qui rompit le silence:

— Si je peux faire quelque chose, pour votre service...

— Oui, Lamia... Euh...

Elle s'était immobilisée devant le seuil.

— Cette pâtisserie qui a l'air si bonne, vous la voulez ? Je peux vous l'offrir ?

— Mais... c'est très aimable à vous, Anthony. Merci.

— Mangez-la, s'il vous plaît. Là, maintenant...

Lorsqu'elle se retourna à nouveau, elle tenait l'assiette à dessert dans une main, la part de gâteau dans l'autre, à hauteur de son visage. Il hocha la tête et lui fit signe d'approcher. L'air de rien, elle vint se poster à quelques pas de lui, quasiment à portée de main, et comme par hasard, la lumière de midi découpait sa silhouette avec une précision de scalpel. Elle ouvrit la bouche et mordit délicatement dans le chou à la crème...

Puis, alors que le jeune homme sans la quitter des yeux retenait son souffle et se tendait comme un arc sur son siège, elle dégusta lentement la pâtisserie, avec des petits coups de dents et des mouvements de langue, des mimiques

gourmandes. Elle lapait la crème, se pourléchait.

— C'était bon ? demanda Anthony quand elle eut tout mangé, et essuyé la commissure de ses lèvres d'un index délicat.

— Délicieux, monsieur Everett, répondit-elle en reculant jusqu'à la porte. Je vous laisse vous reposer...

La porte refermée, Anthony tourna le fauteuil vers le parc. Il avait l'impression d'avoir été soumis à un test, et de l'avoir passé avec succès. Est-ce que les drogués ressentient ainsi les premières victoires contre la dépendance, au cours de leur sevrage ? L'épreuve le laissait frustré, et épuisé.

Il mit pourtant longtemps à se détendre. Il lui fallut de longues minutes pour oublier la barre dure de son sexe comprimé dans son pantalon. Mais il y parvint, à force de se vider l'esprit, et avec l'aide de la chimie qu'on lui administrait à chaque repas. Son membre douloureux se ramollit, se rétracta, et Anthony finit par s'assoupir.

*

* *

— Le chou était bon, vraiment ? demanda le docteur Adams en prenant des notes à son bureau.

Il avait noirci près d'une feuille entière de bloc, pendant que Lamia lui racontait la scène.

— Je me suis régalée, confirma cette dernière, avec conviction.

La pièce où il l'avait appelée, vaste et assombrie par des boiseries, constituait au rez-de-chaussée du bâtiment principal le domaine réservé du psychiatre. Lamia y mettait les pieds pour la première fois, et elle s'efforçait de n'avoir pas l'air intimidée par les livres qui couvraient les murs, jusqu'aux moulures du plafond.

— Heureusement, je n'ai pas besoin de surveiller ma ligne, ajouta-t-elle.

Daniel Adams l'observa d'un œil critique pardessus les verres demi-lunes de ses lunettes.

— Vous avez de la chance. C'est le privilège de la jeunesse. Mais Est-ce que vous ne vous vantez pas un peu, tout de même ?

La jeune fille avança une jambe, dévoilant dans l'entrebâillement de la blouse une cuisse fine et musclée, à la peau très mate. Pas intimidée et même audacieuse, se dit-il, tout en relisant la fin de ses notes.

— Donc, Anthony Everett était excité...

— Pour ça, oui, confirma Lamia.

— Vous voulez dire qu'il bandait ?

— Euh... oui, docteur.

Elle n'avait hésité qu'une seconde. Il hocha la tête.

— Je fais confiance à votre sens de l'observation. Mais il ne s'est pas jeté sur vous comme un fauve...

Il gardait les yeux baissés sur ses notes, Lamia voyait son crâne chauve luisant. Elle ouvrit mine de rien un bouton supplémentaire au bas de sa blouse.

— Il s'est retenu. Il m'a demandé de manger la pâtisserie.

— Ainsi que vous le lui aviez suggéré...

— Pas exactement... Comme je vous l'ai dit...

— Oui, oui, j'ai bien écouté ce que vous m'avez relaté, l'interrompt sèchement Adams.

Il lui jeta un coup d'œil, tout en écrivant, ses longs doigts maniant avec agilité le plus gros modèle existant de stylo MontBlanc.

— Vous avez finement manœuvré, reprit— il. Une remarquable comédienne, en plus d'une excellente professionnelle... Donc, Everett s'est maîtrisé. C'est un gros progrès. Et ensuite ? Il a paru... comment était— il ?

— Soulagé...

— Satisfait, ou soulagé ? Tout à l'heure, vous avez dit content... C'est vague. On se contente de si peu, le plus souvent...

Lamia hésita, réfléchit un instant. Adams la reluquait à nouveau, de cette façon sournoise qui lui faisait l'effet d'une caresse à distance, remontant à l'intérieur de sa cuisse, vers son ventre... Ce regard clair trop froid lui donnait des frissons.

— Les deux, je crois, finit-elle par dire.

— Bon. Tâchons de préciser. Apaisé ? Diriez-vous qu'il était apaisé, Lamia, comme si...

Adams s'interrompt, l'air concentré, mais il fixait la cuisse dénudée de l'infirmière. Celle-ci fronça les sourcils.

— Apaisé ? Vous voulez dire...

— Comme si c'était vous qui l'aviez soulagé, ne faites pas semblant de ne pas comprendre. Vous possédez tout ce qu'il faut pour apaiser un homme ! Et vous savez y faire, je n'en doute pas un instant.

Le médecin se rejeta contre le dossier de son fauteuil en cuir, ôta ses petites lunettes. Il toisa Lamia, s'arrêta un instant à l'ourlet de sa blouse, comme s'il comptait les boutons défaits. Revint à sa bouche. Elle tressaillit, déglutit et sentit une chaleur envelopper ses reins. Adams l'impressionnait. Elle n'appartenait pas à son service, mais à celui de son associé, le chirurgien plasticien Alain Trivinec. Elle s'était cependant portée volontaire pour faire des remplacements en psychiatrie. Pour des raisons qui n'étaient pas toutes professionnelles...

Daniel Adams resta silencieux un long moment, prolongeant à plaisir leur face-à-face, la laissant mijoter dans une attente qui devenait pesante à force d'incertitude. Sans ciller, sans rien exprimer qu'elle pût déchiffrer. Mais elle avait la certitude qu'il lisait en elle, en revanche, comme à livre ouvert. Et avait vite deviné ses manœuvres. L'impression était plutôt désagréable, en l'occurrence. La figure ronde du psychiatre n'avait rien de débonnaire. Sa corpulence rien de rassurant, et ses manières rien d'aimable. Certains patients ou membres du personnel se disaient terrorisés par son regard, sa voix tranchante et ses façons abruptes. Lamia s'était imaginée l'amadouer, le séduire, mais peut-être s'était-elle surestimée.

— La semaine passée, Everett s'est rué sur une de vos collègues, dans une circonstance similaire, expliqua Adams, renouant comme si de rien n'était le fil de son propos. Elle n'a pas eu votre chance...

— Qu'est-ce qu'il lui a fait ?

— Rien d'irréparable, mais elle est tout de même en arrêt de travail. Il ne l'a pas lâchée avant qu'elle ne consente à le satisfaire...

Les yeux bleus du psychiatre transperçaient Lamia.

— Il n'y avait pas de dessert pour faire diversion, hélas, reprit Adams avec amusement. Pas de chou à la crème pour donner à notre fougueux champion un objet de substitution...

Lamia semblait tétanisée. Elle respirait avec difficulté. Elle demanda d'une petite voix :

— Il l'a violée ?

— Vous avez d'étranges questions, mademoiselle, rétorqua Adams avec vivacité. J'ai dit qu'elle avait dû consentir à le satisfaire... C'est qu'elle a consenti, dois-je vous rappeler le sens des mots ?

Lamia ne put s'empêcher de rougir. L'éclair de satisfaction dans le regard du psychiatre fut trop fugace pour qu'elle le surprenne.

— J'ai compris, docteur, pardonnez-moi...

— Malgré vos évidentes qualités, vous m'en demandez beaucoup ! lança-t-il d'un ton rogue.

Il se leva, marcha d'un pas déterminé jusqu'à la fenêtre donnant sur le parc. Actionna un store qui occulta la vitre et plongeait la pièce dans une semi-pénombre. Du coin de l'œil, Lamia le vit faire volte—face, se diriger vers la porte. Il quitta le bureau, sans un mot, la laissant indécise, se demandant quelle initiative prendre. Moins d'une minute plus tard, il était de retour. Elle n'avait pas bougé, curieuse de la suite, mais l'appréhendant.

Les souliers vernis d'Adams crissèrent sur le parquet ciré. Le psychiatre s'immobilisa deux pas derrière elle. Elle sentit sa présence, n'osa pas tourner la tête. Il n'était guère plus grand qu'elle, mais large, trapu... Un physique massif qui en imposait. Il prit tout son temps avant de poursuivre :

— Je ne doute pas que vous soyez à même de démontrer que vous connaissez le sens du mot consentir, mademoiselle...

Elle frémit, de la nuque au bas des reins.

— Je reçois cet après-midi de nouveaux clients. Un cas d'addiction sexuelle apparemment très intéressant... Comme mes patients semblent susciter votre sympathie, j'envisage de demander à mon ami Trivinec de bien vouloir prolonger votre détachement dans mon service. Si bien sûr vous en êtes d'accord. Est-ce le cas ?

Elle s'humecta les lèvres, prit une inspiration, en s'empêchant de flageoler. La sueur qui baignait ses aisselles et ses reins se confondait avec la moiteur de son sexe. Avant que le psychiatre ne s'impatiente, elle dit d'une voix un peu rauque, mais bien audible :

— Ce sera avec grand plaisir, docteur. J'y consens volontiers.

Il s'avança tout près d'elle, souffla son haleine dans son cou. En profita pour humer son odeur.

— J'en suis ravi, dit-il. Vous ne serez pas déçue...

Alors qu'elle s'attendait à ce qu'il la touche, il la contourna et revint s'asseoir en face d'elle, dans son large fauteuil.

— Approchez.

Elle obéit, les jambes molles. De l'index, il lui fit signe de venir jusqu'au bord du plateau. Puis montra les boutons de sa blouse.

— Vous vous êtes arrêtée trop tôt. Continuez donc... Vous marinez, là-dessous, et vos effluves ne demandent qu'à s'épanouir. Ils sont très expressifs...

Elle rougit à nouveau, défit les boutons, les doigts légèrement malhabiles, mais le regard soutenant bravement celui du psychiatre.

Les pans de la blouse s'écartèrent, Lamia s'en débarrassa d'un mouvement d'épaules. Elle se redressa, se cambra pour mettre en valeur sa poitrine. Esquissa un geste pour ôter son soutien-gorge, mais il la dissuada d'un claquement de langue. Elle resta figée tandis qu'il la détaillait, l'observant comme il l'aurait fait d'une plante, ou d'un insecte. Il avait le visage à hauteur de son slip mauve. Elle imagina l'auréole humide qui ornait le tissu, sentit aussitôt son sexe suinter à cette idée.

— Vos mains, posez-les ici, dit-il en montrant le sous-main.

Elle s'attendait à présent à d'improbables fantaisies, et s'exécuta sans broncher. Elle se pencha pour s'appuyer des deux mains, paumes à plat sur le cuir, les bras assez rapprochés pour que ses seins comprimés pigeonnent hors de la dentelle blanche. Les bouts couleur de grain de café en étaient raides et d'une épaisseur qui parut intéresser Adams. Alors qu'il louchait dessus, Lamia perçut dans la pièce un brusque changement d'atmosphère. Elle sursauta en entendant, derrière elle, un bruit de porte. Fit mine de se retourner,

mais d'un mouvement vif, Adams lui emprisonna les poignets et la tira vers lui.

— Regardez-moi ! ordonna-t-il.

Lamia n'eut que le temps d'entrevoir une silhouette, grande et maigre, pénétrant dans le bureau. La double porte capitonnée se referma, un verrou claqua. Obligée de se pencher en travers du large plateau, Lamia perdit l'équilibre et s'étala sur le sous-main. La taille cassée, elle eut le souffle coupé. Sa grimace et l'éclat de la peur dans ses prunelles ne pouvaient échapper au psychiatre. Il avait le visage tout près du sien. Il lui maintenait avec force les poignets. Elle voulut reprendre pied, battit des jambes, mais l'homme qui venait d'entrer se pressait déjà contre elle, lui saisissant brutalement la taille, pesant sur son dos de tout son poids. Il était maigre mais vigoureux, vêtu d'un jean et d'une chemise de coton rugueuse. Elle poussa un cri de surprise effrayée, se débattit, mais il la maîtrisa sans peine.

— Je ne vous présente pas Lenny, dit Adams d'une voix suave.

Il leva les yeux.

— Mademoiselle connaît le sens des mots, et elle consent volontiers ce que tu la satisfasses, mon cher Lenny...

Elle se dévissa le cou pour voir le visage de l'homme qui la maintenait, mais d'une main sur la nuque, il l'en empêcha. Sa joue heurta le plateau.

— Regardez-moi ! répéta Adams d'un ton impérieux, en lui broyant les poignets.

Elle dut s'y résoudre, en tremblant de frousse.

— Dites-le-lui... il veut l'entendre de votre bouche. Votre consentement...

Elle sentit alors contre ses fesses une masse volumineuse et dure dont le contact, à travers les épaisseurs de tissu, lui parut brûlant. Son ventre s'embrasa. Elle hocha la tête, partagée entre peur et excitation.

— Ce que vous m'avez dit tout à l'heure, répétez-le à Lenny, insista Adams.

La bouche contre le sous-main, elle murmura :

— Oui... j'y consens volontiers...

— Avec grand plaisir, Lenny...

— Avec plaisir, Lenny, répéta-t-elle docilement.

Le tissu de son slip mauve craqua, il l'en débarrassa d'une secousse. Glissa une main entre les cuisses entrouvertes, remontant dans le sillon humide de la fente. Lamia se tortilla, accueillit d'une plainte énervée l'intrusion des doigts épais. Se cambra pour faciliter le passage. Le clapotis qui s'entendit alors lui fit monter à la tête une bouffée de fièvre. Avec un hochement de tête satisfait, Adams lui écarta davantage les bras, la forçant à s'étirer.

Lenny recula, la laissant béante et pantelante. Quand il revint à la charge, Lamia suffoqua, se cabra sous l'assaut. Plus imposant encore que ce qu'elle avait pressenti, le membre se fraya un chemin en elle et l'emplit d'un élan irrésistible, de toute son effarante longueur. Aussi vigoureux que la poigne de l'homme, il s'installa et prit ses aises, cognant loin dans son ventre avant de commencer à s'activer. Lamia se mit à gémir sans discontinuer.

Elle qui se croyait capable de séduire Adams et s'était promis de le mettre dans sa poche, pour en obtenir ce qu'elle voudrait, elle n'avait pas prévu ce scénario... La scrutant de son regard bleu, il guettait avidement ses réactions. Il lisait sur ses traits la montée du plaisir. Elle ne put résister longtemps. Elle ondulait et râlait sous les coups de boutoir qui la secouaient.

— Notre amie Lamia n'a pas froid aux yeux, Lenny, constata Adams d'une voix neutre. Elle est ambitieuse et prête à tout.

Changeant de rythme, Lenny obligea la jeune fille à se redresser, en la tenant par la nuque. Empalée sur lui, elle se sentit soulevée du sol et écartelée.

Adams lui libéra alors les poignets pour s'emparer de ses seins. Cramponnée au bureau, les ongles griffant le bois, elle sanglota quand il lui pinça rudement les bouts. Puis cria sans retenue.

— Elle ira loin avec nous, conclut le psychiatre en la gratifiant d'un sourire, enfin.

CHAPITRE V



La brise qui dispersait les pollens colporta dans les allées de Roland-Garros, et jusqu'à la buvette où se trouvaient accoudés les enquêteurs de la Brigade mondaine, une annonce sèche et laconique:

— Jeu Cameron, six jeux à un première manche.

Aimé Brichot leva vers les feuillages un regard larmoyant.

— Il est expéditif, ton Anglais.

— Il se venge sur son adversaire, approuva Boris. Il était mal embouché, de toute façon.

— Et avare d'informations.

— Avare tout court, si j'ai bien compris.

Brichot serra les dents pour contenir un étouement. Fit la grimace en buvant une gorgée de thé. Et pour finir, constata:

— Une si belle journée gâchée...

Boris ne pouvait pas vraiment le contredire, car hormis au chapitre des allergies, leur visite dans le temple du tennis hexagonal n'avait pas beaucoup fait progresser leur enquête.

Le tandem de choc des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine, n'avait pas mis longtemps à faire le bilan de ses entretiens matinaux. William Cameron avait mauvais caractère, Rod Fraser à l'inverse était d'un commerce fort agréable, mais au sujet de Candice Meyer, ni l'un ni l'autre n'avaient pu les renseigner utilement.

Après s'être retrouvés pour mettre en commun leurs maigres résultats, Boris et Brichot avaient donc sacrifié à la plus vieille technique policière du

monde. Armés chacun de la photo de Candice Meyer, et pour Mémé d'une provision renouvelée de Kleenex, ils avaient arpenté l'enceinte de Roland-Garros en posant des questions.

Ils venaient de se retrouver sur la place des Mousquetaires, pour constater qu'ils avaient fait chou blanc. Brichot testait sans illusions les vertus roboratives d'un thé en sachet, Boris avait déjà bu son café.

— Et Karine Rice ? demanda ce dernier. Elle est un peu connue dans le milieu, apparemment.

— On m'a confirmé qu'elle cherchait du travail, compléta Brichot, en ôtant ses lunettes pour frotter ses yeux irrités.

Plusieurs de leurs interlocuteurs avaient dit la connaître, mais personne ne l'avait encore vue.

— J'ai trouvé cela à son sujet, reprit Boris en montrant la revue de tennis qu'il tenait sous son bras. Elle s'occupait d'un joueur français, jusqu'au mois dernier.

Brichot remit ses lunettes de myope pour lire l'encadré où il était question de l'Américaine Karine Rice, « préparatrice mentale », que la blessure d'Anthony Everett à Monte-Carlo avait contrainte à l'inactivité.

— » Le cas Everett »... Encore un espoir qui tarde à tenir ses promesses, commenta-t-il, dubitatif.

Il rendit le magazine à Boris et conclut, fataliste:

— Ce n'est pas encore cette année qu'un Français va gagner ici... Depuis Noah, tu te rends compte...

Il s'interrompit, les narines dilatées, les ailes du nez déformées..

— On rentre, décida Boris. Cet endroit ne te vaut rien.

— Dis tout de suite que je fais pitié..., marmonna Brichot derrière un cataplasme de Kleenex prestement extrait de sa poche de poitrine, d'où dépassaient des stocks menacés d'épuisement.

— L'homme urbain n'est pas fait pour la vie dans les bois. Même le bois de Boulogne est un milieu hostile !

Brichot voulut rire mais dut se détourner pour éternuer, et confessa qu'enfant déjà, ses parties de pêche de printemps viraient au cauchemar, pour cause d'allergies tenaces.

— Avec l'âge, ça revient, en pire...

Boris lui tendit les clés de la voiture de service avec laquelle ils étaient venus.

— Je te rejoins dans cinq minutes, O. K. ?

Brichot regarda alentour.

— Quelque chose te retiendrait-il encore ici ? Ou quelqu'un ?

Il suivit le regard de Boris et trouva la réponse devant l'entrée d'une tente

du Village. Une voiture grise officielle du tournoi venait de se garer pour déposer un couple. Un acteur connu, en compagnie d'une jeune créature qui lui rendait quelques décennies.

— Tu veux lui demander un autographe ? s'étonna Brichot. Il est un peu *has been*, si je peux me permettre...

— Tu crois ? Et elle ?

— C'est son arrière-petite-fille, non ? Elle doit lui tenir le stylo...

Le couple entra dans la tente, réservée aux invités de marque, célèbres et dûment accrédités, mais le regard de Boris s'attardait dans leur sillage.

— Tu te trompes, c'est le chauffeur qui m'intéresse, dit-il.

Il avait reconnu la jolie brune qui avait conduit William Cameron au stade.

La jeune femme était descendue pour ouvrir la portière à ses passagers. Elle aperçut les deux hommes au moment de se remettre au volant. Elle leur adressa un sourire éblouissant. Enfin, à Boris surtout.

— Oh je vois..., commenta Brichot. C'est toi qui signes les autographes, en réalité...

Boris lui lança en s'éloignant:

— Disons dix minutes... je conduirai.

Il rejoignit la jeune femme qui n'était visiblement pas pressée de repartir.

— Je me suis présenté, tout à l'heure, mais pas vous.

— Je suis ravie de vous revoir, Boris. Moi c'est

Sonia, dit-elle, en s'adossant à la portière. Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

— Non, rien du tout.

— Je suis déçue... Moi qui imaginais que vous alliez me raconter une histoire croustillante ! Les as de la Brigade mondaine ! Bredouilles...

Elle montra Brichot qui s'éloignait, les épaules secouées par une nouvelle crise.

— Et enrhumés, par-dessus le marché.

— Mon collègue est allergique.

— Au tennis ?

— Qui sait ?

Sonia observa Boris et reprit plus sérieusement:

— J'ai compris que vous étiez à la recherche d'un drôle de numéro...

Il acquiesça, ressortit de sa poche la photo de la disparue. La lui montra.

— Candice Meyer.

Sonia examina attentivement le portrait, mais doucha ses espoirs.

— Je ne la connais pas, désolée...

— Dans ce cas, à part embellir ma journée, vous ne m'êtes pas d'un grand secours, regretta-t-il, ironique. C'est comme ça que les as de la police rentrent bredouilles ! Pas de chance...

— C'est à voir ! répliqua Sonia sans se démonter.

— Je ne demande qu'à voir.

— Ce soir, par exemple ?

— Je n'ai pas dit que je ne demandais qu'à vous voir... Du moins, pas seulement...

Elle rit.

— Exigeant, avec ça ! Vous voulez joindre l'utile à...

— Au très agréable.

Elle apprécia la nuance, ajouta:

— L'utile, en l'occurrence, c'est d'aller dans les endroits où des filles comme Candice Meyer rencontrent des joueurs comme Cameron... Il y a plus sexy que ce grand dadais, remarquez...

— Ludovic Germon ? suggéra Boris.

Sonia plissa les paupières.

— Pas mal, dans le genre fêtard.

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai rencontré, justement dans ce genre de lieu où ils ont l'habitude de sortir... J'en connais quelques-uns, ce n'est pas mon premier Roland-Garros.

— Vous ne vous contentez pas de les véhiculer, si je ne m'abuse ?

Elle aurait pu se vexer, mais l'allusion ne la fit pas broncher.

— Ça m'arrive d'être invitée.

— Alors tenez— vous pour invitée, dès ce soir.

— Avec grand plaisir. Mais ne vous méprenez pas, je n'ai pas pour habitude de pratiquer la corruption de fonctionnaire.

— Je n'y avais même pas songé, affirma-t-il avec une sincérité parfaitement imitée.

Elle ouvrit la portière et proposa, après avoir consulté l'heure à un bracelet montre de prix:

— Je vous dépose quelque part, Boris ? Je dois chercher une starlette à Saint-Germain, mais pas avant 14 heures.

— Mon collègue m'attend, merci, déclina-t-il.

— Alors à ce soir. Vingt— trois heures ? Je suis retenue tard par les retours à l'hôtel...

Ils convinrent de se retrouver porte d'Auteuil et échangèrent leurs numéros de portable.

— Karine Rice, une Américaine de San Diego qui s'occupe de coaching mental, cela vous dit quelque chose ? demanda encore Boris alors que Sonia s'installait au volant.

La jupe du tailleur gris remonta à mi-cuisse, laissant entrevoir, sous la lisière du tissu, l'attache de bas couleur fumée. Laisant même deviner, à la faveur du mouvement, la tache de couleur d'une lingerie, plus haut, au sommet des cuisses rondes. Ce fut bref, aussi fugace que la lueur qui passa dans le regard de Sonia.

— Vous la connaissez ? insista aussitôt Boris.

— Vous le saurez ce soir, répliqua-t-elle en tirant d'une main sur l'ourlet de sa jupe.

Avant qu'il ait pu ajouter quoi que ce soit, elle referma la portière. Au moment de démarrer, elle lui adressa à travers la vitre un sourire narquois.

La Peugeot vira vers une sortie proche et Boris marcha à l'opposé jusqu'à la porte Suzanne-Lenglen. En chemin, il croisa l'officiel joint le matin même au téléphone et qui lui avait permis de prendre contact avec Cameron et Fraser.

— Alors, commandant ? Votre visite a été fructueuse ?

— Je le saurai bientôt, monsieur Bernard; avant de récolter des fruits, il faut semer. Le travail de police, c'est 98 % de patience...

— Et des ampoules aux pieds pour le reste ?

Boris en convint et tendit à Bernard sa carte professionnelle.

— Si jamais vous apprenez quelque chose au sujet de Candice Meyer... Ou d'une Américaine qui s'appelle Karine Rice...

— Rice... ? Une Californienne qui entraîne des joueurs ?

— Coaching mental, précisa Boris. Elle a peut-être vu récemment Candice Meyer.

Bernard empocha la carte et l'assura de toute son aide. Avant de prendre congé, Boris reprit:

— La jeune femme charmante qui conduisait, tout à l'heure...

— Sonia ? Elles sont toutes charmantes, mais Sonia Versini, en plus, vit dans le milieu du tennis.

— Sonia Versini... ?

— La sœur de Gilles, précisa Bernard.

— Je me disais aussi...

La mémoire de Boris lui permit de ne pas rester stupide. Gilles Versini avait été un des meilleurs joueurs français à la fin des années 1990. Avant de disparaître des courts.

— Elle lui ressemble, mais elle a meilleur caractère ! conclut Bernard, et il poursuivit son chemin.

En sortant du stade, Boris aperçut Brichot assis à l'avant de la Mégane, le bas du visage couvert par un masque antipollution. Il s'assit au volant sans faire de remarque et mit le contact.

— Des Japonais ont eu pitié de moi, avoua Mémé d'une voix chuintante. Ils ne se baladent pas sans tout un attirail...

Le temps que Boris s'extirpe de l'embouteillage de l'avenue, une rafale d'éternuements réduisit le masque à une éponge...

*

* *

Dans l'appareil, la voix à l'accent chantant du gendarme s'écria avant que Boris ne raccroche:

— Je vois le capitaine qui arrive, commandant, restez en ligne une minute et je vous le passe !

— Merci...

Du coin de l'œil, Boris vit Brichot qui avalait avec un verre d'eau quelques comprimés supplémentaires, sans garantie d'efficacité. Ils avaient réintégré leur bureau après avoir déjeuné sur le pouce d'un sandwich, au grand dam de Boris qui laissait volontiers à leur collègue Rabert la médaille de plus gros consommateur de jambon— beurre du 36. Mais la perspective d'un plat du jour n'avait pu décider Mémé.

— Echkuche— moi, mais chai pas faim..., avait-il marmonné dans une purée de Kleenex et de masque. Vas— y tout seul.

Solidaire, Boris avait décliné.

Il perçut un halo de voix, à l'autre bout du fil. Puis l'une d'elles, martiale, retentit:

— Capitaine de gendarmerie Mariani, commandant de la brigade de Roquebrune-Cap-Martin. À votre service, commandant Corentin...

Son subordonné l'ayant averti des titres et qualités de son interlocuteur parisien, ainsi que du motif de son appel, ils ne perdirent pas de temps en présentations.

— En ce qui concerne la nommée Candice Meyer, nous avons fait des constatations, entrepris des recherches et rédigé un rapport après avoir constaté l'échec desdites recherches, expliqua l'officier. Et transmis à qui de droit. Il n'y a pas eu de plainte, faute de préjudice subi par la propriétaire de la chambre occupée par la nommée Meyer. A ce jour, pas non plus de décision du parquet visant à ouvrir une information judiciaire. La nommée Candice

Meyer a sans doute disparu, mais comme toute personne qui part sans laisser d'adresse. Un point c'est tout...

Boris retint un commentaire. Son interlocuteur parut tout d'un coup inquiet de son silence.

— Cela répond-il à vos interrogations, commandant Corentin ?

— En partie seulement. Seriez-vous assez aimable pour m'envoyer une copie de votre rapport, capitaine Mariani ?

— Je vous l'adresse par courrier électronique, commandant. Si je puis faire quelque chose de plus ?...

— Pardon d'être aussi direct, fit Boris, mais si on laisse tomber la langue de bois administrative et qu'on évoque entre hommes du métier ce qui a pu arriver à cette jeune femme, comment résumeriez-vous votre opinion, capitaine, s'il vous plaît ?

Il s'attendait à ce que Mariani réplique qu'un gendarme n'a pas à avoir d'opinion, et encore moins d'état d'âme; et qu'en tout cas, s'il en a, il vaut mieux qu'il les garde pour lui... Au lieu de quoi le capitaine soupira:

— Vous me demandez mon sentiment sur cette histoire ?

— En quelque sorte...

— Hé bien, j'ai un sentiment mitigé. Ou un pressentiment, plutôt...

Boris attendit la suite. C'était comme s'il entendait le long de la ligne se dérouler, sur mille kilomètres, les méandres d'une réflexion hors des sentiers battus. Mariani finit par dire, d'une voix beaucoup moins martiale, mais ferme:

— J'ai bien peur qu'il lui soit arrivé quelque chose, à cette fille.

— De grave, vous voulez dire ?

— Vous lirez mon rapport, commandant.

— Très bien. Vous la cherchez toujours ?

— Pour quel motif ?

— Je comprends. Mais si vous appreniez quelque chose, vous me préviendriez, capitaine ?...

L'officier de gendarmerie Mariani émit un petit rire inattendu.

— Je suis débordé, commandant, mais je ferai de mon mieux.

— Merci beaucoup.

Boris raccrocha et commenta à l'usage de Brichot, qui tendait vers lui un visage congestionné, mais néanmoins attentif:

— Nos collègues de Roquebrune nous envoient ce qu'ils ont. Un gendarme qui exprime des sentiments et même des pressentiments, tu te rends compte ?

C'est une mutation de l'espèce !

Brichot approuva.

— Ils deviennent flics...

CHAPITRE VI



La bouche pincée d’Odile de Seillans articulait chaque mot avec précision et sa voix haut perchée résonnait sous le haut plafond.

— Vous comprenez, docteur Adams, que le comportement de cette jeune femme nous met tous dans une situation impossible. Mon fils Arnaud est trop faible avec elle, il n’a pas le caractère que l’on est en droit d’attendre d’un époux... Heureusement, il peut toujours compter sur sa mère, mais tout de même, je me sens démunie devant une telle constance dans l’égarement... Gaëlle se conduit vraiment comme une...

La respiration de la femme au chignon strict et au tailleur bleu marine austère resta un instant suspendue. Puis elle tourna légèrement son visage d’oiseau de proie, son regard allant du psychiatre aux autres personnes présentes, assises sur sa droite. Son fils Arnaud d’abord, en costume de flanelle à veston cintré, cravate bleu foncé sur chemise blanche, pochette à la

boutonnière. Il fixait un point invisible de la salle, derrière et très au-dessus du crâne chauve de Daniel Adams. Il avait un visage étroit, une expression apeurée, le menton fuyant et la bouche mesquine. Il était banquier. Héritier de la banque Lecomte de Seillans dont sa mère Odile était présidente du conseil d'administration. Il se tassa légèrement à l'instant où cette dernière daigna terminer sa péroraison, lâchant comme un gros mot :

— Comme une traînée...

Pour un peu, elle aurait porté la main à sa poitrine plate et réclamé des sels. Mais elle n'était pas du genre à baisser les bras dans l'épreuve, et pour en persuader Adams, elle se redressa sur son siège et ajouta :

— Il faut la guérir, docteur. Ses écarts de conduite sont intolérables, mais je ne doute pas que vous saurez la remettre dans le droit chemin... Je vous fais confiance. Mon fils aussi...

Le rejeton hocha docilement la tête. Odile de Seillans reporta son attention sur le psychiatre et attendit un propos qui la conforterait dans ses espoirs. Elle était désormais sa cliente, n'est-ce pas ? Elle fut déçue, car le docteur Adams resta muet. Il se contenta de fixer, par-delà le bureau et l'étendue de parquet qui le séparait de ses visiteurs, sa nouvelle patiente. Gaëlle de Seillans...

Elle se tenait raide sur sa chaise, dans la vaste pièce aux murs couverts de livres. Un peu à l'écart des deux autres, et en retrait. Elle n'avait pas cillé sous le regard méprisant dont sa belle—mère l'avait à une ou deux reprises accablée. Elle avait juste un peu pâli en s'entendant traiter de traînée. La pâleur allait bien à son visage de porcelaine. Elle avait des traits délicats, d'un ovale parfait, auréolé de boucles blond doré qui la faisaient ressembler à une héroïne romantique. Elle ne portait ni crinoline ni capeline, cependant, mais une robe grise boutonnée jusqu'au cou, qui lui couvrait sagement les genoux, sous une veste noire. Une tenue de deuil quasiment, pour se rendre à la clinique où était programmé l'enterrement de ses « écarts de conduite », selon l'expression délicieusement surannée de sa belle-mère...

Daniel Adams, dans le silence pesant, fixa un peu plus longtemps que ne l'exigeaient les convenances le visage pâle et figé, mais Gaëlle ne dévia pas les yeux pour accrocher son regard.

Alors Celui-ci glissa sur l'époux frileusement tassé sur son siège et revint défier l'œil sombre et redoutable d'Odile de Seillans. Adams devina que la femme allait avant longtemps s'offusquer de son mutisme, le prendre pour une impolitesse, et s'en formaliser. Il prit les devants, d'un ton courtois, mais qui ne cherchait pas à être aimable.

— Merci de votre confiance, madame. Je crois que nous avons fait le tour de la question, pour ce qui nous concerne. Puis-je vous prier, vous et monsieur votre fils, de me laisser m'entretenir seul à seule avec madame...

Il se leva, avant que la bouche en cul de poule d'Odile de Seillans ne proteste. Il marcha vers la double porte capitonnée.

— Je vous laisse avec mon assistante, continua-t-il en l'ouvrant. Elle vous servira un thé ou un café dans le salon...

La banquière se leva et son fils l'imita. Au moment de quitter la pièce, elle ne put s'empêcher de s'inquiéter :

— J'espère que vous n'envisagez pas de remettre en cause notre accord, docteur ?

Il la tranquillisa d'un sourire.

— J'ai simplement l'obligation de m'assurer de l'état d'esprit de M^{me} de Seillans.

Odile parut surprise, comme si ce nom ne pouvait s'appliquer qu'à elle. Puis elle jeta un regard à sa belle-fille et dit assez fort pour que Celle-ci entende :

— M^{me} de Seillans est venue ici animée par un état d'esprit très coopératif, docteur... Elle sait qu'elle ne peut plus continuer ainsi... Et que tous ensemble, sa famille, nous agissons pour son bien, exclusivement... Elle vous le dira elle-même, sans aucun doute.

Le dos tourné à la porte, Gaëlle ne broncha pas. Adams consentit à rassurer un peu plus sa cliente :

— Je crois que tout le monde est conscient de ce qu'il y a à faire, dit-il en les dirigeant vers le coin du hall où se tenait Martha, son assistante.

Celle-ci vint à leur rencontre, tout sourires. Le chèque que la grande femme revêche avait déposé à la comptabilité, à son arrivée, pour les frais de séjour et le traitement de sa bru, avait de quoi forcer le respect de tout le personnel de la clinique...

Martha invita mère et fils à l'accompagner, alors qu'Adams réintérait son bureau. Il y trouva Gaëlle dans la même position. Elle ne tourna même pas la tête dans sa direction quand il la contourna. Au lieu de revenir à son fauteuil, il vint s'adosser à sa table de travail, face à elle. Il la fixa, à nouveau. L'examina d'un œil clinique, sans un mot, et capta en professionnel l'imperceptible changement de sa physionomie, à mesure qu'il la dévisageait avec insistance. Les traits figés se brouillèrent, un trouble fit tressaillir les coins de la bouche et palper les narines. Pour la première fois depuis qu'il l'avait accueillie à sa descente de la limousine conduite par le chauffeur d'Odile de Seillans, Daniel Adams perçut la respiration de la jeune et jolie Gaëlle, qui causait tant de soucis à sa belle-famille. Il ne résista pas à la tentation de s'approcher, assez près pour distinguer le mouvement de légère houle qui soulevait la poitrine, sous le triste vêtement.

— Vous êtes ici de votre plein gré, madame ? demanda-t-il.

— Oui, docteur, répondit-elle d'une petite voix oppressée, mais capable de donner le frisson, tant le timbre en était chaud.

— Pour votre soigner ?

Elle hésita, une seconde seulement.

— Oui...

Elle respirait plus vite et ses lèvres se gonflaient à chaque souffle.

— Vous reconnaissez être infidèle à votre époux, avoir multiplié les aventures, depuis votre mariage, et être en proie à une addiction sexuelle croissante, une obsession du plaisir adultère...

— Oui, docteur, oui... C'est cela. C'est exactement cela.

Ses narines frémissaient, elle passa un bout de langue rose sur ses lèvres et ses pommettes rosirent, mais sa voix était assurée, quand elle ajouta :

— Je reconnais être une chienne en chaleur et ne penser qu'à ça, docteur.

Elle détourna les yeux, mais pas assez vite pour qu'il ne soit pas frappé par la fièvre qui y brûlait.

— Mais vous voulez vous soigner, n'est-ce pas ? insista-t-il, troublé lui-même par la métamorphose de la jeune femme.

— Je souhaite ardemment me soigner, affirma-t-elle.

Sans la quitter des yeux, il prit derrière lui, sur le sous-main en cuir, quelques feuillets imprimés.

— Je vous demande de signer ces documents, madame, dit-il en l'invitant d'un geste à s'approcher. Et de les lire avant de les signer, cela va de soi. C'est un contrat en trois exemplaires. Un pour vous, un pour la clinique, un pour M^{me} Odile de Seillans, votre belle-mère, qui vous offre cette thérapie.

Il s'écarta, l'observa tandis qu'elle se levait, venait se pencher sur les papiers et les parcourait rapidement. Il revit Lamia, l'infirmière, quelques heures auparavant, dans une position similaire. Superposa les deux silhouettes et imagina quelles étincelles produirait le rapprochement.

Gaëlle était déjà prête à signer. Il vint à côté d'elle, dévissa le gros MontBlanc tiré de sa poche et le lui tendit.

— Rien à redire ? demanda-t-il en scrutant sa nuque, la ligne de son cou et le duvet doré, derrière l'oreille, sur sa peau blanche.

Elle ne répondit pas, prit le stylo et signa sans reprendre haleine. Puis elle lâcha le MontBlanc et resta penchée, comme si elle avait du mal à se redresser et était prête à chanceler.

Il se garda bien de la toucher, fût-ce pour l'empêcher de s'écrouler. Il fit le tour du bureau et rattrapa le stylo qui avait roulé sur le sous-main. Toisa Gaëlle d'un air sévère. Le souffle court, elle tremblait en face de lui.

— Reprenez-vous, madame. Votre traitement commence dès cette minute. Vous êtes sexuellement excitée ?

Elle baissa la tête, s'empourpra et ne put répondre.

— Je sais très exactement jusqu'à quel point ! assura-t-il d'un ton sec. Je vous interdis de jouir.

*

**

Anthony Everett s'était comme tous les après-midi promené dans le parc de la clinique, alternant course et marche rapide. Le détour qu'il s'imposait, depuis le début de son séjour, pour éviter les abords du court de tennis lui avait semblé tout d'un coup stupide. Il avait obliqué dans cette direction, et il contemplait à présent sans répulsion le grand rectangle au sol d'un vert pisseux, entouré d'un grillage et orné en son milieu d'une chaise d'arbitre rouillée. Un décor vide à l'abandon, plutôt sinistre. Avec de l'imagination, on pouvait entendre le bruit de la balle, les han ! des joueurs, les murmures de la foule. Puis les applaudissements, quand la tension se relâchait.

Il fallait beaucoup d'imagination, mais Anthony n'en manquait pas. Fasciné, il s'approcha du grillage et y accrocha ses doigts. Il avait résisté à l'envie de se jeter sur Lamia, l'infirmière qui l'avait provoqué à l'heure du déjeuner, et la vue du court ne le rendait pas malade... C'était la journée de tous les progrès. Le début de la guérison, se dit-il, content de lui. Lors de son prochain entretien avec le docteur Adams, en fin d'après-midi, il récolterait sûrement de chaudes félicitations et des encouragements à persévérer. Serait-ce prématuré d'évoquer sa sortie ? Il se promit d'insister auprès du psychiatre pour que ce dernier prévienne son père, et aborde le sujet.

Anthony avait beau avoir vingt-trois ans, être titulaire d'un compte en banque bien garni et mener une existence en apparence indépendante, il ne pouvait envisager de quitter la clinique sans l'assentiment paternel. La mise en garde de son père, lorsqu'ils s'étaient retrouvés dans la pension de Monte-Carlo, ce soir affreux, après son élimination par Tardelli, résonnait encore à ses oreilles :

— Rappelle-toi, Tony: c'est moi qui décide ! Je m'occupe de tout, mais tu m'obéiras absolument, sans discussion !

Il n'avait pu qu'accepter. Son père avait hoché la tête et empoigné le corps sans vie de la fille blonde, Candice, pour la descendre au rez-de-chaussée, puis la caser dans le coffre de son Audi... Et il avait chassé Karine Rice, quand elle avait protesté.

En pleine nuit, ils avaient roulé, avec ce cadavre dans le coffre, jusqu'à un lac de l'arrière-pays où ils avaient uni leurs efforts pour se débarrasser du corps. Un périple cauchemardesque... dans un silence de mort.

Anthony avait pris l'avion à Nice le lendemain matin, et le soir même, son père l'avait emmené dans la clinique du docteur Adams. Il avait dû attendre à l'accueil, tandis que les deux hommes réglaient, dans le bureau du psychiatre, les détails de son séjour. Ils s'étaient mis d'accord sur un délai de quelques jours, le temps pour Anthony de donner une apparence de crédibilité à son

éloignement des courts.

— Je vous le ramène à la fin de la semaine, docteur, avait promis Dan Everett à Adams. Et vous me le rendrez guéri ! Prenez le temps qu'il faudra...

Durant ces trois jours, le jeune homme n'avait pas tenté de se soustraire au projet paternel. Même pas tenté de discuter. Il avait fait une énorme bêtise, et il fallait filer droit, à présent. C'était le leitmotiv de Dan Everett...

Un bruit dans son dos fit sursauter Anthony. Il se retourna et scruta le parc sans remarquer personne. Entre les grands arbres, on distinguait d'un côté le bâtiment principal, face auquel débouchait l'allée majestueuse qui menait au portail. Il y avait aperçu, plus tôt dans l'après-midi, une limousine conduite par un chauffeur solennel, d'où étaient descendues plusieurs personnes. La voiture était repartie, à présent. Adossé au mur d'enceinte, mais masqué par les arbres et les massifs, le bâtiment qui hébergeait les patients du docteur Adams ne se repérait pas, au premier regard. Il ne comptait qu'une dizaine de chambres, et la plupart étaient inoccupées. Au prix de la « cure », ce n'était pas étonnant. Le service de chirurgie plastique, au contraire, ne désemplissait pas. Chaque matin, c'était un défilé continu. Les premiers temps, Anthony avait observé les arrivées, reluquant les femmes qui venaient consulter le docteur Trivinec et se faire opérer. Au fil des jours, il avait appris qu'outre les habituelles liposuccions, prothèses mammaires et injections de botox, le chirurgien était un spécialiste des interventions sur les organes sexuels. Martha, l'assistante d'Adams, lui avait même détaillé l'éventail des opérations les plus réclamées.

— Les femmes sont rarement contentes de leur sexe. Beaucoup trouvent leur vulve moche, les lèvres trop petites ou trop grandes, le vagin trop serré ou trop distendu, sans parler du clito ou des tétons... On leur propose toutes sortes d'améliorations, le plus souvent des réparations: réduire, resserrer, retendre. C'est une question d'image de soi et de conformisme social. Elles veulent une chatte de gamine tout juste pubère, bien élevée, bien propre ! Heureusement que le docteur Trivinec a des doigts d'or !

Anthony était intrigué, mais pas seulement. Il l'avait harcelée de questions, s'était mis à guetter les visiteuses. Martha avait commencé à satisfaire sa curiosité, puis l'avait sermonné:

— Mais ça vous excite, ma parole ! Ce n'est pas comme ça que vous allez changer de comportement !

Le comportement, c'était le mot fétiche d'Adams, que la grande bouche rouge aux lèvres épaisses de Martha prononçait avec délectation. L'addiction au sexe était affaire de comportement, et Anthony, au fil des entretiens avec le psychiatre, des exercices avec son assistante, était sommé d'en changer.

— Je vais vous en faire passer le goût, moi ! s'était écrié Martha, en lui empoignant l'entrejambe d'une main possessive.

Si le docteur Trivinec était le roi du scalpel qui rend aux vulves leur

fermeté, Martha quant à elle n'avait pas sa pareille pour soulager en un tournemain un jeune homme un peu trop « porté sur la chose », comme elle disait de sa voix grondeuse.

Martha avait l'âge d'être sa mère, une carrure et un tempérament de forte femme, une autorité qui ne souffrait pas la contestation. Une main rapide et sûre pour extraire le membre raide d'Anthony du pantalon de survêtement, un poignet agile pour le faire cracher après quelques va-et-vient saccadés.

— Pour le sexe, il y a deux remèdes, répétait-elle, après l'avoir fait jouir. L'abstinence et la satiété. Vous n'êtes pas un pervers, seulement un jeune coq qui a besoin de jeter sa gourme... Avec moi, vous serez vite rassasié.

Il avait beau lorgner sa bouche et ses seins généreux, elle ne lui accordait que sa main, et selon un rituel mécanique qui au bout de quelques jours lui faisait horreur.

— Maintenant que ça vous ennuie, avait-elle asséné alors, il est temps de passer à la désintoxication proprement dite. Pour changer vraiment de comportement !

C'était l'affaire d'Adams. La thérapie était comportementaliste et cognitive, c'est-à-dire qu'elle incluait une remise en cause par le patient de ses conditionnements. Usant alternativement de la satiété et de la privation, le psychiatre se faisait fort de remplacer les mauvaises habitudes par des bonnes. Avec l'appoint de quelques comprimés, pour réfréner la libido.

Le premier résultat notable était qu'Anthony ne reluquait plus les femmes qui débarquaient à la clinique en quête de nouveaux seins ou d'une virginité toute neuve. Il courait sans leur prêter d'attention, les commentaires de Martha l'amusaient mais ne l'excitaient plus, il était à peine curieux. Même quand elle venait dans sa chambre lui raconter que telle vedette de la télévision s'était inscrite incognito chez Trivinec pour un remodelage complet de ses organes intimes.

— Elle s'est tellement fait défoncer pour arriver là où elle est que tout est à rafistoler !

Elle affichait une mine dégoûtée, comme Anthony lui-même lorsqu'elle vérifiait, d'un geste précis de maquignon, qu'il ne bandait pas.

— Vous devenez raisonnable, c'est bien...

— Qu'est-ce qui vous plaît dans le tennis, Anthony ? lui demandait par ailleurs Adams, lors de leurs entretiens quotidiens. La victoire, ou les attributs de la victoire ?

Anthony peinait à faire la différence, au début. À présent il comprenait qu'une carrière de champion ne pouvait pas se construire sur le désir forcé de se taper toutes les filles qui gravitaient alentour... Ni d'ailleurs sur le seul appât de l'argent.

Anthony comprenait beaucoup de choses, il lui semblait avoir fait, en

quelques semaines, d'énormes progrès dans son comportement, comparables à ceux que ses premiers camps d'entraînement aux États-Unis lui avaient permis de réaliser sur le plan du tennis, à seize ans.

Il s'en félicitait sur le chemin qui le ramenait vers le bâtiment C et sa chambre. C'est alors qu'il aperçut, à moitié dissimulée derrière un arbre, une jeune femme au teint de porcelaine et aux cheveux bouclés, d'un blond doré où la lumière, traversant les feuillages, allumait des reflets cuivrés. Elle s'était adossée au tronc, le visage renversé, les yeux mi—clos. Elle ne l'avait pas vu. Sinon, elle aurait précipitamment retiré de sous sa robe les deux mains qui s'activaient, au bas de son ventre, à lui procurer des frissons. Elle aurait rougi, se serait rajustée, aurait fui à toutes jambes...

Au lieu de quoi, fermant les yeux, elle se mit à gémir doucement, en serrant les cuisses pour emprisonner ses mains. Bientôt, elle ondula, de plus en plus vite, et donna des coups de reins dans le vide. Puis elle pivota et se plaqua contre l'écorce, le ventre en avant, se frottant au tronc avec ardeur.

Il s'approcha par-derrière, sans souci de discrétion, les yeux rivés au petit cul nerveux qui tendait le tissu de la robe grise et triste. Il aurait pu apprécier la finesse des chevilles, le galbe des mollets, mais le spectacle des fesses rondes roulant sous l'étoffe était trop captivant.

L'inconnue poussa une plainte, se pressa contre l'arbre en s'écartelant. Il oublia toutes ses bonnes résolutions, tous les progrès qu'il avait faits sur la voie de la guérison, et se rua contre elle.

Elle en eut le souffle coupé, mais pas vraiment de surprise, et en tout cas, pas d'effroi. Elle poussa juste un petit cri ravi en se tortillant pour qu'il retrousse sa robe plus commodément. Et sans même tourner la tête pour voir le visage de son assaillant, elle murmura d'une voix assourdie, déjà pâmée:

— J'ai cru que vous ne vous décideriez jamais, bon Dieu !

Elle l'avait bien trompé, avec ses airs d'être seule au monde. Mais il ne trouva rien à redire, ne réalisa même pas qu'elle s'était moquée de lui. Il était trop avide de toucher la peau nue, de palper la chair souple et tiède qui palpitait sous la robe de pensionnat. Elle était brûlante, trempée. Il bandait comme un fou.

— Vous n'allez pas attendre la nuit pour me l'enfiler, j'espère ! bredouilla la jeune femme en se cambrant.

Ses mains tâtonnaient derrière elle, habiles à libérer le sexe raide. Elle le guida sans préambule dans son sillon crémeux. Il plongea dans un puits délicieusement serré, qui n'avait nul besoin des secours du scalpel du docteur Trivinec...

La jeune femme poussa un soupir voluptueux et se laissa choir dans l'herbe fraîche du parc, Anthony soudé à ses reins. Ainsi couverte et enfilée, elle dit entre deux halètements:

— On fera les présentations plus tard...

*

* *

Lenny ne les aurait pas vus, à cette distance, si les petits cris de Gaëlle de Seillans ne s'étaient transformés, durant un moment assez long et plutôt intense, en râles de plaisir très évocateurs. Les écureuils n'étaient pour rien, à coup sûr, dans cette plainte haletante. Se fiant à son oreille, Lenny quitta l'allée, y abandonnant la brouette chargée de terreau qu'il conduisait, pour s'enfoncer dans la partie la plus sauvage du parc, du côté du tennis.

Il découvrit d'abord la fille, au pied d'un arbre. C'était la nouvelle arrivante, à quatre pattes dans l'herbe, la robe remontée sur les épaules, le dos creusé, ses petits seins pendant comme des cônes hors de ses vêtements, qui bougeaient au rythme des coups de reins. Il dut se déplacer de côté pour apercevoir l'homme masqué par le tronc qui la besognait, les deux mains crochées dans ses hanches.

Il reconnut le jeune Anthony Everett, le tennisman. Il était vigoureux, bien campé derrière la blonde, et par moments carrément assis sur ses fesses. Parti pour la baiser durant plus d'un set, à en juger par sa cadence de métronome. Lenny plissa ses petits yeux brillants de vice et apprécia.

À peine redescendues d'un cran, ou plutôt d'une octave, les bruyantes manifestations de Gaëlle reprenaient de plus belle, à la faveur d'un changement d'angle. Une secousse la fit s'affaler le nez dans la verdure, le champion agrippé à sa taille, tout le corps frétilant.

Lenny prit tout son temps pour intervenir. Les deux jeunes gens étaient bien trop affairés pour rester sur leurs gardes. Il attendit en réalité qu'Anthony aille au bout de son effort et conclue en râlant un dernier sprint, pour lui tomber sur le râble. Et encore, il se contenta de le désarçonner d'une bourrade presque fraternelle. Peut-être parce que Martha lui avait dit grand bien de ce sympathique garçon... Son chouchou du moment !

Anthony, à peine redescendu sur terre, poussa un cri de surprise et roula à deux mètres. Il écarquilla les yeux et reconnut l'espèce de demeuré qui était l'homme à tout faire de la clinique.

— Je vois que vous avez fait une rechute, lui lança Lenny en ricanant bêtement. Le docteur n'appréciera pas. Tout le traitement à reprendre...

La jeune femme tressaillit de la nuque aux chevilles, frissonnant d'être si brutalement livrée au courant d'air. Elle tourna vers l'intrus un visage bouleversé par la jouissance. Le regard noyé et la bouche crispée, elle n'exprima ni surprise ni peur. Plutôt de l'impatience, lorsque Lenny parcourut du revers de la main son dos mince, et s'empara de ses fesses. Elle se mordit les lèvres et se remit en position, à quatre pattes.

— Je vois que madame, à peine arrivée, se comporte comme chez elle, commenta-t-il en écartant les globes de sa croupe comme s'il allait la fendre en deux.

Encore sonné, Anthony se releva, prêt à la bagarre. Ou au moins à protester. Mais il vit Lenny extirper de son pantalon un membre épais et noueux, au gland violacé énorme, et resta pétrifié en le voyant prendre sa place. À genoux derrière la fragile poupée, sa queue vaguement monstrueuse forçant sans ménagement le réduit où lui-même venait de s'épancher... S'y logeant tout entière, si incroyable que cela parût, vu la disproportion des organes.

Anthony demeura muet et stupide en observant comment la jeune femme se prêtait à l'invasion, se vissait d'une ruade sur le pal, le retenait au fond d'elle, et reprenait quasiment là où elle l'avait interrompu le fil de son plaisir...

Le parc s'emplit de nouveaux soupirs d'extase.

CHAPITRE VII



Le téléphone direct des Affaires recommandées sonna alors que Brichot venait de quitter leur bureau, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, sur la promesse de passer dans une pharmacie avant de rentrer chez lui. La voix enjouée de Géraldine Hébert ramena le sourire sur le visage de Boris. Depuis qu'elle avait intégré la section phare de la Brigade, leur jeune collègue avait démontré un grand talent pour y faire régner la bonne humeur. Une question de caractère, en plus de son charme personnel et de ses compétences professionnelles. De quoi alléger le fardeau des routines policières, surtout quand une enquête, à peine entamée, donnait comme ce jour-là l'impression de patiner.

— Alors, grand chef, ça va comme un lundi ? Quoi de neuf sous ce beau soleil ?

— Le lundi, c'est allergie !

— Tu veux dire pour Mémé ? Il a rechuté ?

— Je l'ai convaincu de rentrer à la maison, ça prend des proportions dantesques...

— Gigantesques, tu veux dire ? Tu vois, y a pas que moi qui cause mal !

— Non, je dis bien dantesques. Effrayantes, si tu préfères... Parce que Dante, l'enfer...

— Je vois pas le rapport ! Sauf si tu veux dire que Mémé nous filerait les chocottes, avec ses yeux rouges tout gonflés et son nez en chou-fleur... Mais ce serait pas sympa... C'est pas contagieux, en plus.

— C'est sûr, admit Boris, il ne mérite pas ça, mais Roland-Garros, ce n'était pas l'idéal, dans son état !

— Je vois pas non plus le rapport ! Roland-Garros, c'est du tennis !

— Bravo ! De la terre battue avec de grands marronniers tout autour. On y a passé un moment, ce matin...

— C'est plein de pollens, les arbres, à cet saison ! s'insurgea Géraldine. C'était pas malin !

— Tu te plaindras en haut lieu. Ce n'était pas un pique-nique.

— Encore heureux, emmener Mémé en pique-nique, j'halluciné ! Alors que je lui ai fourni une adresse d'homéopathe allergologue... C'est de la torture...

Comme Boris restait silencieux, elle supposa plus calmement:

— C'est Baba qui vous a envoyés là-bas ?

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini était l'inamovible patron de la Brigade mondaine, ses hommes l'appelaient Baba, du moins dans son dos, et le lieutenant Hébert avait pris le pli, l'affection qu'ils attachaient à ce surnom incluse.

— Une nouvelle enquête ? reprit Géraldine. De quoi il retourne ?

— Tu le sauras dès que tu auras réintégré la capitale, et ton bureau.

— Alors dans une petite heure, je suis à Orly.

— Déjà ?

— L'avion était à l'heure.

— Mais à Marseille ? Au palais de justice ?

— Figure-toi que tout le monde était plus qu'à l'heure.

— C'est possible ça ?

— Impossible, c'est pas marseillais ! On a bouclé l'affaire en cinq sets.

— Cinq sec... sinon, tu y serais encore.

— Ah ouais ? Ben, j'arrive.

— Je t'attends, je t'expliquerai.

— Je me dépêche !

Avant de raccrocher, il l'entendit héler un taxi, avec un brin de véhémence:

— Hep ! Police nationale, y a urgence.

*

**

Géraldine entra en coup de vent dans le bureau des Affaires recommandées vingt-cinq minutes plus tard, posa son sac, claqua une bise sur la joue de Boris et reprit son souffle.

— Je suis tombé sur un chauffeur qui va trop au ciné ! Pas besoin de gyrophare, il m'a fait *Taxi 6* ou 7, j'ai même pas eu le temps de voir les bouchons...

Elle s'assit d'une fesse au bord de la table de travail de Mémé, releva ses larges lunettes de soleil sur ses cheveux blond-roux et fixa Boris d'un regard vert pétillant de malice.

— Toi, mon petit bonhomme, dit-il, tu as pris des couleurs, et pas sur le périph' !

— Tu oublies que je reviens de Marseille. Soleil, sable chaud...

— C'est sûr, le palais de justice est l'endroit rêvé pour ça ! Et l'Evêché, donc !

— L'Hôtel de police, tu veux dire ? J'ai même pas eu le temps de le visiter. Mais les calanques, c'était super...

La mine de Boris levant les yeux au ciel en secouant la tête la fit rire. Elle portait un jean clair, un tee-shirt assorti à la couleur de ses yeux sous un blouson de toile, des baskets. Une tenue de week-end à la campagne, de virée au grand air, voire à la plage, et pourquoi pas en tendre compagnie... Elle

avait le chic pour ranimer chez Boris des désirs irréalisables. Sans même le faire exprès. Il fixa la longue jambe finement tournée qui se balançait dans le vide, songea qu'il avait passé son dimanche entier à rédiger un rapport délicat et préféra hausser les épaules. Il aimait les femmes, et elle aussi, ce qui n'était pas le moindre de leurs points communs... Comme ils s'entendaient à merveille, professionnellement parlant, que demander de plus ? Qu'elle cesse de battre la mesure avec sa jambe et de lui raconter des histoires à dormir debout ? Il préféra revenir en terrain solide :

— Le proc était satisfait ?

— Le procureur, le juge, les collègues, non seulement à l'heure, mais très satisfaits, tous. Ils m'ont chargée de te transmettre bien des choses, à commencer par des félicitations.

Boris, Brichot et Géraldine avaient, au cours des dernières semaines, en exécution de commissions rogatoires délivrées par un juge d'instruction marseillais, prêté leur concours au démantèlement d'un trafic de matériel pornographique clandestin, dont Marseille était la plaque tournante.

— Tous très sympa, très pros, poursuivit Géraldine. On a plié l'affaire dans la matinée, j'ai déjeuné vite fait sur le Vieux-Port, et après... quartier libre.

Elle s'étira, en descendant du bureau, d'un mouvement naturel, sans rien de provocant. Sauf pour un mauvais esprit comme Boris, qui ne put s'empêcher, d'un coup d'œil acéré, de constater qu'elle ne portait pas de soutien-gorge sous son tee-shirt. Elle n'en avait bien sûr nul besoin.

— Tu me croiras pas, y avait pas un chat, dans les calanques ! enchaîna-t-elle. C'était superbe !

— Sans blague ! Arrête de me charrier, tu veux bien !

Mais elle continua, d'un air ingénu :

— Rassure-toi, je me suis fait prêter de la crème solaire.

— Par le juge Belloc ? se moqua Boris. Je connais le bonhomme, c'est bien son genre... Il n'y a pas plus sérieux et pisse-froid...

— Chiant ! approuva-t-elle; on pourrait oser le mot.

— Passons... L'essentiel est que leur dossier soit bouclé. Tu ne me raconterais pas des fariboles, à presque 19 heures, alors que j'ai passé une longue journée à tourner en rond en respirant des pollens hostiles !

— Oh non, grand chef, je ne me permettrais pas... J'ai appelé Mémé, au fait, du taxi. Le pauvre va un peu mieux. Il m'a promis d'aller voir ce toubib. Liselotte en a été très contente, son rhume de foin est coupé...

— C'est bien le moins !

Liselotte était la blonde Danoise qui avait, depuis déjà quelque temps, conquis le cœur et gagné les faveurs du lieutenant Hébert, réduisant *ipso facto* à néant les espoirs de Boris de renverser le cours de l'histoire, si l'on peut

dire... Au demeurant, une jeune femme charmante et une bonne copine.

— Je n'ai pas voulu embêter Mémé avec des questions, reprit Géraldine en allant s'asseoir à son propre bureau, mais j'ai pigé que Roland-Garros, c'était la corvée... Qu'est-ce qu'il y a, j'ai fait un accroc à mon jean ? s'interrompit-elle en interceptant le regard de Boris.

— Euh... non, non...

— Manquerait plus que ça ! Il est neuf !

— C'est ce qui me semblait. Très belle coupe, fit-il, pris de cours, en détournant les yeux.

Le pantalon moulant à la taille haute n'avait pas grand-chose à faire pour mettre en valeur la silhouette élancée de Géraldine, mais il le faisait très bien.

— J'ai trouvé ça dans une super boutique, et à un prix... Ils ont du bol, à Marseille.

— Parce que tu as eu le temps, en plus, de faire du shopping ?

— Ben pourquoi pas ? Juste un détour sur la route entre les calanques et l'aéroport ! Toute seule, j'aurais pas trouvé, mais Juliette... Elle connaît les raccourcis.

— Juliette ?

Géraldine éclata de rire devant la mine ahurie de Boris.

— L'OPJ[1] qui est venue me chercher à l'aéroport, expliqua-t-elle. Elle m'a conduite au palais de justice, et après le déjeuner, on s'est rappelé...

Elle fourragea dans son sac de voyage.

— Elle avait même de la crème solaire dans sa bagnole, la même ! continua-t-elle. Vraiment sympa... et elle connaît les calanques comme sa poche, évidemment. Elle est née à Endoume !

Elle tira du sac des vêtements froissés, une robe qu'elle secoua avec une grimace :

— Elle est bonne pour le pressing ! Je m'étais sapée, pour le rendez-vous avec le proc et le juge Belloc, tu penses ! Ils ont été impressionnés.

Du sable se répandit sur le parquet, preuve flagrante que Géraldine n'inventait pas. Elle roula la robe en boule, la remit dans le sac.

— Elle a souffert, remarqua Boris, amusé.

Géraldine releva la tête et lui jeta un coup d'œil.

— La robe, précisa-t-il.

— C'est escarpé, ce coin, acquiesça sa jeune collègue. C'est pour ça que je me suis acheté un jean. Dans l'avion, j'aurais eu l'air de quoi ?

Elle finit par mettre la main sur un calepin, un bloc, qu'elle posa sur son bureau. Dispersa, en pivotant vers lui, le petit tas de sable à ses pieds. Croisa le regard de Boris et lança :

— On passe aux choses sérieuses avant la nuit noire ? Tu me fais un topo ?

— Oui, on y vient. Juste un truc, quand même... Tu as eu le temps de te baigner ? Dans les calanques ? Après avoir retrouvé Juliette, et avant de faire le détour par la boutique de fringues...

Elle fronça les sourcils puis répondit en mimant l'inquiétude:

— C'est un interrogatoire, commissaire ? On voit que vous connaissez votre métier. J'ai pas pensé à regarder ma montre, mais je vous jure qu'on a juste fait trempette. Pas longtemps, parce que l'eau était vachement froide. On a piqué une tête, quoi... Juliette pourra vous confirmer mon alibi...

— Bien joué, petit bonhomme, reconnu Boris en riant. Je te crois et je fais amende honorable. Je ne t'accuserai plus de me raconter des fariboles.

Géraldine eut cette fois une mimique de triomphe, et ajouta, taquine:

— Tu ne veux pas savoir si l'OPJ Juliette d'Endoume m'a prêté un maillot de bain, en plus de la crème solaire ?

— Non, soupira-t-il. J'admire l'énergie que tu mets à remplir ton emploi du temps, je me réjouis que tu aies passé un si bon après-midi, mais je ne te pose pas la question.

Une lueur trouble passa dans le regard vert de la jeune femme, qui voulait peut-être dire « Dommage ». Mais elle se tut.

— Parce que je connais la réponse, conclut-il.

Le silence qui s'ensuivit fut ponctué par sept coups sonnant à Notre-Dame.

La lumière déclinait. Boris se contenta d'allumer une lampe de bureau et commença d'un ton professionnel qui signifiait le retour aux soucis du jour:

— Une jeune femme nommée Candice Meyer a disparu d'une pension à Monte-Carlo il y a près d'un mois, le 25 avril. Elle fréquente le milieu du tennis, écume les tournois et séduit des joueurs auxquels elle réussit, par des moyens divers, à extorquer de l'argent. Des sommes parfois importantes, mais rarement énormes, si bien que les joueurs en question rechignent à porter plainte. Ils ne sont pas très fiers d'eux, en général. Ils se sont fait arnaquer, en échange d'un peu de bon temps. Ils reprennent l'avion, changent de continent, vont d'une chambre d'hôtel à l'autre... Ils passent l'éponge... Presque tous.

— Il y a eu une exception ?

— Oui, Ludovic Germon, un joueur français. Avec lui, les choses sont allées plus loin. En plus de perdre douze mille euros, il a failli mourir. D'une overdose de cocaïne. À Miami, au début du mois d'avril. Ça lui a valu des ennuis avec la police américaine, et ça aurait pu lui coûter beaucoup plus cher qu'une caution de cent mille dollars, si son papa, Marc Germon, n'était pas une huile du Quai d'Orsay... Il est allé le récupérer en Floride, a payé la caution, fait intervenir des diplomates amis en poste à Washington; bref, il a

ramené le fiston au bercail.

— Blanchi ? demanda Géraldine.

— Vu la quantité de poudre qu'on a trouvé dans sa chambre d'hôtel, le mot est approprié, mais pas dans un sens très positif pour son avenir. Et encore moins pour sa carrière de joueur...

— Il n'y est pour rien, tout est de la faute de cette fille... C'est sa défense ?

— Exactement. Il ne nie pas avoir consommé, il aurait du mal à paraître crédible, mais ne veut pas passer pour un pourvoyeur du milieu tennistique. Or, c'est ce que le juge de Miami essaie de lui tailler: un costard sur mesure de trafiquant. Il a le profil du parfait coupable. Fils à papa, fêtard et flambeur, doué mais inconstant, sur un court. Déjà impliqué dans le passé dans plusieurs coups fourrés sur lesquels on a fermé les yeux. Le procès est prévu en juillet, à Miami.

— Il participe à Roland-Garros ?

— Non, il n'a pas rejoué depuis deux mois; officiellement, il est blessé, et en réalité, il est en quarantaine. Son paternel voudrait le laver des accusations portées contre lui, mais ça veut dire retrouver Candice Meyer...

— Et obtenir qu'elle le disculpe, compléta Géraldine. C'est le petit service que Germon père a demandé à Baba, officieusement. Et qui nous vaut de nous taper Roland !

— C'est un résumé audacieux, mais proche de la réalité, convint Boris. Encore que tu te sois tapé Juliette plutôt que Roland, si je puis me permettre...

Le regard vert flamboya, mais Géraldine fit seulement mine de lui envoyer à la figure son calepin relié pleine peau.

— Je retire cette perfidie, c'était trop facile, plaida -t-il.

— Je retire le nous, grinça-t-elle. Il est vrai que Baba ne m'a encore rien demandé.

— Tu ne veux pas savoir la suite ?

— Parce qu'il y a une suite ? J'avais cru deviner que la journée avait été calamiteuse. Pas trace de Candice Meyer à Roland-Garros, c'est bien ça ?

— Elle a disparu d'une pension de Monte-Carlo, du jour au lendemain, avant la fin du tournoi. La propriétaire ne vit pas sur place, elle ne s'est inquiétée qu'au bout de quelques jours, quand elle a récupéré la chambre, payée d'avance. Il y avait du désordre, quelques dégâts, ça donnait l'impression d'une fête qui a dégénéré... Puis elle a fait le ménage, trouvé des taches de sang sur le matelas, et elle a prévenu la gendarmerie.

Boris montra son ordinateur, et des feuillets dans le bac de l'imprimante.

— J'ai appelé cet après-midi la brigade de Roquebrune, et reçu tout à l'heure leur rapport, expliqua-t-il. Je viens de le lire en diagonale et je suis plus inquiet que Germon père au sujet de cette fille... Il pense qu'elle a appris que son fils avait porté plainte contre elle, à son retour en France; qu'elle a

pris le large de peur d'être interpellée. Mais si j'en juge par ce que les gendarmes ont relevé dans sa chambre à la pension Mimosas, je crains qu'il lui soit arrivé malheur... Le chef de la brigade de gendarmerie a eu le même sentiment, mais il n'y a pas d'enquête, en l'état. Les recherches n'ont rien donné, ils n'ont pas insisté.

— Tu penses à quoi, grand chef ? Enlèvement, meurtre ?

— Peut-être, répondit prudemment Boris.

— Un « client » dans le genre de Germon qui aurait mal réagi ? suggéra Géraldine, dont l'intérêt ne faisait plus aucun doute.

— C'est plausible.

Elle tendit le bras vers l'imprimante.

— Je pourrais lire ?

— Baba ne t'a rien demandé, lui rappela-t-il.

— Mais j'ai peur que sans aide, vous ne continuiez à patauger, répliqua-t-elle sur le même ton.

Il se leva, alla prendre le rapport et le posa devant elle.

— Tu as dix minutes, pas plus, pour lire ça et te faire une idée. Ensuite, on entre dans le vif du sujet.

— Comment ça ? Je comptais rentrer chez moi tranquille...

— Mais j'ai justement besoin de ton aide dès ce soir, annonça-t-il. Le temps d'aller manger un morceau, et on file porte d'Auteuil.

— Ils jouent au tennis en nocturne, maintenant ?

— Pas encore. Mais j'ai rendez-vous là-bas à onze heures. Ce serait bien que tu m'accompagnes.

Géraldine n'hésita pas longtemps.

— Entendu. C'est dangereux ?

— J'espère que non !

— Tu me diras avec qui ?

— Une très jolie brune, Sonia.

— Oh oh... et tu as besoin de moi pour...

— Je pressens qu'elle va nous emmener dans un endroit où on n'est jamais trop de deux pour éviter les mauvaises surprises.

CHAPITRE VIII



En voyant Boris entrer dans la brasserie de la porte d'Auteuil en compagnie d'une femme, Sonia fit la grimace. Géraldine se présenta elle-même:

— Lieutenant Hébert...

Elle enveloppa la brune d'un regard appuyé et ajouta avec un sourire chaleureux:

— Géraldine, si vous préférez...

— Sonia Versini.

Cette dernière précisa à l'intention de Boris:

— Vous ne m'en voudrez pas d'avoir commandé un sandwich en vous attendant ? Je viens de raccompagner mes derniers VIP, et je meurs de faim...

Elle emporta son demi et un sandwich club à une table et ils s'installèrent en face d'elle. Elle les observa l'un et l'autre et commenta, l'œil brillant:

— Vous faites un joli couple d'enquêteurs... On ne doit pas s'ennuyer, à la Mondaine...

Géraldine la dévisagea et répliqua d'un ton sec:

— On bosse, alors on ne s'ennuie pas...

Sonia se rembrunit.

— Pardon, je ne voulais pas être indiscrete.

— Mon équipière voulait dire qu'elle avait eu une

journée chargée et pas forcément très folichonne, intervint Boris, avec un coup d'œil à Géraldine. Dans ce genre d'enquête, on aimerait avancer plus vite, parce qu'on craint toujours d'arriver trop tard, si on perd du temps en route...

— Vous voulez dire, quand il s'agit de personne disparue ?

— C'est ça. Une disparition, tant qu'on n'en connaît pas le motif, peut avoir des tas de significations. Et nous, on est dans le flou, face à des hypothèses multiples et contradictoires.

— On gamberge facilement, renchérit Géraldine, en renvoyant à Boris son coup d'œil. On se prend vite la tête.

— On voudrait tellement être sûr que la personne qu'on cherche n'est pas en danger..., dit-il encore. Candice Meyer, par exemple, Qu'est-ce qui a pu lui arriver, depuis trois semaines ?

Sonia hocha la tête, captivée. Elle était suspendue à leurs lèvres. Géraldine ajouta :

— Personne ne l'a vue, personne non plus ne s'est inquiétée de ne plus la voir, alors on redoute le pire, évidemment.

Elle avait lu deux fois le rapport transmis par les gendarmes de Roquebrune, et ils avaient passé une heure à en éplucher les éléments, dans le restaurant italien où ils avaient dîné d'une pizza. Leurs inquiétudes étaient fondées.

— Je me suis renseignée, dit Sonia en oubliant de manger son sandwich. J'ai posé la question à quelques connaissances, mais sans succès.

Il était facile de deviner que depuis la fin de la matinée, elle s'était mise en tête de venir en aide à Boris dans son enquête, en s'imaginant jouer un rôle dans une série policière. Les personnes disparues, des millions de téléspectateurs de bonne volonté se lançaient presque chaque soir à leur recherche... Tous se figurant appartenir au FBI...

— Candice Meyer, personne ne connaît, d'abord...

— Et Karine Rice ? lui demanda Boris.

Si Sonia avait des talents de comédienne, ce n'était pas dans le registre imperturbable et visage de marbre. Elle se troubla, eut un geste de la main qui faillit renverser son verre et admit :

— Je la connais, oui...

Boris s'en doutait depuis qu'il avait mentionné le nom de l'Américaine devant elle, mais avait du mal à interpréter la gêne de Sonia.

— Vous savez si elle est à Paris ? Comment la joindre ?

La brune haussa une épaule et secoua la tête.

— Non, désolée, je ne sais pas où l'appeler.

— Mais elle est à Paris, glissa Géraldine.

Ce n'était pas vraiment une question et elle avait assorti sa phrase d'un sourire plein de sympathie. Elle la compléta, sur le ton de la confiance:

— Elle est ici mais ne vous a pas donné de nouvelles...

Géraldine avait mis dans le mille, constata Boris en voyant la mimique chagrine de Sonia.

— C'est vrai, concéda Celle-ci. Elle ne rate jamais Roland-Garros.

— Elle cherche du travail, en plus, à ce qu'on m'a dit.

— Sans doute, mais elle a changé de numéro de portable et ne m'a pas donné le nouveau, ni son adresse pendant le tournoi. Elle ne s'est pas installée là où elle logeait d'habitude.

— C'est-à-dire ? questionna Géraldine.

— Chez mon frère, Gilles, répondit Sonia après un silence. Elle a toujours une chambre à sa disposition là-bas, mais... elle ne lui a pas donné signe de vie. Et à moi non plus.

Boris et Géraldine échangèrent un regard entendu. La rencontre avec Sonia prenait un tour intrigant, mais pas sur le terrain où Boris comptait voir s'aventurer la jeune femme.

— Votre frère Gilles et Karine..., commença-t-il.

— Ils ne sont pas restés longtemps ensemble, dit Sonia avec vivacité, en le fixant. Ça ne pouvait pas marcher entre eux !

— Et entre Karine et vous... ? demanda à mi-voix Géraldine.

Sonia plissa les paupières et la regarda par en dessous, soupira avant de répondre:

— Ça a duré plus longtemps, mais c'est fini !

Sonia Versini vida précipitamment son verre et le reposa un peu trop brutalement. Puis, comme si elle rassemblait tout son courage, elle prit une inspiration et proposa:

— Je pense savoir où la trouver, ce soir... On peut y aller ensemble.

— Où ça ? voulut savoir Géraldine, en se rappelant l'avertissement de Boris.

— Chez un ami, pas très loin d'ici, répondit Sonia. Il donne chaque année une fête pour le début des Internationaux. Si Karine n'a pas disparu, elle aussi, elle y sera.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle aurait... ?

— Oh non, je plaisantais, Boris ! se récria-t-elle. Karine a seulement disparu de ma vie.

Elle n'avait pas touché à son sandwich. Elle se leva et proposa:

— Vous m'emmenez ? J'ai l'estomac vide et la tête qui tourne, il vaut mieux pas que je conduise !

Elle se mit à rire et chancela, ajoutant avec un entrain forcé:

— Avec le bol que j'ai, je risque de tomber sur des flics, le quartier en est infesté... Oh, pardon, je ne voulais pas...

Géraldine la rassura d'un geste, lui prit le coude. Sonia poursuivit:

— À propos, je crois qu'il vaudrait mieux que je vous présente comme des amis, vous voyez...

— Pas comme des policiers, vous voulez dire ? dit Boris en se levant à son tour.

— C'est ça, exactement, approuva Sonia, la main posée sur son bras.

— On n'arrive pas avec le gyrophare, ne vous bilez pas, assura Géraldine.

— Tant mieux, parce que c'est un genre de fête où... vous verrez bien.

Encadrée par eux, elle ajouta en les fixant l'un après l'autre, d'un ton lourd de sous-entendus:

— Un trio, c'est encore mieux vu qu'un couple, là-bas...

*

* *

Ils étaient repartis vers Boulogne, avaient garé la voiture de service en lisière du Bois, non loin de Roland-Garros, et marché jusqu'au fond d'une allée privée bordée de maisons particulières.

Celle où avait lieu la fête se trouvait au bout d'une petite impasse, au milieu d'un jardin planté d'arbres en fleurs. La grille était ouverte, ainsi que la porte d'entrée. Des groupes d'invités s'étaient éparpillés sur le gazon, pour fumer ou simplement prendre l'air. Il flottait des odeurs de campagne, et aussi de hasch. Le gros de l'assistance se tenait au rez-de-chaussée de l'hôtel particulier, dans une pièce où on aurait pu jouer au tennis, et qui néanmoins, vu l'affluence, le bruit et la chaleur, paraissait juste assez grande. Le temps d'en traverser la moitié, Boris avait croisé deux douzaines de visages connus, plutôt abonnés à la rubrique people qu'à la page des sports, d'ailleurs. Et Géraldine avait vite renoncé à lui donner des coups de coude pour attirer son attention sur tel ou tel.

— J'aurai bientôt les côtes toutes bleues, si tu continues, lui souffla-t-il en prenant deux coupes sur un plateau, qu'un serveur aux allures de torero promenait en chaloupant.

— Que des vedettes, hein ?

— Les joueurs ne font pas la fête le premier jour d'un tournoi.

— Sauf les anciens. C'est pas le Suédois, là-bas... ? Son nom me revient pas !

— Si. C'est le coin des anciens vainqueurs...

Des baffles se mirent à cracher, dans une annexe de la vaste pièce, une musique techno qui attira aussitôt des grappes de danseurs.

— Et là-bas, celui de la Star'Ac, murmura Géraldine en se repliant vers le buffet, si abondant qu'il restait ici et là de quoi se sustenter.

Il y avait aussi des acteurs de cinéma, une brochette d'animateurs de télé et de journalistes. Et une forte proportion de jolies femmes en tenue décontractée, parfois sexy jusqu'à l'indécence, aux silhouettes minces et aux visages lisses, qui semblaient toutes sorties du même moule, y compris dans leur façon de guetter les mâles nageant dans leurs eaux.

— Tu ne te sens pas criblé de flèches, des fois ? se moqua Géraldine en trempant ses lèvres dans le champagne. Toutes ces femelles en chasse qui te matent...

— Tu crois ? s'étonna Boris avec une mauvaise foi consommée. Le gibier est aussi abondant que les petits fours, et fortuné, ce qui ne gâche rien... Elles ont l'embarras du choix.

— Hypocrite ! Je serais verte, si on était...

Il rectifia un peu sèchement :

— Mais on n'est pas... !

— Pardon, c'est vrai qu'en plus, on bosse...

— N'empêche que tu n'es pas en reste, il me semble, dit-il en se rattrapant d'un sourire. Les flèches sont autant pour toi...

Elle haussa les épaules en promenant son regard sur l'assistance, et se dérida quand il ajouta tout bas :

— Ce doit être la coupe de ton jean marseillais...

— Flatteur !

Mais elle ne détestait pas être le point de mire.

— En attendant, reprit-elle, le champagne est fameux mais Sonia nous a semés, non ?

— Je l'ai aperçue qui ressortait par la porte-fenêtre du fond.

— On va prendre l'air ? On étouffe, ici.

Ils durent jouer des coudes, pour atteindre l'arrière de la maison. Eurent l'occasion de refuser plusieurs joints, de voir circuler un saladier à moitié plein de poudre blanche, de comprendre que l'hôte était un petit homme en smoking et nœud papillon, avec de gros sourcils blancs et un havane grand format, qui au passage leur adressa la parole, courtois et chaleureux :

— Vous êtes des amis de Sonia, je crois ? Soyez les bienvenus, la maison vous est ouverte... y compris le sous—sol, si le cœur vous en dit...

Il pointa son cigare vers une porte capitonnée, ajouta en dardant sur Géraldine un œil noir luisant :

— Le cœur ou le corps, ma chère... Vous ne déparerez pas...

— À la cave, vous voulez dire ? rétorqua-t-elle, le regard pétillant de champagne. Parmi les vieilles bouteilles ?

Cela eut le don de faire rire aux éclats l'élégant maître de maison.

— Vous êtes conviée à la dégustation...

Il prit familièrement le bras de Géraldine, l'éloigna de deux pas et lui murmura quelques mots à l'oreille, que Boris ne put entendre, mais qui la firent rougir. Elle revint vers lui et détourna les yeux vers la terrasse, où était agglutinée une autre foule, compacte.

— Qui est ce vieux cochon, tu le connais ? lui demanda-t-elle quand ils se furent frayé un chemin vers une tonnelle.

— Le vieux monsieur stylé qui reçoit si fastueusement ?

— C'est le même ! Un vieux cochon, je maintiens !

— Il est producteur, une célébrité planétaire.

— C'est du propre !

— Il t'a proposé une audition ?

Géraldine le fusilla du regard, mais Boris avait déjà obliqué vers un groupe où il avait reconnu la chevelure brune de Sonia.

— Pardon de vous avoir laissés vous débrouiller, s'excusa Celle-ci en venant à leur rencontre, une coupe à la main; je cherchais mon frère... Vous avez rencontré Sam ?

— Sam ?

— Samuel, l'homme qui régale, le proprio...

— Oh oui, charmant, s'empressa de dire Boris, avant que son équipière ne profère une grossièreté. Il a beaucoup impressionné Géraldine.

Sonia dévisagea cette dernière d'un regard allumé.

— Faites gaffe à ne pas vous brûler !

Sur quoi elle entraîna Boris vers un homme athlétique, au charme de « latin lover » pour magazine, qui paradait au milieu de quelques groupies.

— Gilles, mon grand frère...

Il consentit à se détourner. En chemise ouverte sur son torse velu, où se balançait un gros pendentif en or, pantalon moulant, et le reste à l'avenant, y compris la Rolex pour ne pas mourir idiot, il était un tantinet caricatural. Il salua distraitement Boris, fut plus intéressé par Géraldine, mais jugea sans doute son expression peu amène, car il reporta vite son attention sur les bimbos qui composaient sa cour et le contemplaient avec des yeux énamourés.

— Gilles s'est reconverti dans le marketing sportif, expliqua Sonia, admirative.

— Nike fabrique des gourmettes ? persifla Géraldine.

Sonia ne releva pas. Elle avait tout à coup les traits tendus, le regard

inquiet.

— Je dois lui parler, je reviens, dit-elle.

Elle alla tirer son frère par la manche, l'entraîna à l'écart.

— Marketing sportif ! se moqua Géraldine, à mi-voix. On dirait un acteur de film X ! Qu'est-ce qu'elles lui trouvent ?

Elle montrait les bimbos.

— Elles le prennent pour un acteur porno, justement ! supposa Boris. Elles sont candidates à un rôle...

A quelques pas, Gilles Versini s'énervait, rabrouait sa sœur.

— Tu me lâches, à la fin ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, j'ai rien à foutre de cette conne !

Elle lui répondit tout bas, en tournant le dos aux enquêteurs. Gilles perdit de sa morgue et hocha la tête. Ils s'éloignèrent de quelques pas supplémentaires. Quand Sonia pivota et revint vers Boris et Géraldine, elle semblait toujours aussi tendue, mais déterminée.

— Elle est ici, leur annonça-t-elle. Je m'en doutais.

— Qui ça ? demanda Géraldine.

— Karine, évidemment !

— Karine Rice... Vous nous la présentez, dans ce cas, fit Boris.

Sonia hésita.

— Elle est en bas, au sous-sol.

— La cave aux vieilles bouteilles, plaisanta Géraldine.

La jeune femme haussa les épaules.

— Je peux aller la trouver et l'amener ici.

— Elle voudra bien ? remarqua Boris, sceptique.

Sonia n'en était pas sûre. Elle finit par décider :

— Bon, venez avec moi.

La porte capitonnée qu'avait montrée Sam donnait sur un escalier raide aux murs couverts de moquette. Le temps de descendre les marches dans la pénombre jalonnée de veilleuses, d'être accueilli sur un palier par une jeune fille en jupe plissée et corsage blanc, qui leur indiqua d'un geste un vestiaire, Boris comprit que le sous-sol de l'hôtel particulier était aménagé en salle de cinéma, mais d'un usage un peu particulier.

L'ouvreuse se retourna et ils découvrirent, par la découpe de sa jupe, ses fesses nues, rebondies.

— Si vous voulez vous débarrasser, proposa-t-elle en indiquant les vêtements suspendus, c'est ici. Je peux même vous aider...

Elle se pencha au-dessus du comptoir, sans autre but que d'exhiber une toison sombre très fournie, dans l'écartement de ses cuisses.

— Il y a encore peu de monde, ajouta-t-elle, mais c'est déjà chaud...

— On n'est pas obligés de se déshabiller, intervint aussitôt Sonia, en guettant la réaction des policiers.

— Dans ce cas, restons couverts, approuva Boris, en poussant d'autorité la double porte battante menant à la salle.

On entendait, de l'autre côté, des bribes de conversations, des soupirs et des plaintes. Et on distinguait la lumière d'un écran. La salle où tous trois entrèrent était une vraie salle de ciné, elle en avait les dimensions et l'équipement. À l'opposé du mur occupé par l'écran, une cabine de projection était éclairée. Mais au lieu d'être assis sagement sur des fauteuils alignés en rangs d'oignons, les spectateurs étaient disséminés sur des sofas, des poufs, des lits, dans un décor licencieux de tentures, de gravures et de photos qui donnait à la vaste salle son caractère de lupanar feutré, manifestement insonorisé.

Parvenue à la hauteur de Boris, une fois le seuil franchi, Géraldine tomba en arrêt et émit un petit sifflement.

— C'est pas une cave à vin, en effet !

Sur un canapé, juste sous leurs yeux, un couple nu d'âge mûr faisait l'amour, la femme chevauchant son partenaire. Un autre homme, face à elle, entretenait son érection d'une main nerveuse. Il tourna les yeux vers les nouveaux arrivants, leur adressa en guise de bienvenue un sourire aussi naturel que s'il se fût trouvé en train d'attendre son tour chez le toubib. Il n'avait pas l'air trop souffrant, cependant... Puis, avec un clin d'œil égrillard à l'attention des deux femmes, il présenta son membre devant le visage de celle qui ondulait devant lui. Elle rouvrit les yeux et aspira lentement la verge épaisse entre ses lèvres. Jusqu'à la racine.

— Impressionnant ! commenta Géraldine d'une voix assourdie.

Boris lui jeta un coup d'œil et se rendit compte qu'elle ne regardait pas le trio proche, mais un petit attroupement, vers le fond de la salle. Dans la lumière tombant de la cabine de projection, une femme au physique de culturiste, affublée d'un gode énorme fixé à un harnais, était en train de défoncer sauvagement une frêle blondinette. On faisait cercle autour du couple. Des femmes et des hommes qui se caressaient mutuellement en observant la performance.

Les cris de la blondinette retentirent dans la salle, dominant les gémissements et les soupirs, imitant ceux du film. Boris s'avisa alors que sur l'écran, c'était la même blonde qui hurlait, transpercée par les coups de reins puissants de la culturiste femelle. Filmée en direct « live »...

Le film projeté montrait les ébats de la salle. Boris chercha des yeux qui était en train de filmer, repéra une femme armée d'une caméra numérique, qui se penchait sur le visage de la blonde. Lequel visage, défait et strié de larmes, emplit aussitôt tout l'écran, en très gros plan.

Sonia à cet instant se glissa près de Boris, pressée contre son bras, lui faisant sentir la masse tiède de ses seins. Il scruta la salle: le trio devant eux, les deux femmes dans le halo de lumière, d'autres corps, ici et là, la plupart nus, et occupés à se procurer du plaisir, mais certains, habillés, se contentant d'observer... Et la femme à la caméra allait de l'un à l'autre, saisissant sur le vif des gestes, des expressions. Captant les différents épisodes de l'orgie.

— C'est elle, fit la voix enrouée de la brune.

Boris se tourna vers Sonia.

— Où ça ?

Elle fixait l'écran. Un autre visage, aux traits crispés par le plaisir, venait d'y apparaître. Une femme aux cheveux courts, au menton carré et aux traits énergiques. Bouche entrouverte, elle haletait. La caméra recula et à l'écran, on vit sa poitrine gonflée, son corps arqué. La femme en train de jouir était une sportive, longiligne et tout en muscles. Puis apparut la tête qu'elle maintenait plaquée à la jointure de ses cuisses avec force, à deux mains. Un crâne dont les cheveux bouclés faisaient au bas de son ventre une corolle brune.

Sonia respirait par à— coups, contre Boris, le regard rivé sur l'écran.

— Là, elle jouit..., murmura-t-elle.

— Karine ?

Sonia acquiesça, les yeux brillants de larmes.

Impossible de deviner, en voyant l'image qui entretenait volontairement le mystère, si Karine Rice avait du plaisir grâce à un garçon ou à une fille. Mais impossible de douter qu'elle en prenait beaucoup.

Boris sentit les doigts de Sonia serrer son poignet, ses ongles le griffer, comme pour le retenir. Il se dégagea et se dirigea vers l'angle de la salle où il venait d'apercevoir la femme à la caméra. Sonia hésita, puis le suivit, à contrecœur. Au passage, Boris souffla à Géraldine, figée dans la contemplation de la culturiste et de sa partenaire:

— Impressionnant, tu as raison...

Elle sursauta, confuse. Il lui indiqua l'écran. La Californienne ondulait sous la langue anonyme qui la dévorait avec ardeur.

— Karine Rice..., dit-il. En de bonnes mains, si j'ose dire...

Géraldine ne chercha pas à dissimuler sa curiosité. Mais rectifia d'un ton qui prouvait qu'elle n'avait pas perdu le nord:

— Plutôt gardée pour la bonne bouche.

CHAPITRE IX



Le docteur Adams écarta les bras en signe d'impuissance.

— Je suis vraiment désolé, monsieur. Rien ne permettait de prévoir cette rechute d'Anthony.

— C'est la faute de cette salope ! gronda Dan Everett en serrant les poings.

Il venait de signer un nouveau chèque pour la prolongation du séjour de son fils à la clinique, mais ce n'était pas cela qui le mettait le plus en fureur. C'était d'avoir entendu la radio dans sa voiture, en venant de Paris. Il n'était question que des Internationaux de France qui débutaient, des chances françaises, plutôt minces, des affrontements attendus entre les meilleurs joueurs mondiaux, sur la terre battue d'Auteuil. Pas un mot sur son fils, Anthony n'était même pas cité à la rubrique des regrets, alors qu'on déplorait le forfait de Ludovic Germon. C'était comme si Anthony était déjà oublié. Retombé dans les profondeurs du classement, alors qu'il en avait tutoyé les sommets... Cette situation était intolérable à Dan Everett. Il la ressentait comme une injure personnelle.

— Il aurait mieux valu qu'elle ne croise pas son chemin, dans l'état où elle était, admit Adams, impressionné malgré lui par la puissance et la rage que dégageait l'Américain.

— Dans quel état ? interrogea Dan Everett.

Il était arrivé optimiste, persuadé par le message laissé dans la journée sur son répondeur par le psychiatre que son rejeton était sur la bonne voie, pratiquement tiré d'affaire. Il n'avait pas prêté suffisamment l'oreille au second appel du médecin, qui insistait pour que Dan se déplace, même dans la soirée, jusqu'à la clinique. Pour une raison grave... Alors qu'il se voyait presque repartir avec Anthony, assuré que tout irait bien, et s'imaginait le voir reprendre l'entraînement, la nouvelle de l'incident de l'après-midi avec la nouvelle patiente l'avait douché.

— Gaëlle de Seillans est une jeune femme très émotive et hyperactive, sexuellement, répondit Adams après avoir cherché ses mots.

— Une baiseuse de première, vous voulez dire ?

— Ce n'est pas ainsi que je formulerais mon diagnostic, mais...

— Mais elle a le feu au cul et elle est tombée sur Tony !

— Plus ou moins, admit le psychiatre.

Dan Everett s'emporta à nouveau, comme à son arrivée, quand Adams lui avait fait le récit de la scène surprise — et heureusement interrompue — par Lenny, dans le parc.

— Vous n'êtes pas fichu de le surveiller, d'éviter ce genre de rencontre ?

— M^{me} de Seillans venait d'arriver, plaida Adams, et on n'a pas eu le temps de la prendre en charge, que déjà elle s'était éclipsée et aventurée dans le parc. C'est vraiment un concours de circonstances...

Il s'était évidemment bien gardé de relater comment l'interrogatoire de bienvenue auquel il avait soumis la jeune femme avait mis Celle-ci dans un état d'excitation qui faisait craindre tous les excès. Il regrettait tout de même de ne pas l'avoir livrée à Lenny avant de la congédier, pour la calmer... Quant à la prolongation du séjour d'Anthony, il aurait fallu n'avoir aucun sens des affaires pour ne pas s'en féliciter...

— Où est-elle ? reprit brusquement Everett.

— Dans sa chambre, bouclée à double tour, assura Adams.

Devançant l'insistance de l'Américain, il ajouta :

— Anthony n'est pas au même étage...

— Je pourrais le voir, finalement ?

Sous le coup de la colère, Dan Everett avait d'abord juré qu'il ne voulait pas voir son fils, et que cela vaudrait mieux pour lui, car il n'était pas sûr de se retenir. Adams ne l'avait pas contredit, d'autant que le jeune homme s'était un peu bagarré avec Lenny, au-dessus de la croupe accueillante de Gaëlle, et avait récolté un joli cocard, du poing toujours efficace de l'ancien boxeur.

— Je ne suis pas sûr que cela soit judicieux, monsieur Everett. Il doit dormir, d'ailleurs...

Il n'était pas si tard, mais Everett n'y trouva rien à redire. Pour enfoncer le

clou, Adams composa sur son portable le numéro de la permanence du bâtiment C.

— Lamia, c'est vous ? Dites-moi si M. Anthony Everett est encore éveillé, s'il vous plaît. Son père est à côté de moi et aurait bien voulu le voir, avant de repartir...

Il adressa un petit signe de tête au père, en écoutant la réponse de la jeune femme:

— Vous pensez s'il dort, docteur, avec la dose de somnifère que je lui ai fait prendre !

— Très bien, Lamia, merci. Il a besoin de calme et de repos. Et la nouvelle ? ajouta-t-il en se détournant, hors de portée des oreilles d'Everett.

— On devrait peut-être l'attacher ! ricana Lamia. Elle n'arrête pas de se tripoter...

— Faites pour le mieux pour la calmer, Lamia, je raccompagne M. Everett et je vous rappelle.

Adams referma son portable et revint vers l'Américain.

— Il dort, tout va bien...

Dan Everett grommela un commentaire peu amène, parut sur le point d'insister, mais son propre portable sonna à cet instant. À son tour, il s'éloigna pour répondre.

— Hey, Sam, tout se passe bien ?... Oui, j'arrive, dans un moment, j'ai été retardé, obligé de quitter Paris, mais je serai là avant minuit, promis ! Pour les choses sérieuses, quoi ! Je me passe des hors— d'œuvre, tu sais bien...

Il s'interrompit, écouta, ricana en rejetant la tête en arrière, l'air plus carnassier que jamais.

— Le meilleur pour la fin, comme on dit ! À plus, Sam !

L'appel survenait à point nommé, pour le docteur Adams. Lorsque Dan Everett eut rangé son portable, il lui proposa tout de même:

— Si vous insistez pour voir Anthony, nous pouvons...

— Laissons-le se reposer, trancha Everett avec un geste définitif. Je dois rentrer à Paris, on m'attend... Une fête chez un ami, une tradition que je ne voudrais pas manquer... Maintenant, écoutez-moi bien, toubib...

Trois minutes plus tard, le roadster Chevrolet de l'Américain vrombissait au passage du portail, quittant la clinique en direction de Chantilly pour regagner Paris par l'autoroute du Nord.

Dans le hall d'accueil de l'établissement, le docteur Adams était encore blême de l'avertissement proféré par son client. Dan Everett, le visage tout près du sien, l'avait carrément menacé, si le moindre nouveau pépin se produisait avec son fils. Des résultats, il voulait des résultats, et ne plus avoir à craindre ce genre de problème... De quoi l'avait-il menacé au juste ? Adams

frissonna.

— Cette brute serait capable de me faire la peau, dit-il tout haut, en marchant machinalement vers son bureau.

— Qu'est-ce qui se passe, doc ? l'interpella familièrement une voix, derrière lui.

Il sursauta et reconnut Martha, son assistante.

— C'est l'Américain ? demanda-t-elle.

En fait, elle connaissait la réponse et à son expression, il devina qu'elle avait surpris l'échange avec Everett. Martha était ainsi: précieuse, compétente, dévouée... et rien ne lui échappait. Il acquiesça.

— Ce type serait capable de...

— De tout ! affirma-t-elle. C'est le genre de père qui deviendrait meurtrier pour protéger son rejeton. Sans sourciller...

Adams allait faire un commentaire sur la possessivité des géniteurs, vis-à-vis des graines de champions notamment, mais quelque chose dans le regard de son assistante l'alerta.

— Où voulez-vous en venir, Martha ? demanda-t-il.

Au lieu de répondre, elle annonça:

— Lamia m'a prévenue que la nouvelle était incontrôlable, j'allais là-bas pour lui venir en aide, au cas où...

— Oui, allons-y ensemble. Cette patiente a besoin d'être surveillée comme le lait sur le feu...

Ils marchèrent jusqu'à une porte—fenêtre ouvrant sur l'arrière du bâtiment. Longèrent en silence un passage vitré qui desservait une petite construction abritant l'administration de la clinique, ainsi que des logements de fonction, puis empruntèrent une allée de gravier qui menait au bâtiment C. La nuit était douce, le ciel étoilé, mais le docteur Adams demeurait soucieux.

— Vous êtes tendu, doc, remarqua Martha en lui jetant à regard oblique. Voulez-vous un petit massage ?

— C'est cet énergumène... Everett. Vous le croyez dangereux ?

— C'est vous le psy, non ? À vous de voir...

Il avait ralenti le pas et réfléchissait.

— Que vouliez-vous dire, tout à l'heure ? Qu'il tuerait sans sourciller, hein ? Vous savez quelque chose, Martha ?

— Non, rien de précis. Mais il s'est passé un événement dramatique dans la vie d'Anthony, récemment, j'en suis certaine.

— Il vous l'a dit ?

— Oh non, ce serait trop simple, et vous auriez été le premier à l'apprendre, dit Martha.

Ils entrèrent dans le bâtiment où étaient hébergés et traités les patients souffrant de dépendance chronique: alcool, drogue, jeu, sexe... Daniel Adams soignait les accros en tout genre, mais particulièrement les addictions sexuelles. C'est dans ce créneau qu'il avait bâti sa réputation, une dizaine d'années plus tôt, en s'occupant d'un écrivain à succès, dont le couple battait de l'aile et que son éditeur désespérait de remettre au travail, pour que lui soient livrés les best-sellers programmés.

Le bonhomme était arrivé ivre mort, après la tentative de suicide d'une maîtresse et la dépression nerveuse d'une autre. Son épouse croyait le faire interner, Adams avait eu un peu de mal à lui faire saisir les subtilités de la thérapie comportementaliste et cognitive — ou TCC —, mais l'éditeur avait heureusement compris de quoi il retournait, aligné une somme rondelette, et six mois après, le manuscrit espéré était livré.

Un best-seller où la critique avait repéré de multiples obsessions sexuelles, des dérives trash et certaines surenchères qui avaient paré l'ouvrage d'une auréole sulfureuse. Au lieu de se morfondre dans des relations calamiteuses qui stérilisaient sa plume, tout en épuisant sa libido, l'auteur s'était astreint à un régime qui avait favorisé l'écriture: eau claire et quasi-chasteté, un mode de vie qui ne donne pas envie de s'éterniser sur les figures de style ! Ensuite, il n'avait pas manqué de remercier le docteur Adams, responsable de sa « résurrection », avait pondu un autre ouvrage à succès, sur l'abstinence sexuelle source de jouissance, et avait envoyé sa femme se faire remodeler par le docteur Trivinec, avant de la quitter.

Il était retombé dans ses travers, était revenu faire d'autres séjours sans parvenir à fournir de nouveaux manuscrits. Il avait mal fini. Mais grâce à lui, la clinique était devenue l'adresse à la mode, qu'on s'échangeait pour se déprendre de ses addictions. On y venait quand on avait perdu tout son héritage au casino, son travail et sa famille à force de passer son temps à regarder des cassettes porno, ses amis à force de leur piquer leurs femmes... Pour certains, la cure chez Adams, comme on disait entre initiés, était devenue l'objet même de leur dépendance. Ils ne pouvaient plus s'en passer. La clinique était une drogue. Elle s'incarnait volontiers dans Martha, sa grande bouche rouge et ses seins généreux, sa main élastique, sa voix sans réplique, quand elle grondait:

— Venez là que je vous soulage, et que je ne vous y reprenne pas !

Au passage, Adams frôla la lourde poitrine emprisonnée dans une solide armature, sous le pull assorti aux lèvres carmin. Il croisa le regard interrogatif de Martha.

— Comme vous voudrez, docteur, murmura-t-elle en bombant le torse. Si je peux vous rendre service...

Il consentit à lui donner une réponse évasive.

— Tout à l'heure, peut-être...

Il se dirigea vers les ascenseurs.

— Expliquez-moi, Martha, sur quoi vous fondez-vous, pour être sûre qu'un drame est survenu ?

Dans la cabine qui les emmenait au second étage, Adams huma le parfum de la femme, fixa sa bouche et ses seins. Martha ne se formalisait pas de cet examen, au contraire. Ses lèvres gonflèrent, comme ses seins.

— Myriam et Jennifer ont consigné l'une et l'autre des propos tenus par Anthony Everett dans son sommeil, expliqua-t-elle. C'est bizarre, je vous montrerai ça.

Myriam et Jennifer étaient les deux infirmières du service.

— Vous auriez déjà dû m'en parler, la tança Adams.

— Mais je vous en parle, répliqua-t-elle; maintenant parce que c'est tout récent. Jusque-là, elle n'avait noté que des bribes décousues: la peur de perdre, la peur de son père. Ses sujets d'angoisse préférés. Mais ces derniers temps, il a parlé deux nuits de suite d'une fille à casquette, de mimosas sur la Côte d'Azur et de sang. Beaucoup de sang...

Adams hocha la tête, intrigué.

— Bien, très bien, vous me montrerez ça demain matin.

— Tout à l'heure, si vous le désirez, proposa Martha en le précédant hors de la cabine.

— Un drame de sang, reprit Adams, ça expliquerait bien des choses.

— Concernant le jeune homme et son moral en berne, compléta Martha.

— Oui, mais aussi son père. Cette violence qu'il n'arrive pas à dissimuler. Il craint quelque chose...

Ils longèrent le couloir jusqu'à la pièce centrale, où le bureau des infirmières se confondait avec un salon. L'ambiance y était feutrée, l'ameublement sobre et luxueux.

— Anthony comptait sortir dans peu de temps, poursuivit Adams, réfléchissant à haute voix. Il s'est relâché, ses défenses ont faibli. Il a parlé dans son sommeil et s'est jeté sur Gaëlle, la nouvelle... Excellent...

Martha lui jeta un coup d'œil aigu.

— Excellent pour la cure, précisa-t-il aussitôt. Il faut savoir ce qui s'est passé exactement.

— Je l'apprendrai, affirma Martha. À moi, il le racontera..., ajouta-t-elle à voix trop basse pour que le psychiatre entende.

— Où est Lamia ? s'enquit ce dernier, sortant brusquement de sa réflexion.

— Dans les parages, j'imagine.

Elle fit coulisser la porte d'une armoire de bureau, au fond de la salle. Le système de vidéo surveillance des chambres était branché. Adams s'approcha.

Sur l'écran de contrôle placé au centre du tableau, Martha fit apparaître une image fixe. Une chambre, dont le numéro s'affichait dans le coin inférieur de l'écran. L'équipement et la décoration étaient dignes du standing de l'établissement, plus proche d'un 4 étoiles que des urgences de l'hôpital.

— Elle est là, vous voyez. Pas loin.

Adams ricana, en inclinant son crâne chauve:

— Et en plein travail !

La caméra était installée dans l'angle supérieur du mur, et pas plus grosse qu'un œil indiscret. Il fallait scruter le plafond pour la repérer. L'objectif cadrerait la majeure partie de la chambre, et principalement, juste en dessous de lui, le lit. Lequel était en cuivre et de grandes dimensions, dans la lumière tamisée de lampes encastrées dans le mur.

Gaëlle de Seillans y était étendue sur le dos, nue sur les draps froissés, les poignets et les chevilles liés aux barreaux, dans le plus grand écartement. Lamia était penchée sur elle et lui parlait tout en la caressant d'une main précise, la paume plaquée sur le renflement marqué de sa motte blonde, les doigts s'activant dans sa fente, plusieurs d'entre eux la pénétrant vivement.

— Elle n'en a donc jamais assez, cette chienne ! pesta Martha d'un ton plein de réprobation.

Elle régla le zoom, voulut mettre le son, également enregistré, mais Adams l'en empêcha d'un geste. Il scrutait l'écran, l'image légèrement tremblée, en gros plan, muette. Le corps pâle entravé en croix tressaillait et se tendait sous les attouchements.

— Elle va nous empoisonner la vie, je le sens ! insista Martha.

— Lamia s'y prend pourtant consciencieusement ! Elle s'applique...

Martha eut une moue. L'infirmière se penchait davantage, pour lécher et mordiller les seins de la blonde. Celle-ci se cabra dans ses liens, bien serrés aux poignets mais plus lâches aux chevilles. Elle se décolla du matelas, de la nuque aux chevilles. Elle tremblait.

— Intéressante, vraiment, commenta Adams.

— Voulez-vous que j'appelle Lenny, docteur ?

Ce fut au tour du psychiatre de faire la grimace.

— Il l'a déjà possédée tout à l'heure, non ?

— C'est vrai, acquiesça Martha. Dans le parc. Mais elle n'est pas encore rassasiée...

— Une douche froide, peut-être ?

Martha lança un coup d'œil au médecin. Il avait l'air sérieux. Il fixait les seins luisant de salive de la jeune femme, les bouts grenus, très longs. Lamia, avec une prescience de ce qui plaisait à Gaëlle, les aspirait tour à tour, les pinçait entre ses dents. Ils grossirent encore.

— Elle a les seins très sensibles, commenta Adams. Vous prescrirez les pinces et des poids. Et le soutien-gorge de contention, ensuite.

— Celui avec les pointes ?

— Bien sûr. Vous croyez qu'on peut agir graduellement, avec une excitée pareille ? Il faut au contraire recourir tout de suite aux grands moyens. La submerger. Quarante— huit heures sans sommeil, et les nerfs à vif. Elle sera comblée pendant quelques heures, elle jouira tout son soûl, et ensuite, priera pour qu'on cesse de la faire jouir. Le b. a. ba, quoi. Vous êtes sceptique, Martha ? Je vous sens dubitative...

Martha haussa les épaules. Elle voyait sur l'écran la jeune femme blonde se tordre de plus belle, affolée par les caresses brutales de la brune.

— Elle va nous donner du fil à retordre, je vous dis.

— Vous vous en occuperez personnellement. Faites— vous seconder par Lamia, je vais la piquer à mon ami Trivinec, celle-là. Elle me paraît douée et pleine de bonne volonté. Elle aime ce qu'elle fait, ça crève l'écran, non ?

Martha dut en convenir. Lamia mordait et griffait les seins pâles, dont les cônes durs pointaient vers l'objectif. En même temps, elle rudoyait la chatte écartelée, y plongeait violemment ses doigts, comme si elle tentait d'y fourrer tout le poing.

— Elle s'y prend comme il faut. Elle la fait gueuler...

On voyait Gaëlle, bouche grande ouverte, exprimer son plaisir à pleins poumons, mais Adams ne voulait pas entendre.

— Qu'elle hurle tant qu'elle veut, dit-il. Demain, vous la bâillonnerez, ça la changera.

Martha hocha la tête, puis s'avança et observa l'image avec incrédulité.

— Bon sang ! Elle lui a enfilé toute la main.

Derrière elle, Adams ricana :

— Du boulot en perspective pour mon ami Trivinec. Avant longtemps, M^{me} de Seillans viendra lui demander de retendre tout ça !

Un pan de blouse blanche masqua la main enfouie dans le ventre de la blonde. Lamia leva vers l'objectif son visage crispé par l'excitation, grimaça dans leur direction un sourire vicieux.

— Hé hé... vous l'avez mise au courant ?

— Non, toubib, je vous garantis que non. Mais elle est maligne.

— Et elle se doute qu'on est là.

Lamia s'écarta, pour ôter sa blouse et se mettre nue elle aussi. Au bas du ventre frissonnant de Gaëlle, la motte proéminente s'ouvrait comme un fruit, une grenade éclatée aux chairs juteuses béantes.

Adams se racla la gorge et fit un pas en avant, se plaçant contre Martha. Dans la chambre, Lamia grimpait sur le lit, exhibant au passage sa croupe et le

triangle noir de son ventre. Le contraste avec le corps blanc de Gaëlle était saisissant. Elle vint au-dessus du visage de Celle-ci, s'accroupit et descendit lentement, en ouvrant sa fente à deux mains.

La respiration du psychiatre s'accéléra. Il murmura à l'oreille de son assistante:

— Cette Lamia est une perle, et la banque de Seillans a raison de s'inquiéter du très mauvais effet que pourraient produire sur la clientèle les frasques d'une actionnaire aussi importante... La femme du futur patron, rien que cela ! C'est comme Everett, n'est-ce pas ? Si le rejeton a fait une grosse bêtise, le paternel est prêt à tout, je l'ai bien senti...

— Rien de neuf sous le soleil, doc ! Cela fait bien du souci en perspective.

Le timbre de la voix de Martha s'était voilé. Sur l'écran, Gaëlle tendait le cou vers le sexe qui la narguait, tirait la langue et frétillait.

— Vous êtes vraiment trop tendu, doc...

— Mais vous savez y remédier, Martha. Je compte sur vous, comme d'habitude...

La main leste et effrontée de Martha était déjà en train de se frayer un passage sous la ceinture du pantalon. Stoïque, Adams n'avait d'yeux que pour l'écran de contrôle, où Lamia balançait ses chairs brunes écarquillées au-dessus de la bouche de Gaëlle, la faisant languir et soupirer. S'obstinant à rester hors de portée, mais plus pour très longtemps...

— Excellent, soupira Adams sans qu'on sache si le compliment s'adressait à Lamia, ou à Martha qui venait de s'agenouiller contre ses cuisses.

CHAPITRE X



En reculant, la femme à la caméra heurta Boris. Elle mit une ou deux secondes de trop à se retourner, lui sourit, s'excusa d'un mot.

— Vous n'avez pas trop chaud ? plaisanta-t-elle en le découvrant habillé.

Elle-même ne portait qu'une tunique transparente. Dessous, son corps potelé était tout en courbes généreuses. Elle avait les cheveux grisonnants coupés au carré et le visage avenant. Elle lorgna vers l'entrejambe de Boris et ajouta à mi-voix sur le même ton:

— Pardon, mais je vous ai senti un peu à l'étroit...

Affirmer le contraire aurait constitué un mensonge flagrant, mais malgré le spectacle qu'offraient partout dans la salle les invités de Sam, et l'insistance de Sonia à se presser contre lui, Boris n'avait pas l'intention de se laisser distraire de son enquête. Du moins, pas au point d'en oublier l'objectif.

Il montra l'écran, où demeurait figée la dernière image de Karine Rice, dents retroussées, tendons du cou saillants, paupières closes, à la lisière desquelles perlait une larme.

— C'est votre façon de filmer, dit-il, l'émotion à fleur de peau... Difficile de rester indifférent.

— Flatteur !

— C'est sincère...

— C'est mon métier, dit-elle.

Elle regardait non pas l'écran, mais le couple qu'elle venait de filmer.

— Une femme qui jouit ou qui souffre offre pratiquement le même visage, vous avez remarqué ? Un rictus...

Karine Rice maintenait toujours la tête brune bouclée à la jonction de ses cuisses, qu'elle serrait comme les mâchoires d'un étau. Fille plutôt que garçon, mais il fallait observer de très près pour en décider, sa partenaire était endurante. On l'entendait renifler et chercher son souffle, le nez dans le mince pinceau des poils pubiens de l'Américaine, la langue s'activant sans faiblir dans sa fente. Lapant, clapotant et aspirant...

— Les hommes sont moins expressifs, poursuit la cinéaste.

— Leurs moyens sont plus limités, approuva Boris.

Il écarta d'un geste la caméra qui avait tendance à le prendre pour cible.

— Et leur sensibilité plus fruste...

Elle se mit à rire et pointa sa caméra sous la ceinture de Boris.

— Ils bandent ou pas, un point c'est tout !

Cette fois, il lui prit le poignet pour détourner l'appareil. Elle eut un rire de gorge.

— Vous avez là, quand même, un argument massue, dit-elle d'une voix où perçait un trouble.

— Respectez son incognito, s'il vous plaît, madame...

— Mado, susurra-t-elle en se plaquant d'un élan contre lui. Si vous changez d'avis, vous saurez me retrouver, j'espère...

— C'est mon métier.

Elle se haussa sur la pointe des pieds pour l'embrasser au coin des lèvres. Elle sentait bon, malgré la chaleur.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? Pas seulement des émotions fortes, je parie.

— Une amie de Karine, répondit-il. Fan de tennis. Candice Meyer...

La main libre de Mado alla prestement vérifier, dans l'espace minuscule qui subsistait entre eux, la consistance de « l'argument » qui polarisait son attention. Mais l'expression de Boris la dissuada d'insister. Elle lorgna vers la banquette où Karine Rice revenait doucement de son orgasme.

— Inconnue au bataillon, fit Mado, mais il est pléthorique... Je suis sûre que Karine fait des exceptions, cependant. Si vous aimez le corps à corps façon catch, vous avez toutes vos chances...

Sur cette pirouette, elle s'éloigna.

— Craquante et crémeuse à souhait, l'artiste, commenta Géraldine en se rapprochant de Boris.

Il capta une drôle de lueur dans les yeux verts de son équipière, mais elle reporta vivement le regard vers l'angle de la salle.

— Ça va être difficile de parler tranquillement avec Karine Rice, supputa-t-elle. Elle est un peu assiégée...

Sonia s'était approchée de la banquette. Ignorant totalement la fille au visage toujours collé au sexe de l'Américaine, elle se pencha au-dessus de cette dernière et l'embrassa langoureusement sur la bouche. Karine Rice rouvrit les yeux et sursauta en reconnaissant la jeune femme. De façon aussi brutale qu'inattendue, elle lâcha la tête bouclée qu'elle gardait emprisonnée entre ses cuisses et repoussa Sonia d'un revers de main. La gifle fit chanceler la brune. Elle voulut protester, bredouilla sous le coup de la surprise et la Californienne lui cracha au visage une insulte.

— Fiche le camp ! cria-t-elle.

Son poing menaçant rata de peu le visage de Sonia. Celle-ci battit précipitamment en retraite. Les joues en feu, les yeux noyés de larmes, elle s'enfuit sans regarder personne.

— Assiégée et vindicative, notre amie Karine, remarqua Boris.

— Tu devrais aller la consoler, suggéra Géraldine en indiquant la direction qu'avait prise Sonia.

Il crut qu'elle se moquait, mais elle le détrompa.

— Je ne plaisante pas, elle nous est bien utile et a été plutôt sympa... Ce serait bien de la réconforter.

Sans avoir besoin de se concerter, ils s'étaient éloignés de Karine Rice et isolés dans la partie la plus obscure de la salle.

— Je garde Karine à l'œil et tu gardes Sonia sous le coude, bien au chaud, continua Géraldine à voix basse.

Elle le frôlait et il perçut un brusque regain de tension dans son attitude, comme un courant électrique qui la parcourait. Elle recula d'un pas. Maîtrisa sa voix pour expliquer :

— En plus, on fait tache, tous les deux habillés, à jouer les curieux... Il y a des gens qui nous observent bizarrement...

— Vraiment ?

Elle se racla la gorge.

— Sans blague ! Ils vont finir par se méfier de nous, et il m'a semblé que Sam en faisait trop dans le genre bienveillant...

Boris réussit à accrocher dans la pénombre le regard de sa jeune collègue.

— C'est parce qu'on ne doit pas avoir tout à fait l'air d'un vrai couple, dit-il d'un ton léger qui ne lui parut pas entièrement naturel.

Elle prit le parti d'en rire. Il en fut soulagé.

— On se retrouve tout à l'heure, petit bonhomme. Si on pouvait parler à Karine ailleurs qu'ici, ce serait bien. Dans le jardin, par exemple, c'est moins torride.

— Rendez-vous sous la tonnelle, grand chef !

Assourdie par le bruit et la musique, Sonia joua des coudes, écrasa des pieds et finit par atteindre le buffet. On avait renouvelé les victuailles et surtout les alcools. Elle rafla le premier verre venu et le tendit au hasard. Un jeune homme le lui remplit avec une bouteille qu'il tenait coincée sous son coude. Elle le vida cul sec. La brûlure la suffoqua, mais lui fit du bien. L'autre s'écria d'une voix pâteuse:

— Bravo ! Du pur malt vingt ans d'âge descendu comme de la flotte ! Mademoiselle est gloutonne !

Elle repoussa la main baladeuse qui s'égarait sur sa hanche. Le type lui murmura à l'oreille, en essayant de récidiver:

— Une pure bite de vingt ans d'âge, bien raide, tu veux pas goûter, mignonne ?

Sonia fit comme si elle n'avait pas entendu et tenta de s'esquiver. Une main se posa sur l'épaule du dragueur délicat, le tira en arrière.

— Fiche-lui la paix, Freddy, c'est ma frangine.

— Sans char ! Elle est bandante, Gilles !

— Elle préfère les filles. Laisse tomber.

— Une gouine ? J'y crois pas !

Freddy s'écarta, mimant une grimace dégoûtée. Gilles prit le coude de Sonia, la retint.

— Alors ? Cette salope de Karine... Elle t'a envoyée paître, hein ?

Les larmes avaient délayé le maquillage de Sonia et elle avait la pommette rouge par la gifle. Elle voulut se dégager.

— Laisse-moi tranquille, Gilles, je m'en vais !

— Tu abandonnes tes nouveaux amis ? Qu'est-ce qu'ils vont devenir sans toi ? Des flics perdus dans la jungle...

Sonia haussa les épaules, mais il l'entraîna vers l'escalier, sous l'œil d'un gorille en costume sombre qui surveillait l'accès aux étages.

— Sam n'aime pas qu'on vienne fouiner chez lui, reprit Gilles.

— Tu es allé lui raconter ? Tu m'avais promis...

— Il s'en est douté, il a un flair spécial pour ça !

Il poussa sa sœur qui trébucha sur les premières marches.

— Monte, il a deux mots à te dire !

Sonia résista. Tenta de discuter:

— C'est idiot, ils n'en ont rien à fiche des affaires de Sam ! C'est pas la came, c'est Karine qui les intéresse, je te l'ai dit, tout à l'heure... Ils veulent

lui poser des questions.

— Tu expliqueras ça à Sam ! Monte, je te dis...

Cette fois, il lui fit mal et elle cria. Vit le gorille qui s'approchait, en roulant des épaules.

— Un problème, m'sieur Versini ?

— Sam l'attend là-haut, mais elle est trop bourrée pour monter toute seule, répondit Gilles, ajoutant tout bas à l'intention de Sonia: Tu y vas, ou il faut que Johnny te dérouille ?

Sonia vit la fureur dans le regard aux prunelles dilatées de son frère. Il était défoncé... Quant au balèze, il était prêt à lui rendre service. Elle agrippa la rampe et grimpa les marches.

— Le bureau à droite, précisa Gilles derrière elle.

Mais parvenue à la moitié de l'escalier, Sonia s'arrêta et fit demi-tour. Elle n'aimait pas ça. D'en bas, Johnny proposa:

— Vous voulez que je m'en occupe ?

Gilles hocha la tête, pressé de se débarrasser du problème.

— Ouais, Johnny, c'est sympa. Moi, je m'en lave les pognes, elle me gave !

Sonia hésitait encore à redescendre quand le gorille la rejoignit, lui empoigna le bras et d'un élan, la propulsa au sommet de l'escalier. Elle gémit et se débattit. Dans le couloir aux portes closes, il n'y avait personne, et ils étaient hors de vue. Johnny projeta Sonia contre une porte et la menaça, levant une main large comme un battoir:

— Ferme-la !

Elle se protégea le visage de son avant-bras replié et se tut, apeurée. Dans son dos, la porte s'ouvrit. Une main lui agrippa l'épaule. Elle inspira une bouffée de cigare écœurante.

— Pas trop tôt ! fit la voix de Sam.

Sonia perdit l'équilibre et tomba à genoux sur le tapis persan. Elle aperçut les silhouettes. Quatre hommes étaient là, en comptant Sam. Celui qui l'avait happée et jetée au milieu de la pièce referma la porte. Dans le couloir, Johnny fit demi-tour, vaguement déçu.

Consciente du silence pesant qui régnait dans le bureau, Sonia tressaillit de frousse.

— Alors comme ça, tu nous amènes des flics, fit la voix douce de Sam. C'est pas bien, Sonia. Pas bien du tout...

*

* *

Pour quitter la salle de cinéma du sous-sol, Boris dut fendre un groupe compact d'invités, tous très dévêtus, et animés de projets bien précis. Une adolescente visiblement ivre lui tomba dans les bras, s'accrocha à lui en gloussant :

— Déjà rhabillé, beau brun ? Je cherche un partenaire de double pour un petit match exhibition en 5 à 7... Vous avez la tête à avoir un sacré coup droit, vous...

Sa jupette blanche de tennis était tout ce qu'elle portait sur le dos. Il dut pour s'en défaire la coller dans les bras d'un grand Black qui lui fit un clin d'œil et une proposition directe :

— Tu ne veux pas rester ? La fête commence tout juste... Et si tu préfères les mecs... on est œcuméniques, nous !

Boris déclina et passa outre. La fille du vestiaire était à nouveau penchée au-dessus du comptoir, elle portait toujours sa jupe découpée au bas des reins, mais un invité tâchait d'en profiter pour l'enfiler — la fille, pas la jupe... Il s'y prenait comme un manche, en plus maladroit. Elle ne semblait pas avoir la tête à répondre aux questions, trop occupée à se tortiller pour accueillir en elle le membre qui cognait entre ses fesses et dérapait. Lequel membre était raide, mais moins que son propriétaire, qui tanguait en répétant en boucle :

— J'ai perdu mon GPS, putain ! Pourriez m'indiquer le chemin ?

Boris ne se sentait pas l'âme d'un bon Samaritain. Il gravit l'escalier, enjambant un couple emmêlé, et émergea du sous-sol par la porte capitonnée, au milieu de la cohue. À minuit passé, on avait fini de dîner et on se ruait chez Sam, dont la fameuse fête de printemps battait son plein, sur un mode orgiaque manifestement sans limites.

Tout en cherchant au hasard Sonia, Boris croisa nombre de visages connus, surtout des vedettes du showbiz. Quelques sportifs de renom aussi, qui n'étaient pas les plus sobres. Il revenait d'une exploration du jardin quand il aperçut Sam en conversation avec un vigile en costume sombre, près de l'escalier menant aux étages. Dans la fumée de son cigare, le maître de maison fixa Boris avec une insistance qui mit Celui-ci mal à l'aise. L'accueil bienveillant que Géraldine avait jugé forcé n'était plus de mise. Boris sentait plus que de la méfiance dans l'expression du producteur. De l'hostilité...

Puis un mouvement de foule lui dissimula Sam, et quand il parvint à respirer un peu, du côté de la terrasse, ce dernier avait disparu. Mais il reconnut Gilles Versini, le frère de Sonia, toujours entouré par un essaim de jolies filles, qui paradait non loin, et qui l'apostropha :

— Alors, monsieur le flic, vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

— Je cherche Sonia, vous ne l'avez pas vue ?

— C'est votre boulot, de trouver les gens, non ?

Vous comptez que je le fasse à votre place ?

Boris s'approcha du playboy, lui prit le poignet en serrant fort, mine de rien, et l'entraîna à l'écart, derrière une porte.

— C'est Sonia qui vous a dit que j'étais de la police, c'est ça ?

Gilles Versini grimaça en essayant en vain de se dégager. Boris accentua sa prise.

— Ouais ! Et la rouquine aussi ! Dommage, elle est pas mal...

Son haleine puait le whisky. Son regard dilaté luisait: la coke lui saturait les narines.

— Sonia est partie ? questionna sèchement Boris.

Gilles secoua la tête. Détourna les yeux.

— Vous êtes un piètre menteur, Gilles. Très mauvais comédien, et nul question comique ! Où est-elle ?

Versini fléchit sur les genoux, bafouilla:

— Vous me faites mal ! Vous allez me péter le poignet !

— Il te sert à quoi, à part te branler ? Tu ne joues même pas au tennis...

Le tutoiement et le ton lui firent l'effet d'une gifle. Il eut peur.

— Z'êtes louf, putain...

Mais il dut se tordre pour suivre le mouvement que la poigne de Boris infligeait à son articulation.

— Elle est allée se faire sauter au premier, cette conne !

— Seulement ça ?

— Qu'est-ce que j'en sais, de ses histoires ? Karine l'a larguée, elle les largue toutes...

— Toi aussi, non ?

— Cette gouine ? bredouilla Gilles. C'est moi qui l'ai laissée tomber ! Elle est tordue...

Son poignet l'était aussi, à la limite de craquer.

— Et Candice Meyer ? Elle l'a larguée aussi ? reprit Boris avec impatience.

Le serveur à la taille de torero l'observait de loin, sourcils froncés, et n'avait pas l'air d'apprécier sa manière de traiter Versini.

— Jamais entendu parler..., affirma ce dernier, le front couvert de sueur.

Boris le lâcha. Gilles perdit l'équilibre et tomba assis au pied de la porte. Un renvoi de bile tacha sa belle chemise. Il se tenait le poignet comme s'il ne croyait pas qu'il fût encore attaché à son bras... Lorsque le serveur s'approcha avec une serviette imbibée d'eau et un verre, Boris avait disparu.

— Qu'est-ce qui se passe, monsieur Versini ?

— Rien, rien, José, rien de grave...

— Vous étiez près de tourner de l'œil ! J'ai bien vu comment il vous a maltraité... C'est un flic, hein ?

CHAPITRE XI



La route tournait, une interminable succession de virages qui surgissaient au dernier moment dans les phares de l'Audi. Anthony en avait mal au cœur, cramponné à la poignée au-dessus de la portière. Jambes tendues, il se raidissait à chaque fois que son père rétrogradait. Depuis leur départ de Monte-Carlo, ils n'avaient pas échangé un mot.

Anthony imaginait le corps de Candice ballotté dans le coffre. Son visage à la tempe enfoncée qui se cognait d'un côté puis de l'autre. Un visage de poupée cabossée, avec du sang plein la bouche. Candice voulait lui parler, et elle expulsait un flot de sang, droit sur lui, l'éclaboussant malgré son bond en arrière. Elle crachait du sang et il comprenait quand même ses mots: « Ton code, putain ! File ton code ! » La carte bancaire dorée était rouge vif, le sol aux pieds d'Anthony d'une belle nuance ocre liquide, la ligne de fond de court faisait des zigzags, s'entortillait autour de ses chevilles, il trébuchait et la balle

liftée de Tardelli était sur la ligne, le rebond la propulsait très loin de sa raquette, hors de portée... Le juge arbitre riait en annonçant le score, tout le public du court central se moquait de le voir se prendre les pieds dans la ligne et s'étaler dans une flaque de sang qui collait à la peau. « Faute ! » Ils criaient tous en même temps: « Faute ! Anthony Everett, faute ! » Candice criait plus fort, sous sa casquette Nike à visière, en serrant les nœuds, en pointant le couteau: « Faut ton code, salopard ! Tu crois que je baise gratos ? Je veux du fric ! Faut ton code ! » Les mots tournaient dans sa tête, la ligne s'entortillait à ses poignets et sa raquette tombait dans la flaque de sang, Candice la ramassait et la pointait contre sa gorge. Une raquette aiguisée, dangereuse comme une lame... Elle lui fendait la peau et le sang giclait, sa tête tournait, l'Audi virait encore et encore, avalant pleins phares les virages. Candice cognait contre la paroi du coffre, de plus en plus fort, impossible de ne pas entendre les chocs répétés et la voix qui criait: « Ouvre ton coffre ! Faut ton code, ouvre ton coffre... » Mais son père accélérail, n'entendait rien, ne répondait rien... Même quand Anthony, à force de se retourner et de se débattre, se cognait...

Sa main heurtant la table de chevet et le bruit de la lampe tombant sur le sol de la chambre réveillèrent Anthony d'un cauchemar plein de fureur et de cris, dont sa rétine gardait l'image du visage cabossé de Candice, au fond du coffre de l'Audi. Le corps en sueur, les tempes battantes, il griffa les draps froissés pour se soustraire à l'image suivante. Mais sa mémoire, impitoyable, finissait par la lui jeter à la figure. Une image violente qui le terrassait, un flash capable de l'anéantir. Le cadavre de la blonde recroquevillée dans la malle arrière, son visage de cire à la lueur de la veilleuse. Impossible d'y échapper, il se réveillait toujours avant que son père ne stoppe l'Audi sur la rive du lac. Il revoyait la scène dans tous ses détails horribles, et c'était un cauchemar éveillé, une chose qu'il avait faite, aussi sûrement que le coup de pied à la tempe qu'il avait décoché à Candice...

— Aide-moi à la sortir de là, tu vois bien qu'elle est coincée !

Au terme de la route, son père brisait le silence, pour le houspiller: la fille avait des jambes trop longues, ils avaient eu un mal de chien à l'extraire du coffre. Elle était lourde aussi, bien plus qu'on aurait pu le croire. Une fausse maigre, avec des hanches pleines et un beau cul... Anthony ferma les yeux et frissonna, chercha à ressusciter la sensation du sexe blond soyeux, des chairs onctueuses qui l'enveloppaient, mais c'était un corps sans vie qu'il pénétrait. Et plus moyen de se rendormir. Il aurait encore préféré le cauchemar, mais il était bien réveillé à l'instant d'empoigner le corps et de le porter sur les rochers, surplombant les eaux noires miroitantes.

— Tiens-la ! Fais gaffe qu'elle tombe pas ! Tiens-la, bon Dieu, que je lui attache ça aux chevilles !

« Ça », c'était un sac en toile trouvé dans la chambre de Candice, à la pension Mimosas, que son père était en train de remplir de cailloux, sur la

berge, pour lester le corps avant de le balancer dans le lac.

Les yeux à présent écarquillés, dans l'obscurité de sa chambre à la clinique, Anthony se voyait en train de tenir Candice quasiment enlacée, son corps tout froid contre lui, pendant que son père lui nouait aux pieds la bandoulière du sac rempli de pierres... Son visage déformé tout près du sien, ses cheveux emmêlés s'enroulant à ses poignets. Comme si elle essayait encore de le ligoter, de le retenir...

— Aide-moi, bougre de crétin ! Fais gaffe à ne pas glisser ! Prêt ?

Assis dans son lit, le souffle court, Anthony s'entendait répondre qu'il était prêt. Prêt à faire disparaître le corps, la preuve du crime qu'il avait commis.

— Pas de cadavre, pas de crime !

À peine débarqué à la pension, après l'appel de Karine, son père l'avait affirmé avec une autorité inflexible. Le temps de découvrir le décor de la chambre, le corps sans vie de la blonde, les traces de sang et de lutte... Le temps de faire taire Anthony répétant qu'il ne l'avait pas fait exprès.

— La ferme ! Tu l'as tuée, point barre ! Mais si on la fait disparaître, il n'y a plus rien ! Pas de cadavre, pas de crime !

Dans le silence de la clinique, à travers la brume des somnifères qui lui avaient procuré quelques heures d'un mauvais sommeil sans lui épargner les cauchemars ruisselant de sang, Anthony entendait la voix impatiente de Dan Everett, son père:

— Prêt ?

Il s'entendait répondre un oui faible et tremblant. Puis il faisait le geste, comme on délivre un service, en concentrant toute sa force et sa vitesse dans un seul mouvement du corps.

Il avait rétabli son équilibre au bord du rocher, et regardé le corps sombrer en dessous de lui, au terme d'un court plongeon. Un bruit finalement infime, une éclaboussure et puis plus rien: des ronds dans l'eau, et sous la surface lisse vite reformée, un secret bien enfoui, dans les profondeurs...

— On ne la retrouvera jamais ! avait assuré son père. Amène— toi, je te descends à Nice !

Puis les virages, une succession interminable de virages qui surgissaient au dernier moment dans les phares de l'Audi, et les mâchoires serrées de son père conduisant à peine moins vite qu'à l'aller. Sa voix détachant les mots:

— Tu seras tranquille, Tony. Tu ne me dois rien, mais tu vas te soigner ! Et n'oublie pas, surtout: pas de cadavre, pas de crime...

Anthony se leva comme un automate, enfila à l'aveuglette un vêtement, se dirigea dans l'obscurité. Le couloir était désert, les portes closes ne laissaient filtrer aucun bruit, mais lorsqu'il parvint sur le palier, il perçut des voix, en provenance du second étage. Le claquement d'une porte. Il hésita, s'orienta

d'abord vers l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée, se ravisa en reconnaissant le déclic de la porte d'entrée. Il battit vivement en retraite et se dissimula dans le recoin où était installé un distributeur de boissons.

La haute silhouette maigre qui gravit les marches vers le dernier étage le fit frissonner et raviva la douleur de sa mâchoire. Ce sale type de Lenny l'avait quasiment mis K. O. d'un direct du droit, cet après-midi, dans le parc... Non seulement il l'avait délogé du chaud réduit de la nouvelle pensionnaire, pour prendre sa place et la faire couiner de bonheur, mais lorsque Anthony avait voulu protester, il l'avait envoyé au tapis... Un ancien boxeur pro, l'avait averti Martha en venant aux nouvelles, plus tard... Trop tard pour que l'avertissement lui soit utile !

Lenny grimpait l'escalier en courant presque, et Anthony aurait juré qu'il ricanait. Il resta dissimulé dans le noir, tremblant tout à coup à l'idée d'être puni pour avoir quitté sa chambre en pleine nuit. Puni par Martha, par Lenny, pour avoir désobéi...

Le docteur Adams y trouverait prétexte à prolonger encore son séjour, à faire casquer son père... Anthony n'était pas dupe des arrière—pensées du psychiatre, de son intérêt à décréter Anthony encore fragile, pour faire payer à son père un coquet supplément...

Anthony resta de longues minutes accroupi comme un gamin fugueur à l'abri du distributeur, à brasser dans le désordre les idées qui le minaient: il était accro, il avait désobéi, il serait puni et le docteur Adams qui prétendait le guérir de ses pulsions cherchait avant tout à soutirer à son père le maximum de fric... Comme Candice avec lui... Des années d'entraînement, de dur travail pour devenir un champion, et il en était là ! Vulnérable comme un môme de dix ans...

Au lieu de descendre et de sortir du bâtiment, comme il en avait eu l'intention, il fit l'inverse, monta à l'étage au-dessus. Parce qu'il n'avait pas le courage de s'aventurer seul dans le parc, ou parce qu'il avait entendu, entre deux bruits de porte qui soulignaient l'arrivée de Lenny là—haut, des exclamations et des gémissements ? Ou pour d'autres raisons encore moins avouables ? Toujours est—il qu'il suivit le chemin emprunté par Lenny, comprit d'un coup d'œil que le salon en haut de l'escalier et le bureau de l'infirmière de garde étaient déserts, tendit l'oreille et se dirigea vers la chambre 3, d'où filtraient, malgré l'insonorisation, des bruits qui le firent tressaillir: des cris, des plaintes, des éclats de voix, un rire. Il demeura devant la porte, tremblant de peur et d'excitation. Il se sentait impuissant et désemparé, se demandant combien de personnes étaient là, derrière le battant, en compagnie de Gaëlle, la jeune femme aux cheveux blond doré et à la peau de porcelaine. Car il n'avait aucun doute que c'était sa chambre, qui abritait toute cette agitation. Et son corps, qui faisait accourir Lenny...

À nouveau, Anthony battit en retraite. Dans l'espace aménagé en salon, en haut de l'escalier, il se dirigea vers le bureau, se faufila jusqu'aux classeurs,

tâtonna sur des portes coulissantes et fit glisser l'une d'elles, découvrant le système de vidéo surveillance qu'au début de son séjour lui avait montré avec fierté Myriam, une infirmière métisse qui sentait bon la cannelle.

— Avec ça, monsieur Anthony, rien de ce que vous faites ne nous échappe..., lui avait-elle expliqué en gloussant.

Elle l'avait sucé, elle avait une bouche délicieuse, puis s'était empressée de le raconter à Martha, ce qui avait valu à Anthony de sévères remontrances, quant à son comportement de drogué du sexe, toujours en manque, prêt à sauter sur tout ce qui bouge...

— Elle m'a provoqué, je vous jure...

Myriam avait juré le contraire et Martha n'avait pas hésité un instant à la croire, plutôt que lui.

— Il faut vous attendre à un assez long traitement de votre addiction, monsieur Everett, en avait conclu le docteur Adams.

Ce jour-là, Anthony avait compris le mécanisme qui faisait la fortune du psychiatre et de sa clinique. Il avait flairé le piège où son père était tombé, une arnaque qui s'apparentait à de l'extorsion de fonds... Et seulement entrevu à quel point lui— même s'en ferait le complice, parce que les lèvres de Myriam étaient particulièrement douces, la main de Martha diaboliquement adroite, sans compter la fente juteuse de Gaëlle, que le hasard avait poussée à croiser son chemin...

Le traitement du docteur Adams était une drogue aussi puissante que celles dont il prétendait libérer ses patients ! Anthony ne s'en serait pas plaint, tout compte fait, si les cauchemars sanglants n'étaient devenus sa torture quasi quotidienne. Ils avaient le visage blafard de Candice et la voix tranchante de son père lui assénant sa vérité:

— Tu l'as tuée, mais rappelle-toi: pas de cadavre, pas de crime !

Anthony sursauta: il regardait sans la voir l'image qu'il avait fait apparaître sur l'écran de contrôle, en quelques gestes machinaux, et se rendait compte à présent de ce qui se passait sous l'œil indiscret de l'objectif.

C'était la chambre de Gaëlle et Celle-ci crevait l'écran. Elle était nue au milieu du lit, à genoux, le dos droit. Étendue entre ses cuisses écartées, Lamia soulevait son visage encadré de cheveux noirs pour garder sa bouche soudée au sexe doré. L'infirmière était nue elle aussi, ses jambes pendaient hors du lit et la main de Martha s'activait à leur jonction. Adams observait de près leur manège, il ne lui manquait qu'un lorgnon pour avoir l'air d'une caricature de savant penché sur un phénomène intrigant.

Le dernier arrivé, Lenny, n'avait pas tardé à trouver sa place dans le tableau. Il s'était contenté de faire jaillir sa matraque de chair de sa braguette et de la pointer droit devant lui, pile entre les lèvres de la jeune épouse de banquier... Laquelle n'était pas du genre à juger insurmontable le défi de la gober, en tout cas pas avant d'avoir essayé ! De fait, cramponnée à la ceinture

du boxeur, encouragée par ses deux mains pesant sur son crâne, elle parvenait à la prendre presque entièrement dans sa bouche. Mâchoires bloquées, elle se distendait les lèvres sur l'épais morceau et, en respirant à petits coups, elle arrivait même à coulisser dessus. Avec un plaisir et une gourmandise qui lui écarquillaient les yeux et lui dilataient les narines, et dont Lamia, à en juger par ses lapements de chiot avide, recueillait le témoignage liquide sur son palais.

Lenny bougeait à peine mais c'était lui, avec son membre énorme, qui donnait le tempo. Lequel s'accéléra lorsqu'il empoigna les seins de Gaëlle et les pétrit à pleines paumes. Les ondulations de la blonde se communiquèrent à Lamia, qui tendit plus encore le cou et se tortilla sur la main de Martha. L'assistante d'Adams était toujours habillée, comme le psychiatre, mais elle donnait de la voix. Anthony manœuvra des boutons pour restituer le son, mais ne réussit qu'à brouiller l'image. Celle-ci sauta, le noir se fit, Anthony poussa fébrilement d'autres commandes et il eut sous les yeux une chambre vide.

Ou plutôt, la chambre, par contraste avec celle de Gaëlle, lui parut vide, le temps qu'il distingue la forme d'un corps sous le drap. Puis le visage qui en émergeait. Celui d'un patient qu'il avait croisé plusieurs fois depuis trois semaines qu'il était là. Un homme d'âge mûr au crâne chauve et au physique passe— partout, avec lequel il n'avait échangé que quelques formules banales.

— M. Amédée, l'avait renseigné Martha. C'est un habitué, il revient régulièrement. Chaque fois qu'il rechute...

M. Amédée était notaire dans une petite ville du Sud-ouest, avait-elle consenti à expliquer, pressée de questions par Anthony. Il avait déjà dilapidé la moitié du patrimoine familial, fruit du travail de trois générations de notaires, lorsque son épouse s'était avisée que ses nombreux déplacements à Toulouse avaient pour principal et souvent unique mobile la fréquentation de jeunes femmes vénales. Martha n'usait pas pour présenter la chose des précautions de langage de l'épouse du notaire:

— Il va aux putes, quoi ! Mais pas celles qu'on racole sur les boulevards, attention ! M. Amédée a du goût et des penchants pour le luxe. Des escort-girls à deux mille euros la nuit... Comme un tennisman ou un footballeur, quoi ! Vous savez de quoi je parle, monsieur Everett !

Anthony n'était pas client, au sens où elle l'entendait, mais il savait, en effet... Candice Meyer aurait pu lui coûter plus de deux mille euros, d'ailleurs...

Quant au notaire, il jouait peut-être en première division, dans la cour des grands, il s'envoyait peut-être en l'air comme une vedette, n'empêche qu'il n'avait pas l'air du tout flamboyant, dans son lit étroit digne d'une cellule monacale. Anthony sentit une appréhension lui étreindre la poitrine. M. Amédée est mort, songea-t-il en fixant le visage creusé et blême. Cette pièce est en fait une chambre mortuaire...

— Ici, il a droit à un traitement spécial, lui avait encore raconté Martha. Régime de faveur pour les obsédés... Rien qui puisse l'exciter. Camisole et menottes, pas question que ce vieux saligaud se tripote, ou passe la main sous la blouse des infirmières.

— Mais il doit ne penser qu'à ça, au contraire ! avait objecté Anthony avec un certain bon sens.

— S'il pouvait le lobotomiser, je parie qu'Adams ne se ferait pas prier, mais on se contente de ce qu'on a en pharmacie...

Anthony pensa aux comprimés qu'on lui donnait, à lui aussi. Était-il, à l'instar d'Amédée, sous camisole chimique, à son insu ?... Il se rendit compte à cet instant qu'il ne bandait pas. En contemplant la figure de gisant d'Amédée, ça n'avait certes rien d'étonnant, mais le spectacle autrement plus affriolant surpris dans la chambre de Gaëlle ne l'avait pas vraiment excité. Il en était troublé. Pour en avoir le cœur net, il se pencha sur les boutons de la vidéo surveillance, poussa un curseur, en espérant revenir aux ébats de la blonde.

Un gros plan lui sauta à la figure, et ce n'était pas le membre démesuré de Lenny plongeant entre les lèvres de Gaëlle ni la bouche de Lamia dégustant ses chairs juteuses... Ce qu'il contemplait et qui le glaçait, c'était le visage de Candice dans la lueur de la veilleuse, lorsqu'ils avaient ouvert le coffre de l'Audi, au bord du lac...

Il eut un haut-le-cœur, repoussa le bouton. La face morbide d'Amédée reprit des proportions moins terrifiantes, quand le zoom arrière restitua le décor de la chambre. Anthony aurait voulu rire de sa méprise, se moquer de l'angoisse qui lui faisait confondre le visage du notaire avec celui de la supportrice blonde de Monte-Carlo. Mais il ne put que ravalier un âcre renvoi de bile, en reculant dans la pénombre.

Il heurta un siège et s'y affala. L'écran était maintenant zébré de traits, puis il s'emplit de neige. Anthony alluma une lampe de bureau, sa respiration reprit un rythme plus normal. Il posa le regard sur une feuille imprimée punaisée au mur juste en face de lui, au-dessus du téléphone. Elle comprenait une liste d'une douzaine de numéros.

Sur l'écran de contrôle, Amédée avait disparu, la neige s'était dissipée, une pression du doigt fit revenir Gaëlle. Plus précisément, son cul resurgit du néant, en gros plan. Une sphère parfaite au sommet des hanches évasées. La jeune femme le dressait, creusait le dos pour mieux le dandiner, exprès pour l'objectif de la caméra, eût-on dit. Elle l'écartelait à deux mains, en se cambrant, le visage dans l'oreiller. Elle l'offrait, exhibait ses orifices, roses et obscènes, tout poisseux de sécrétions luisantes.

De l'homme qui se postait au-dessus de ses fesses, on ne voyait que le ventre gras et blafard, garni d'une broussaille grise d'où émergeait le sexe effilé, curieusement recourbé. Le gland violacé, large comme la tête d'un

champignon et trop lourd pour la tige frêle, dodelinait entre les rondeurs jumelles qui imitaient son mouvement de balancier, comme pour mieux le narguer. Sans aide, il ne semblait pas capable de frayer son chemin.

La main aux longs doigts spatulés qui s'en empara pour le guider n'était pas celle de Lenny. Elle n'avait à coup sûr jamais décoché d'uppercuts. Elle écrivait d'habitude des ordonnances, rédigeait des prescriptions au moyen d'un gros stylo plume. Le gland congestionné ainsi braqué distendit le sexe blond vaporeux, s'y enfonça d'une secousse, et le reste suivit. La belle main du docteur Adams s'abattit alors sur les fesses nerveuses de Gaëlle, avec une vigueur qui en disait long sur le désir du psychiatre de leur faire payer leurs provocations...

— Le secret du docteur, c'est de ne jamais se laisser déborder par ses pulsions, avait dit Martha à Anthony, lors d'un tête-à-tête où il était question de jouissance interdite et de maîtrise de soi. Pour changer son comportement, c'est bien le moins qu'on puisse exiger...

— Comme la volonté de vaincre chez un champion, avait acquiescé Anthony avec conviction.

Fallait-il être naïf, et crédule !

Cette fois, il laissa fuser le ricanement aigre qui montait de sa gorge. Et abattit sa main sur la console, avec la même détermination que le toubib mettait à fesser la croupe de Gaëlle, tout en l'enfilant à coups de reins saccadés. Puis il arracha des fils et la vidéo surveillance expira dans un grésillement. Son autre main avait décroché le téléphone et composait un numéro repéré sur la liste affichée au mur, devant lui. On répondit à la troisième sonnerie.

— Adjudant Lemoine, brigade de Chantilly...

— Pardon, mais je me trouve à la clinique du Parc...

— Je le sais, monsieur, vous appelez sur la ligne directe de la gendarmerie... Vous avez un problème ?

— Un problème, oui, un problème de conscience...

— Euh... Qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

— Je m'appelle Anthony Everett...

— Bien... Oh, comme le joueur de tennis ?

— C'est moi, oui, je devrais être à Roland-Garros, mais...

— Si le docteur Adams ou M^{me} Martha pouvaient...

— Ils ne peuvent pas, monsieur le gendarme Lemoine... Ils sont en train de baiser comme des malades dans la chambre d'à côté.

— Oh oh... Et vous êtes...

— Je suis prêt à vous révéler l'endroit où se trouve un cadavre, l'interrompt Anthony, continuant d'une traite: Sans cadavre, il n'y a pas de

crime, n'est-ce pas, mais je sais où elle est... enfin... son corps... où on l'a jeté...

— Ho ho ! Rien que ça ?

Il y eut un silence, qu'Anthony rompit d'une voix plus calme:

— Si vous voulez bien venir, je crois qu'il y a un autre cadavre, ici, dans la chambre d'à côté. M. Amédée... J'ai déjà vu un cadavre, vous comprenez, et je crois bien ne pas me tromper... Vous devriez venir... Rapidement...

Il raccrocha. Souffla tout l'air que contenaient ses poumons et se sentit plus léger.

En passant devant la porte de la chambre de Gaëlle, il perçut à nouveau des plaintes et des cris, des halètements rauques et des claquements sonores. Il continua jusqu'au bout du couloir, s'arrêta devant une autre porte. Elle n'était pas fermée à clé. Il entra et se dirigea dans le noir, jusqu'au lit étroit. La chambre n'avait rien qui puisse évoquer le plaisir. L'atmosphère y était glacée. Le front de M. Amédée, lorsqu'il y posa sa paume, lui parut aussi sinistrement froid. Il fixa le visage aux traits cireux du notaire et comprit qu'il avait deviné juste. Il tira doucement le drap, découvrit les menottes, le harnais de contention, l'étui pénien minuscule...

Il réprima un frisson et étendit le drap sur le corps, le recouvrant jusqu'au sommet du crâne. Puis il attendit.

CHAPITRE XII



Parvenu en haut des marches, Boris vit une armoire à glace en costume sombre venir à sa rencontre pour lui barrer le passage. Il l'avait déjà aperçue, mais en bas, parmi la foule. Elle avait émigré au premier étage uniquement pour l'empêcher d'y faire un tour, apparemment. Elle parlait, aussi. Poliment, mais tout juste.

— Désolé, monsieur, c'est privé, ici, annonça le balèze en bombant le torse.

— Je crois que Sam m'a délivré un laissez-passer, répondit Boris avec un grand sourire.

— Sans blague ? Ça m'étonnerait !

— Ce n'est pas son genre, vous voulez dire ?

L'autre hocha la tête, déterminé. Boris lui mit sous le nez sa carte barrée de tricolore.

— Ce genre-là plaît à tout le monde, je vous assure... Vous avez un petit nom, maintenant que vous avez vu le mien ?

L'armoire à glace savait lire, réfléchir et temporiser.

— Moi, c'est Johnny, dit-il. O. K., monsieur le commandant, vous cherchez quoi, par ici ?

— Une jeune femme brune, Sonia Versini. Son frère Gilles m'a dit qu'elle était montée, tout à l'heure. Comme on doit rentrer ensemble et que je commence à sérieusement m'ennuyer en votre compagnie, je viens la prévenir.

Johnny avait reculé d'un pas, mais ne s'écartait pas. Il suggéra:

— Je pourrais lui faire passer le message, vous perdriez pas votre temps...

Boris sentit la moutarde lui monter au nez, brusquement. Il avança d'un pas, mâchoires crispées, et le vigile recula de deux, par prudence.

— Je fais mes commissions moi-même et tu as une seule seconde pour t'ôter de mon chemin et me dire où est Sonia...

En même temps qu'il délivrait son ultimatum, Boris écarta ostensiblement le pan de sa veste, et glissa sa main droite vers sa hanche. Johnny tendit les deux mains devant lui. Il avait pigé au quart de tour.

— Pas la peine de vous énerver, commandant ! Je faisais que causer...

Il montrait ses mains vides et s'écarta.

— Je suis pas armé, moi...

— Encore heureux, fit Boris en ramenant sa main devant lui. Et Sonia ?

— Je sais pas où elle est, je vous jure...

Boris intercepta le coup d'œil du costaud derrière lui et mit le cap sur la première porte dans le couloir.

— Ne jure pas, tu vas te retrouver direct en enfer ! Sam t'a demandé de gagner du temps, c'est ça ?

Johnny ne répondit pas, mais il avait la mine chiffonnée, en regardant Boris ouvrir la porte. Il se détourna précipitamment et sortit de sa poche un portable qui semblait minuscule dans sa grosse paluche. Il avait fait de son mieux et allait rendre compte. L'ignorant, Boris poussa le battant et respira de plein fouet un puissant remugle de cigare.

La pièce était grande, seulement éclairée par une liseuse qui en maintenait la majeure partie dans la pénombre, et il la crut d'abord déserte. Un bureau ultramoderne, un bar et des étagères garnies de boîtiers de films plutôt que de livres... Puis, alors qu'il s'avavançait sur un tapis persan, il buta sur une chaussure de femme, un escarpin noir, et entendit s'élever une voix plaintive.

— Boris ! Oh, Boris je suis là... venez...

C'était Sonia et ses cheveux bruns dépassèrent du dossier d'un vaste canapé en cuir tourné vers un pan de mur tout entier occupé par un téléviseur à écran plat. Le temps qu'il accoure, elle se redressa et il vit ses seins nus, d'une belle teinte cuivrée, qui pointaient entre les pans de son corsage ouvert et froissé. Elle avait les cheveux en bataille et les yeux brillants, une pommette marbrée, souvenir de la gifle de Karine, mais elle haletait tout en se mettant debout, lui dévoilant en dernier lieu son ventre nu, à la lisière de sa jupe retroussée sur sa taille.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Debout sur le canapé, elle noua ses bras sur sa nuque et se plaqua contre lui, d'un élan de tout le corps. Elle se trouvait à bonne hauteur pour qu'il n'ait qu'à baisser la tête pour lui lécher les seins.

Déjà, elle pressait ses tétons contre ses lèvres. Elle ne répondit qu'ensuite.

— Ces sales types, dit-elle en ravalant un sanglot. Des amis de Sam...

Elle tremblait et sa peau était brûlante.

— Gilles leur a dit qui vous étiez, bafouilla-t-elle, sa bouche dans le cou de Boris. Ils étaient furieux, ils ont voulu...

Elle s'interrompit, ondula en resserrant son étreinte. Une petite pieuvre lascive. Les bouts grenus de ses seins s'irritaient contre le menton de Boris.

— Qu'est-ce qu'il vous ont fait ? insista-t-il.

— Ils m'ont menacée, si vous n'aviez pas été là, je suis sûre qu'ils m'auraient violée, tous les trois... J'ai eu très peur...

Elle hésita, poussa son ventre en avant. Le cuir du dossier, entre eux, était rembourré, mais elle bascula par-dessus, s'accrochant à la taille de Boris. Il dut la repousser, avec douceur mais fermement.

— Qu'est-ce que vous avez, là derrière ? demanda-t-elle en agrippant sa ceinture.

— Un étui.

— Pour mettre un pistolet ?

— Ça m'arrive d'en porter.

— Mais il est vide...

— Je ne sors pas armé, surtout dans ce genre de soirée. Remettez-vous et venez avec moi, je dois retrouver ma collègue...

Sonia hocha la tête, mais en profita pour frotter sa joue sur son bas-ventre. Elle murmura :

— Elle est bandante, votre collègue. Elle était excitée, tout à l'heure, en bas. Et vous aussi, j'ai bien vu comment la femme à la caméra...

Il la força à se remettre sur pied, avant que son manège produise sur lui le même effet que le spectacle filmé par Mado, dans la salle du sous-sol.

— Qu'est-ce que les amis de Sam voulaient savoir ? questionna-t-il en la maintenant à distance.

Ses seins se soulevaient rapidement. Elle baissa la tête en se mordillant les lèvres. Porta ses mains au bas de son ventre, mais ce n'était pas un réflexe de pudeur, car elle lissa sa toison noire pour faire bâiller le haut de sa fente, et frissonna d'excitation.

— Si vous m'aviez sauté dessus, répondit-elle dans un souffle.

— Cessez ce petit jeu, Sonia ! Est-ce qu'ils ont parlé de Candice Meyer ?

Elle releva la tête, l'air étonné.

— Non, quel rapport ?

Il soupira et lui tourna le dos.

— Rajustez-vous, je vous ramène à votre voiture, si vous voulez...

Du coin de l'œil, il la vit reboutonner son chemisier et tirer sur sa jupe. Elle avait vraiment l'air déçue.

— J'espérais vous aider, dit-elle d'une voix contrite.

— Je compte encore sur vous, dit-il en ramassant sa chaussure sur le tapis et en la lui tendant.

Il regarda alentour, l'observa et demanda alors qu'elle se rechaussait:

— Vous n'aviez rien d'autre ?

Elle secoua négativement la tête. Confessa en lui jetant un regard enflammé:

— Je l'ai retirée dans votre voiture...

Et pour prouver qu'elle avait deviné sa pensée, elle ajouta:

— Ma culotte... Je l'ai oubliée sur la banquette arrière...

Boris haussa les épaules et marcha jusqu'à la porte. Elle le rattrapa sur le seuil. Lui prit le bras.

— Excusez-moi, j'ai tendance à oublier que vous êtes en service... Si je peux vous aider...

— Oui, il faut qu'on parle à Karine Rice, sans la braquer...

Sonia fit la grimace. Porta la main à sa pommette.

— Vous avez vu comment elle m'a reçue ?

— Justement, elle a à se faire pardonner...

*

* *

Johnny avait disparu du paysage, ils ne croisèrent personne en regagnant l'immense salle du rez-de-chaussée. Du côté du buffet, un cercle vociférant s'était formé, autour d'un couple enlacé qui prenait une douche au champagne, façon podium d'arrivée d'un grand prix de formule 1. En guise de combinaison de pilote, le jeune homme ne portait qu'une djellaba, et sa partenaire une robe transparente. Lorsqu'un de leurs admirateurs fit gicler sur eux le contenu d'un nouveau magnum, elle pivota, le dos collé au corps du garçon, et ils commencèrent à mimer un accouplement de façon si convaincante que les spectateurs se mirent à applaudir en rythme et à réclamer un passage à l'acte.

Le petit jeu devint en quelques minutes l'attraction et avant d'avoir atteint la porte-fenêtre, Boris constata que le couple ne se contentait plus de mimer. Ils faisaient vraiment l'amour debout, la fille cabrée, vissée sur le sexe dressé de son compagnon. Elle gémissait et ne faisait pas semblant, offrant son visage et sa poitrine aux jets de champagne.

Boris sentit les ongles de Sonia s'enfoncer dans sa paume. La jeune femme était fascinée.

— Quel culot elle a !

— Elle ? Parce que lui... ?

— Vous n'avez pas lu son interview dans *Gala* la semaine dernière ?

Il avoua ne pas être lecteur, même occasionnel, du magazine, où la fille qui s'exhibait présentement sous leurs yeux avait récemment confié ses états d'âme de jeune mariée, lui expliqua Sonia.

— Son voyage de noces féérique, tout ça...

— Je n'ai pas été malade depuis des années, admit Boris. Aucune raison d'aller chez le médecin et de tomber là-dessus.

La scène tournait à la performance, la jeune mariée se trémoussait frénétiquement sous les vivats, et sur le membre endurant de son servent. Le déluge de champagne rendait le sol glissant, mais le couple ne reculait devant aucune acrobatie.

— Ce n'est donc pas son mari, lui ? s'enquit Boris.

Sonia le dévisagea comme s'il était un peu simplet.

— Vous ne l'avez pas reconnu ? s'exclama-t-elle.

C'est Kevin ! Le pilote de course !

Boris se dit qu'il n'avait pas tout faux.

— Et elle ?

Sonia le prit cette fois pour un demeuré, puis décida qu'il la faisait marcher et éclata d'un rire trop strident.

— Vous vous moquez de moi !

Elle reporta son attention sur le couple, en se haussant sur la pointe des pieds car il y avait de plus en plus d'amateurs, qui se frottaient de moins en moins innocemment, contaminés par l'ambiance électrique. La jeune mariée poussait des ululements charmants, annonceurs d'un orgasme dévastateur. Le nommé Kevin était résistant et infatigable. Un pilote qui tenait la route !

— Vous la voyez ? minauda Sonia, j'en ai la gorge toute sèche...

Elle se serait bien vue à sa place, assurément, mais Boris l'entraîna.

— Il n'y a plus de champagne, de toute façon !

Il dut la remorquer jusqu'à la porte-fenêtre donnant sur la terrasse, à contre— courant des invités qui rentraient pour profiter du spectacle, et faire provision de ragots. On savait déjà quels noms connus allaient produire du buzz sur la Toile, pour peu qu'un petit film de leurs ébats soit en train d'être tourné...

Sur le seuil, Mado, la cinéaste, se heurta à Boris pour la seconde fois de la soirée, de face cette fois, et lui fit éprouver le moelleux de ses généreux

airbags.

— Vous ne voulez pas voir la fin de la course ? s'étonna-t-elle. Il paraît que c'est chaud bouillant, là-bas ! Avec un as du volant !

— Il est parti pour un rallye, plaisanta Boris. Vous ne filmez plus ?

Elle ne portait plus sa petite caméra.

— Pour ce genre de numéro, dit-elle en montrant l'attroupement bruyant, un portable suffit. Et puis j'avais mieux à faire...

Elle jeta un coup d'œil à Sonia, sourit :

— Vous aussi, on dirait !

La grimace de la brune la fit se raviser :

— Humm, je suis peut-être trop optimiste ! La tenue en bataille mais la mine frustrée...

Elle fixa Boris, lui dit sur le ton de la remontrance :

— Vous seriez capable de la laisser sur sa faim ? Vous êtes trop sérieux. C'est cette Candice qui vous empêche de vous laisser aller ? Oubliez-la, qui la connaît ? Personne ne s'en soucie, ici !

Elle se colla sans façon à Sonia et lui proposa, en faufilant une main sous son chemisier :

— Si tu as un petit creux, je connais des gens mieux disposés que lui pour te régaler, ma jolie !

Elle éclata de rire et lança à Boris en pointant le pouce vers le jardin :

— Votre amie rousse est moins coincée, et très expressive, en plus ! Je lui ai promis de lui envoyer la vidéo... Si vous êtes gentil, elle vous la montrera...

Elle embrassa Sonia sur la bouche, adressa un clin d'œil coquin à Boris et les quitta pour suivre le flot des voyeurs.

Contrarié, Boris se mit en quête de Géraldine, se demandant jusqu'où elle s'était laissé entraîner, sous l'œil d'une caméra, par— dessus le marché. Il avait lâché la main de Sonia et quand il se retourna, il la vit qui faisait demi-tour pour rentrer dans la villa. Il renonça à la rattraper, mit le cap sur la tonnelle, non seulement contrarié mais furieux. Y compris contre lui-même.

Il reconnut de loin la fine silhouette de sa collègue, l'entendit rire. Elle était en compagnie de Karine Rice. Cette dernière, un verre à la main, son bras passé autour de la taille de Géraldine, titubait un peu contre son épaule.

Elles avaient l'air de deux vieilles copines un peu gaies, se moquant de rester à l'écart des distractions qui faisaient courir les autres. Géraldine se déplaça, la main de Karine Rice qui folâtrait au bas de ses reins retomba, et en les observant à distance, Boris fut rassuré, à la fois sur la sobriété de sa collègue et sur son degré d'intimité avec la Californienne.

Les deux femmes discutaient avec animation, Karine surtout, qui buvait sec, apparemment du whisky. Elle se laissa choir sur un banc libéré par des

invités pressés d'aller rejoindre les autres à l'intérieur, pour la dernière ligne droite du grand prix...

Géraldine resta debout, prit le verre des mains de Karine et le posa sur un guéridon proche. Elle aperçut Boris et comme il hésitait à s'approcher, elle vint à sa rencontre.

— Ça n'a pas l'air d'aller, grand chef !

— Elle non plus, répliqua-t-il en montrant l'Américaine d'un mouvement de menton.

— Elle a trop bu, mais on a fait connaissance...

— C'est un euphémisme, une litote, ou de *L'understatement* britannique ?

— Hou là là ! C'est quoi, ce pataquès ? J'ai une tête de litote, c'est ça ?

Il la détrompa.

— Non, du tout, mais Mado m'a dit...

Géraldine l'interrompt en riant :

— Mado la cameraman ? Elle n'est pas avare de compliments, celle-là. Elle me trouve très filmogénique, c'est son mot ! Elle m'a fait des propositions qui feraient rêver plus d'une fille, même fonctionnaire ! Casting d'enfer, avenir en or, cinémascope et tout !

Elle fixa Boris et ajouta avec une moue ingénue :

— Rien de compromettant, si ça peut te rassurer.

Elle était d'une sincérité désarmante.

— Et Karine ? reprit-il, en regardant vers le banc.

L'Américaine s'était levée pour récupérer son verre, qu'elle remplissait avec un fond de bouteille. Sa robe légère et ajustée soulignait sa silhouette mince et musclée.

— Elle a du vague à l'âme, répondit Géraldine.

— Pas de boulot, c'est ça ?

Karine les aperçut et agita la main. Elle semblait trop peu assurée sur ses jambes pour marcher jusqu'à eux.

— Tout à l'heure, dans le sous-sol, ironisa Boris, elle n'avait pas l'air minée par la recherche d'un emploi...

— C'est sûr, mais il y a autre chose qui la tracasse, dit Géraldine. Et qui a rapport avec ce qu'on fait ici.

Elle fit signe à Karine qu'elle allait la rejoindre.

— Tu lui as parlé de Candice Meyer ? s'enquit Boris.

— Justement, elle s'est mise à picoler dès que j'ai cité ce nom, et elle voudrait bien savoir ce qu'on lui veut, à Candice. Ça l'inquiète. Elle n'est pas claire, en tout cas.

— Ça crève les yeux ! Mais tu lui plais, et en manœuvrant habilement...

Géraldine hocha la tête et assura :

— Dans le rôle de l'ami jaloux, tu es parfait... Si tu restes de mauvais poil, elle se sentira encore plus en confiance avec moi...

Boris croisa son regard goguenard et dut reconnaître qu'elle avait le chic pour dédramatiser les situations. Sa mauvaise humeur fondit. D'autant que Géraldine ne perdait pas de vue la raison de leur présence ici. Elle reprit :

— Je vais lui tirer les vers du nez avant qu'elle soit complètement schlass. Tu viens ? Que je te présente.

Il acquiesça, reprenant espoir de ne pas repartir bredouille.

— Je tâcherai de ne pas l'effaroucher.

Perfide, Géraldine ajouta tout de même à voix basse, en marchant à côté de lui et en lui prenant le bras :

— Sonia est bien sympa, mais on se débrouillera sans elle, pas vrai ?

— Elle est allée dire à son frère, qui l'a répété à Sam, qu'on était des policiers...

— Sympa mais pas maligne !

— Ça a failli lui coûter cher. Sam s'est imaginé qu'on était là rapport à la drogue qui circule, ou va savoir...

— Y a de quoi lui chercher des noises, c'est sûr, les motifs ne manquent pas... J'ai dit à Karine qu'on était journalistes, en quête de détails sur les coulisses du circuit professionnel. La vie des joueurs en dehors des courts, les filles qui tournent autour... Les arnaqueuses. Candice Meyer, par exemple. Ça a fait tilt...

— Bien joué, admit Boris. Je n'aurais pas fait mieux...

— Pardi, tu pars avec un trop gros handicap...

Il lui jeta un coup d'œil, guettant l'indice d'un sous-entendu à la limite de la grossièreté, mais elle ajouta avec un parfait naturel :

— Tu as bien vu, elle est féminophile complète, cette goudou...

Avant qu'il trouve à répliquer, ils virent Karine Rice se lever tout d'un coup du banc, le regard rivé à un point, quelque part derrière eux, rafler la bouteille vide à ses pieds et foncer droit devant elle, une insulte à la bouche, genre « *Son of a bitch !* » Elle passa près d'eux sans paraître les voir. Elle tenait la bouteille de whisky par le col et de toute évidence, ce n'était pas dans l'intention d'en partager la dernière goutte, s'il en restait une.

Le temps que Boris se retourne, que Géraldine esquisse un geste pour la retenir, Karine Rice avait rattrapé un grand type bien bâti, aux cheveux blancs, qui se dirigeait vers la villa. Elle l'interpella à l'instant où il mettait le pied sur la terrasse. Dans les mêmes termes, y ajoutant quelques gracieusetés supplémentaires.

L'homme se retourna vivement, son visage se crispa et il se rejeta en

amère. Mais trop tard pour esquiver complètement la bouteille brandie à bout de bras et abattue avec force sur son crâne.

CHAPITRE XIII



Karine Rice était grande, sportive et entraînée. Heureusement, elle avait trop bu. La bouteille se fracassa non pas sur le front de l'homme aux cheveux blancs, mais sur le côté de son cou et sa clavicule. Il cria, de surprise autant que de douleur, puis gronda, de colère plus que de douleur, en se protégeant de son bras replié. Il lança ensuite son poing vers l'agresseur, et seulement après, se tint l'épaule et gémit.

Il y avait des éclats de verre et du sang sur les dalles, Karine Rice avait la lèvre inférieure fendue, mais elle braquait le tesson de bouteille, menaçant de s'en servir comme d'un couteau. À l'instant où elle repartait à l'assaut, Boris surgit derrière elle et lui agrippa le bras. Les muscles étaient raidis, noués comme des cordes. Il ne parvint qu'à la faire reculer, et dut parer un coup de coude à la gorge avant de lui saisir le poignet. La torsion fit à peine réagir l'Américaine, mais elle lâcha le tesson. Essayait en même temps de le mordre ou de le griffer au visage. Elle était hors d'elle. Elle ne renonça que lorsqu'il

l'eut envoyée bouler dans l'herbe, d'une bourrade violente.

— Ça suffit, Karine ! Calmez-vous ! lui intima-t-il.

Elle montra les dents, mais elle fixait l'homme que Géraldine contenait tant bien que mal pour l'empêcher de bondir sur elle. Les poings serrés, il lui lança un chapelet d'injures, en argot américain.

— Calmez-vous aussi ! lui ordonna Géraldine, en lui bloquant le bras.

La douleur le fit grimacer et il se tint tranquille. Affalée sur l'herbe, Karine avait du mal à se relever, à cause de l'alcool autant que du coup de poing reçu au visage. Boris fit signe à Géraldine, qui lâcha l'homme pour aider Karine à se remettre debout. C'est Boris qui aborda l'inconnu.

— Elle vous a cassé la clavicule ?

L'homme fit prudemment jouer son épaule et conclut que non, d'un mouvement de tête plutôt excédé. Il avait des estafilades au cou et une plaie sous la mâchoire, qui saignait. Mais rien de grave, compte tenu de la brutalité de l'attaque.

— Elle ne s'est pas jetée sur vous par hasard, reprit Boris.

— Ça ne vous regarde pas, fichez-moi la paix.

— Détrompez-vous, ça me regarde...

L'autre hésita, le toisa. Serra les mâchoires et finit par lâcher entre ses dents :

— Merci d'être intervenu, mais c'est une affaire privée entre cette femme et moi. Ne vous en mêlez pas, s'il vous plaît...

Du coin de l'œil, Boris vit Géraldine qui éloignait Karine, et cette dernière qui se mettait à sangloter sur son épaule. Mais il hésitait encore à montrer sa carte.

Le bonhomme n'était pas commode, avoir affaire à un officier de police l'amadouerait sans doute, mais du coup, Karine risquait de se fermer comme une huître et de ne plus rien dire à Géraldine. Laquelle, devinant son hésitation, essayait d'entraîner l'Américaine du côté de la tonnelle.

Boris aperçut alors Johnny, le vigile en costume sombre, qui déboulait dans leur direction, et sur ses talons, Sam, le propriétaire, dont le gros cigare était éteint, mais dont les petits yeux sombres, sous les arcades proéminentes, étincelaient.

— Vous êtes blessé, monsieur Everett ? s'inquiéta Johnny en se précipitant vers l'homme aux cheveux blancs.

— Qu'est-ce qui se passe, Dan ? Ce sont ces flics qui te causent des ennuis ? fulmina Sam.

La terrasse et le jardin avaient été désertés par les invités, au profit du rez-de-chaussée de la villa. Il n'y avait plus personne alentour, et dans le relatif silence, la voix colérique du maître de maison portait.

Dan Everett se redressa de toute sa taille, s'écarta de Boris et pointa le menton vers le petit homme en smoking. Il l'apostropha, la voix pareillement furieuse.

— Des flics, Sam ? J'arrive chez toi pour faire la fête, je manque me faire exploser le crâne par cette dingue de Rice, et tu me dis que ces deux-là sont des flics ? Qu'est-ce qui te prend, Sam ? Tu as perdu la boule ? C'est un traquenard ?

Sam s'approcha. Ignorant les deux femmes demeurées à quelques mètres, il s'adressa à Dan Everett, tout en fixant Boris :

— Je suis désolé, Dan, mais ils ne vont pas gâcher la fin de la soirée... On les a assez vus, n'est-ce pas ? J'ai passé quelques coups de téléphone et ces messieurs dames vont gentiment nous laisser tranquilles.

Il fit une pause, mâchonna son cigare et haussa sa petite taille pour en faire renifler l'odeur à Boris. Poursuivit d'un ton doux et tendre :

— J'ai même osé réveiller un directeur général pour exiger un peu de retenue de la part de ses fonctionnaires. On m'a assuré que vous comprendriez, commandant Corentin. C'est une fête privée qui n'a aucun...

— Nous sommes ici pour rencontrer M^{me} Rice et chercher la trace d'une jeune femme qui a disparu, l'interrompt sèchement Boris. Par pour vous causer le moindre désagrément, à vous ou à vos invités...

Par la porte-fenêtre ouverte, leur parvinrent des plaintes modulées qui se muèrent en râles, sur un rythme haletant. Puis une salve d'applaudissements et un tumulte de cris.

— Très belle fête, reprit Boris. A moins que vous n'ayez des choses à nous apprendre au sujet d'une certaine Candice Meyer, qui fréquente volontiers des joueurs de tennis, nous allons vous laisser.

Tout en faisant face à Sam, Boris avait l'œil sur Johnny et sur Everett. Seul ce dernier réagit, en entendant prononcer le nom de Candice, et d'une façon qui ne manqua pas d'alerter Boris. Il tressaillit et changea de couleur. Même Sam s'en aperçut et lui lança, étonné :

— Tu la connais ?

Pris de court, Dan Everett resta muet, mais son regard bleu se figea. C'est alors que Karine Rice, derrière Boris, lança d'une voix grinçante :

— Bien sûr qu'il la connaît ! Mais pas de cadavre, pas de crime, hein, Dan ? Tu nous as bien fait la leçon, à Anthony et à moi !

Dans le silence qui s'ensuivit, avec en fond sonore les bruyantes manifestations de plaisir provenant de la villa, tout le monde resta médusé. Puis Dan Everett laissa éclater sa fureur, réagissant avec une violence sidérante. Il était blessé, ensanglanté, mais il se rua en avant, bousculant Boris pour se jeter sur Karine Rice.

— Elle est folle ! Elle raconte n'importe quoi ! C'est parce que je l'ai

virée ! hurlait-il.

Géraldine avait des réflexes, et du courage. Elle s'interposa, tenta de le stopper. Il la repoussa et quand elle essaya de le ceinturer, il l'envoya dinguer à trois pas. Pour aussitôt frapper Karine à la tempe et la saisir à la gorge. Trop ivre pour se défendre, elle décocha des coups de pied dans le vide.

— Anthony n'a tué personne ! éructa Everett en pivotant, alors que Boris se précipitait pour intervenir.

Everett fit en direction de sa poche un geste vif et Boris vit jaillir la lame du couteau, contre le cou de l'Américaine. Il retint son élan. L'autre écumait.

— Bougez plus ! Reculez ! Sinon, je la tue !

Tous se figèrent. Johnny renonça à s'en mêler et Sam laissa tomber son havane. A demi redressée, Géraldine hésita, mais s'immobilisa. Boris, bras tendu à l'horizontale, l'invitait à ne rien tenter. Lui-même battit en retraite.

Étranglée par le bras valide de Dan Everett, Karine ne touchait plus terre et gigotait à peine, bouche ouverte, les yeux exorbités. Le sang qui coulait de la mâchoire de l'homme lui gouttait sur le front. La pointe du couteau piquait son menton. Ce n'était qu'un couteau de poche à la lame courte, mais dans la pogne puissante d'Everett, il était capable de lui trancher la carotide comme n'importe quelle arme blanche. Tout le monde s'en rendait compte, alors qu'Everett reculait, abrité derrière la jeune femme qu'il soulevait du sol apparemment sans effort.

Il dit encore, d'une voix hachée :

Je m'en vais... foutez— moi la paix... Il ne l'a pas tuée, je vous dis !

Après quoi, il se tut, hors d'haleine, concentré sur l'effort. Tétanisée, Karine pesait lourd, mais la peur, l'adrénaline dopaient Everett et décuplaient sa détermination. Il en oubliait la douleur de son épaule, même si sa main tremblait sur le manche en corne.

Géraldine s'était redressée et rapprochée de Boris, alors que la distance grandissait entre eux et Everett.

— S'il la lâche, murmura Boris sans tourner la tête, tu t'occupes d'elle et moi de lui...

Géraldine acquiesça d'un battement de cils.

— S'il la lâche..., souffla-t-elle.

— Reculez ! cria Everett, en essayant de s'éloigner plus rapidement, malgré le manque de coopération flagrant de Karine, qu'il traînait comme un poids mort.

Johnny, sur la terrasse, avait esquissé un mouvement, mais Sam le dissuada.

— Laisse-les faire, murmura-t-il. C'est leur job...

Johnny lorgna vers la ceinture de Boris, où il imaginait qu'une arme de

service ne demandait qu'à jaillir d'un étui...

Dans la grande salle, des applaudissements cadencés saluèrent la performance érotique de Kevin, le pilote de formule 1, et de la jeune mariée — à un autre — transformée par son bonheur conjugal tout neuf. Ils avaient fini par franchir la ligne jaune et se vautraient dans une mer de champagne. L'orgie alentour promettait d'être à la hauteur de leur exploit.

Sur la pelouse où raclaient ses talons, Karine Rice manquait d'air et suffoquait. Son teint virait violacé, elle tirait la langue et guettait le moment propice pour tenter quelque chose, mais à mesure que les secondes passaient, ses forces diminuaient, l'air se raréfiait dans ses poumons, et surtout la menace du couteau pointé restait paralysante. Everett s'essouffait, lui aussi, sa main tremblait de plus en plus. Ils étaient en vue du portail de la villa quand Karine perçut une brutale chute de tension dans le bras armé. Elle ne pouvait pas voir la lame, mais devina qu'elle déviait de son cou. Luttant contre l'asphyxie, rassemblant toute son énergie mentale, elle s'amollit, comme si elle perdait connaissance. L'autre bras, celui qui l'étranglait, relâcha sa pression.

Malgré la distance, Boris, qui ne quittait pas le couple des yeux, perçut la modification de leur attitude.

— Il va la lâcher ! chuchota-t-il.

— Elle a tourné de l'œil, murmura Géraldine.

— Pas sûr...

Au même instant, Karine Rice rua pour desserrer l'étreinte et décocha vers Tanière un coup de talon, et vers l'épaule blessée un coup de coude. Dan Everett poussa un hurlement, lâcha le couteau et frappa la jeune femme d'une manchette, avant de se retourner et de prendre la fuite à toutes jambes.

Boris et Géraldine s'étaient déjà élancés.

Allongée sur le gazon, les mains sur la gorge, la respiration coupée, l'Américaine râlait et sanglotait. Boris se pencha sur elle, vit qu'elle saignait de la bouche et avait le regard dans le vague, mais elle était consciente.

— Le lieutenant Hébert s'occupe de vous ! fit-il en se redressant.

— Je t'accompagne ? dit Géraldine en s'accroupissant.

— Pas la peine, il n'ira pas loin...

— Sois prudent !

La laissant auprès de Karine, il courut jusqu'au portail, scrutant la ruelle en impasse à la recherche d'une silhouette. Il jura entre ses dents en entendant rugir un moteur, à vingt mètres devant lui.

L'Audi remonta en marche arrière le tronçon de rue et lorsque Boris, sprintant à perdre haleine, parvint à sa hauteur, elle bondit vers l'avant, le ratant d'un cheveu. Il fit un bond de côté pour l'éviter. À travers la vitre, le visage couronné de cheveux blancs en bataille arborait un rictus meurtrier.

Dan Everett accéléra, redressant au ras d'une voiture stationnée, rayant la portière d'une autre. L'Audi vrombit jusqu'au rond— point proche, vira vers le bois de Boulogne.

Boris rebroussa chemin jusqu'à la voiture de service, y monta et démarra. Le temps de déboîter, de reculer à toute allure, il se lança à la poursuite de Dan Everett.

Il était deux heures du matin, l'Audi avait disparu, mais il écrasa l'accélérateur et brancha la radio de bord.

*

**

Géraldine apostropha Johnny, le vigile.

— Aidez-moi à la relever !

Le mastard plissa les paupières, hésita, peu habitué à s'entendre ainsi interpellé par une femme. Sam s'approcha et intervint :

— Aide le lieutenant Hébert, tu vois bien qu'elle n'y arrive pas !

Johnny empoigna Karine Rice par un bras, Géraldine saisit l'autre et ils la remirent debout. L'Américaine tituba, se plaignit d'avoir la tête qui tournait et vomit. Ils la portèrent vers la villa. Sam avait pris les devants, il revint vers eux en compagnie d'une femme, visiblement une employée de maison, qui tamponna avec un linge mouillé le visage tuméfié de l'Américaine et lui fit avaler des comprimés et un verre d'eau. Elle les dirigea vers la cuisine, prenant le relais de Johnny. Avec sa robe tachée de terre et de sang, sa bouche enflée et des bleus sur le côté du visage, Karine avait piètre allure, mais la vision de l'orgie qui transformait la grande salle en gigantesque pandémonium la fit se ressaisir. Elle se redressa, balaya l'espace d'un regard fiévreux. Avant que Géraldine l'en empêche, elle rafla une bouteille de champagne oubliée sur le seuil et en vida le fond en buvant au goulot. Elle toussa, hoqueta, la gorge douloureuse, les poumons en feu.

Géraldine la prévint :

— Vous avez des choses à me raconter, Karine, alors fini les réjouissances, je ne vous lâche pas avant que vous m'ayez tout dit !

Karine la fixa d'un œil brillant, grimaça un sourire et s'écria, en poussant sa hanche contre elle :

— Lieutenant, hein ? Je n'en reviens pas ! Quelle cachottière !

Elle baissa la tête et bredouilla, la bouche dans son cou :

— C'est moi qui ne te lâche pas, lieutenant !

La musique tonitruante avait débordé de la partie de la salle dédiée à la danse, on avait baissé les lumières et il était difficile de deviner si les corps qui

s'agitaient dansaient, s'accouplaient, ou les deux. Dans la pénombre, Géraldine buta sur un couple enlacé, qui se révéla être un trio. La fille brune en sandwich se révéla être Sonia. Elle se cramponnait aux épaules et aux hanches d'un petit taureau fougueux dont chaque coup de reins la soulevait haut, pour mieux la faire retomber sur son pal vertical. Pressé contre son dos, un autre homme attendait son heure, en activant ses doigts dans l'orifice étroit de ses reins.

Le regard révolté et les seins ballottés, Sonia se mit à rire en reconnaissant les deux femmes, et d'une voix éraillée encouragea l'homme patient à la prendre sans tarder par-derrière. Un souhait qu'il exauça sur-le-champ, fléchissant et se redressant pour l'empaler, lui arrachant des petits cris stridents.

Karine s'était arrêtée et fixait Sonia en train de se pâmer. Elle répondit d'une moue dégoûtée au regard de défi que lui lançait la brune. Ces deux-là n'en avaient peut-être pas fini, songea Géraldine en entraînant l'Américaine à la suite de l'employée, vers une porte menant à la cuisine.

Après le vacarme et le désordre de la grande salle, la pièce, fonctionnelle et froide comme un laboratoire, parut à Géraldine un havre de paix. Pourtant, ses dimensions étaient proportionnées au reste de la villa et on s'y activait, entre fourneaux, frigos et grands comptoirs garnis de victuailles et de bouteilles, en quantités apparemment inépuisables. Sam savait recevoir, mais quand il pointa son smoking et un havane tout neuf dans le sillage des deux femmes, Géraldine le rembarra sèchement.

— Vous nous laissez discuter tranquillement, et ensuite, je vous quitte sans regret ! lui lança-t-elle.

Elle lut dans ses yeux combien il aurait aimé lui faire ravalier son insolence, mais il se contenta de hocher la tête et de maugréer :

— Faites votre boulot, lieutenant Hébert !

Elle lui referma la porte au nez et se retourna vers Karine Rice.

— Dites-moi ce qui s'est passé avec Candice Meyer et les Everett père et fils, à présent...

L'Américaine s'était assise à un coin de table à l'écart des va-et-vient des serveurs, et l'employée de Sam avait posé devant elle une carafe d'eau et deux verres. Géraldine les remplit, en vida un et alla chercher un autre siège. Accoudées face à face sur le comptoir en inox, les deux femmes se regardèrent. Karine Rice esquissa un sourire et rompit le silence :

— Je suis préparatrice mentale pour des sportifs de haut niveau, vous savez ? Pour le moment, sans client, mais on me dit compétente... J'ai une réputation, et des tarifs à la hauteur de mon expertise...

Elle ricana, ce qui raviva les douleurs de sa bouche contusionnée.

— Foutaises, tout cela ! Question de force mentale, je ne vous arrive pas

la cheville, lieutenant Hébert !

Elle avait insisté sur le grade, en le féminisant, et sa façon de fixer Géraldine ne laissait guère de doutes sur ses arrière-pensées. Mais Géraldine ne voulait plus se laisser distraire.

— Merci du compliment, Karine, répliqua-t-elle, inflexible; cela ne vous étonnera donc pas si nous revenons à Candice Meyer...

— O. K., je vous raconte... Anthony Everett menait un set à zéro contre Tardelli, aux Masters de Monte-Carlo...

Géraldine eut l'impression qu'elle d  vidait un récit préparé de longue date, rumin   et ressassé, dont elle se débarrassait comme d'un boulet trop lourd à traîner... Karine en arrivait au moment où Dan Everett les avait rejoints, Anthony et elle, dans la chambre de la pension Mimosas, sur les hauteurs de Roquebrune-Cap-Martin, et avait décidé de se débarrasser du corps de Candice, quand le portable de Géraldine sonna, interrompant sa confession.

— Pas de cadavre, pas de crime ! c'est ce que Dan a décrété, et il m'a chass  e de la chambre, quand j'ai protesté..., conclut l'Américaine.

Géraldine vit s'afficher le numéro du mobile de Boris et prit la communication, le cœur battant.

—   a va, grand chef ?

— Pour moi, oui... Pour Dan Everett, moyen !

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a percuté une pile du pont de Levallois... L'Audi est solide, mais à la vitesse où il allait, elle a quand même souffert.

— Il est... ?

— Il s'en sortira, mais il est sérieusement blessé. Le SAMU vient de l'emporter vers Beaujon...

Après un silence, Boris demanda:

— Et toi ?

— Je sais ce qui est arrivé à Candice...

— Je reviens te chercher chez Sam, conclut Boris.

CHAPITRE XIV



Il était près de quatre heures du matin quand ils déposèrent Karine Rice devant la porte d'un petit hôtel chic et discret de la Butte Montmartre.

— Vous n'avez vraiment aucune idée de l'endroit où Dan Everett a fait hospitaliser son fils ? lui avait demandé Boris après lui avoir fait promettre de venir se présenter dès le lendemain au 36 quai des Orfèvres.

L'Américaine lui avait répété ce qu'elle avait dit à Géraldine: Dan s'était vanté de connaître près de Paris une clinique spécialisée dans le traitement des addictions, particulièrement celles liées au sexe. La clientèle devait être triée sur le volet et les tarifs exorbitants, avait-elle déduit des allusions de Dan Everett, mais c'était une adresse discrète. Elle ne la connaissait pas, et n'avait pas eu de nouvelles d'Anthony depuis l'épisode de Roquebrune-Cap-Martin.

— Il n'en a donné à personne, avait-elle ajouté.

Le père du joueur, selon elle, était convaincu que la fringale sexuelle de son fils était le principal obstacle à sa réussite sportive. Elle avait échoué à gérer sa conduite, il fallait donc en passer par un traitement psychiatrique.

— Il a répété plusieurs fois, tout à l'heure, qu'Anthony n'avait pas tué Candice, avait fait remarquer Géraldine.

— Je crois qu'il s'en est persuadé lui-même, avait expliqué Karine. C'est pourtant la vérité: Anthony l'a tuée, même si ce n'était pas volontaire. Son père lui a d'ailleurs enfoncé ça dans le crâne, il l'a culpabilisé pour qu'il accepte de se faire soigner, mais pour lui-même, Dan nie la chose...

— Un vrai tordu...

Avant de quitter la villa, Boris avait interrogé Sam, auquel Géraldine ne voulait plus adresser la parole. Le producteur avait l'air affecté par l'accident

de son ami, mais surtout soulagé de voir la police décamper. Dans la villa, il restait du monde et c'était l'heure des derniers excès. Les saladiers de cocaïne étaient presque vides, les adeptes *de fist-fucking* et de gangbang hagards. Assaillie par plus de sexes bandés qu'elle n'avait d'orifices et de mains pour les accueillir et les cajoler, Sonia ne reconnaissait plus personne.

— J'ai eu Dan tout à l'heure sur son portable, avait consenti à expliquer Sam. Il était hors de Paris, mais je ne sais pas où... Quant aux histoires de son fils... je n'ai pas de descendance, moi, et je m'en félicite !

Boris et Géraldine roulaient à présent seuls sur le flanc de la Butte.

— Tu crois que Karine viendra au 36, au lieu de prendre le large ? demanda Géraldine en réprimant un bâillement.

— Je parie que oui. C'est son intérêt.

— Elle risque des poursuites pour non-dénonciation de crime...

— Elle dira que Dan Everett l'a menacée, licenciée, etc. C'est exact d'ailleurs, en tout point. On est témoins qu'il a voulu la tuer...

Ils rejoignirent le périph à la Porte de la Chapelle.

— Une clinique pour accros du sexe, tous les invités de la fête de Sam devraient avoir l'adresse dans leur ordi..., reprit Géraldine.

— On n'est pas accro, mais on trouvera, affirma Boris.

— Dès demain matin !

— Je te dépose chez toi.

Elle acquiesça en fermant les yeux et les rouvrit en sursaut une seconde après, quand il pila, rabattant la Peugeot du service contre la glissière de sécurité, pour fouiller dans le vide-poches.

— Où Est-ce que j'ai la tête ! s'exclama-t-il. Il a l'air fichu, mais je n'ai pas essayé...

— De quoi tu parles ? Tu as goûté quoi, chez Sam ?

— Un peu de champ' ne m'aurait pas fait de mal, mais après les galipettes dans les bulles, il n'en restait pas assez...

Il brandit un téléphone portable à l'écran émié et à la coque toute cabossée.

— Le mobile de Dan Everett !

— Lui aussi, il a souffert, constata Géraldine.

— Peut-être moins que l'Audi. Je n'ai pas vérifié s'il fonctionnait encore.

— Tu as essayé de téléphoner avec une Audi ?

— Et avec ça, tu veux bien essayer ?

— D'appeler ? J'ai un portable, et il marche...

— La mémoire ! insista Boris. Sam l'a appelé ce soir, mais avant, Dan a peut-être reçu un coup de fil de son fils ! Pourquoi aurait-il fait un aller-retour

hors de Paris dans la soirée, alors qu'il était invité chez son vieux pote... Tu me suis ?

— Tu me crois si bouchée, en plus d'être claquée ?

Il lui mit le mobile dans la main et redémarra.

Géraldine tripota l'appareil, pressa les touches, chercha en vain la tonalité. Elle secoua la tête, soupira.

— Il est naze !

Puis elle fronça les sourcils, pianota à nouveau, et constata:

— Pas moyen de consulter les messages, mais les numéros appelants s'affichent... enfin, ça dépend...

Elle s'obstina et quand elle releva la tête de l'écran, ils arrivaient en vue de Nation, pas loin du domicile de la jeune femme. Celle-ci tenait son propre portable dans sa main gauche, et y entraît les numéros que le mobile de Dan Everett avait gardés en mémoire.

— Il a reçu deux appels du même fixe, ce soir.

— Qui sait ?

Elle enfonça une touche sur son téléphone. La numérotation s'enclencha.

— Tu fais quoi ? demanda Boris.

— J'essaye...

— Il est quatre heures du mat' !

On entendit sonner, puis un répondeur se mit en marche et le regard de Géraldine s'illumina. Elle brancha le haut-parleur, triomphante, et la voix enregistrée commença:

« Vous êtes bien dans le service du docteur Adams, clinique du Parc... Merci de laisser vos coordonnées après... »

Une voix rogue interrompit la machine:

— Qui est à l'appareil ? Qui appelle ?

Géraldine ne se démonta pas:

— La police judiciaire, quai des Orfèvres. Lieutenant Hébert à l'appareil. C'est la clinique du Parc ? Est-ce que le docteur Adams... ?

— Adjudant de gendarmerie Lemoine, brigade de Chantilly, annonça la voix, guère plus surprise que ça.

— Je croyais être à la clinique du Parc..., répéta Géraldine, stupéfaite.

— Vous y êtes ! Et moi aussi ! Nous aussi, devrais-je dire, lieutenant, car nous sommes heureusement en nombre, et tout juste suffisant pour faire face à la situation... Laquelle, je vous rassure, est sous contrôle !

— Merde alors ! laissa échapper Géraldine. C'est la Brigade mondaine...

— Ça ne m'étonne pas ! Vous tombez bien !

« Des nues », songea Géraldine, avant de demander l'adresse.

Boris avait déjà fait demi-tour.

*

* *

Ils furent sur place en guère plus d'une demi-heure, sans même avoir recours au gyrophare. La grille majestueuse était ouverte et les véhicules de la gendarmerie garés devant le perron du bâtiment principal. Un vaste bureau lambrissé aux murs couverts de rayonnages chargés de livres servait de QG aux enquêteurs. C'est là que l'adjudant Lemoine les accueillit. Rondouillard et déférent.

— Vous avez un flair spécial pour ce genre de situation ? leur demanda-t-il en les observant l'un après l'autre de pied en cap, comme s'il leur cherchait des antennes, ou quelque appendice paranormal...

— Quelle situation ? s'enquit Boris, en comptant quatre personnes réunies dans la pièce, attendant manifestement qu'on s'occupe d'eux, et faisant ostensiblement la gueule.

— Venez, c'est dans l'autre bâtiment que ça se passe, répondit Lemoine, sibyllin.

Sur le seuil, Géraldine se retourna et montra le quatuor.

— Le docteur Adams est dans le lot ?

Ils étaient dans son bureau, leur apprit le gendarme, et Adams était le type à l'air pas commode assis derrière le vaste bureau d'acajou, qui menaçait de causer des dommages irrémediables à un gros MontBlanc, à force de réfréner sa colère...

— Elle, c'est son assistante, Martha, précisa Lemoine en indiquant une forte femme qui couvrait le psychiatre d'un regard alarmé, l'enjoignant de rester calme, de ne pas envenimer les choses. Et là-bas, un nommé Lenny, employé à tout faire, surtout le pire, ajouta l'adjudant avec un air entendu.

La dernière personne présente était une jolie brune au type méditerranéen, qui avait braqué sur Boris, dès son entrée dans la pièce, un regard de braise. Elle était ébouriffée et vêtue d'une blouse d'infirmière dont plusieurs boutons manquaient et d'autres ne tenaient qu'à un fil. Sans doute était-elle infirmière, mais comme elle ne portait rien d'autre, et ne s'en cachait pas, on pouvait soupçonner qu'elle n'était pas qu'infirmière, ou alors d'un genre particulier.

— Ils se sont acharnés sur elle ? supputa Boris.

Lemoine haussa un sourcil.

— Pensez-vous, commandant ! Elle ne donnait pas sa part aux chiens ! L'autre non plus, d'ailleurs !

— Il y a donc une victime ? remarqua Géraldine, bien réveillée.

— C'est pour ça que le jeune homme nous a appelés, figurez-vous ! Le joueur de tennis, Anthony...

— Everett ! C'est lui qui... ?

— Il a trouvé le cadavre du notaire, oui, compléta l'adjutant, avec un hochement de tête navré. C'est par là...

Il les précéda dans une galerie vitrée qui reliait le bâtiment principal à une annexe, et leur expliqua qu'il devait encore prévenir le docteur Trivinec, le grand patron de la clinique, l'as de la chirurgie esthétique... Un homme manifestement important, dans son domaine et également dans la vie locale.

— Adams et lui sont peut-être associés, mais c'est Trivinec qui compte... J'attendrai demain matin pour l'avertir...

— On n'est jamais trop précautionneux avec les notables, persifla Boris, en échangeant un coup d'œil avec Géraldine.

— Surtout que son frère est député, approuva Lemoine sans l'ombre d'un soupçon d'amorce de mauvais esprit.

Sur l'arrière du petit bâtiment, un fourgon de l'Identité judiciaire était stationné, où on avait enfourné, sur une civière, un corps enveloppé dans un sac. Lemoine tenait beaucoup à leur faire voir M. Amédée, le patient du docteur Adams, décédé d'un arrêt cardiaque, selon les premières constatations. Il tira lui-même sur le zip de fermeture.

— Vu le traitement auquel il était soumis, pas étonnant que son cœur ait fini par lâcher, expliqua-t-il.

— C'est Anthony Everett qui l'a trouvé, c'est cela ?

— Oui, menotté dans son lit avec des trucs... enfin de vrais instruments de torture, soi-disant pour le soigner... Alors que les autres s'en donnaient à cœur joie dans une chambre voisine, avec la jeune banquière !

Ils allaient de surprise en surprise.

— Une autre patiente ? s'enquit Géraldine.

— Oui, mais pas traitée de la même façon ! Un vrai foutoir, je vous assure...

Dans le petit bâtiment qui portait la lettre C, isolé au fond du parc, ils montèrent d'abord au second étage. L'adjutant leur fit découvrir, derrière un panneau coulissant, le système de vidéo surveillance des chambres...

— C'est pratique, n'est-ce pas ?

Il appuya sur une touche.

— Le jeune homme les a vus, tous les quatre, avec M^{me} de Seillans... Ils l'avaient attachée, enfin... au début.

— Elle n'était pas consentante ?

— Non seulement, elle l'était, lieutenant, mais je crois qu'elle était

demandeuse !

Sous le regard de Géraldine, l'adjudant rougit, en précisant:

— Si j'en juge par la façon dont elle m'a accueilli...

Sur l'écran, la jeune femme blonde qui occupait le milieu d'un grand lit semblait dormir, ses boucles blondes sagement étalées sur l'oreiller.

— Je ne me risquerai pas à y retourner tout seul, avoua Lemoine entre deux toussotements.

— Elle vous a sauté dessus ?

— Ce n'est pas ce que j'écirai dans mon rapport, lieutenant, mais...

— Une tigresse ? On ne dirait pas, à la voir dormir...

L'adjudant s'empourpra un peu plus.

— Si vous l'aviez vue...

— C'est qu'elle vous trouvait à son goût !

— Lieutenant, vous n'y pensez pas...

Se penchant vers l'écran, Boris intervint, mettant fin au supplice du gendarme, que Géraldine fixait avec un large sourire ingénu.

— Je ne suis pas si sûr qu'elle dorme, remarquez... A moins qu'elle fasse des rêves agités...

Le fait est que la jeune femme, seulement couverte par un drap, remuait imperceptiblement dans son sommeil, que le siège de ses mouvements se situait à mi-corps, et que les infimes ondulations qui soulevaient le tissu semblaient imputables, sauf erreur, à de brèves crispations régulières des cuisses. On ne voyait pas ses mains, dissimulées sous le drap, mais même un gendarme dépourvu d'imagination pouvait supputer qu'elles nichaient présentement au sommet de ces cuisses spasmodiquement resserrées, voire à leur jonction...

L'adjudant Lemoine, rouge comme une pivoine au terme de l'examen superficiel mais néanmoins détaillé de l'image qu'ils avaient sous les yeux, bafouilla qu'il n'en croyait pas ses yeux.

— Cette Gaëlle, tout de même ! Même en dormant !... s'écria-t-il.

Géraldine, négligemment, toucha un curseur.

— Elle s'appelle Gaëlle ? Dommage qu'on ne l'entende pas.

À peine avait-elle exprimé ce regret que l'adjudant appuya sur le bon bouton !... On entendit très distinctement le soupir d'aise qu'exhalait dans son sommeil la belle Gaëlle, sur un mode mineur mais qui s'approfondissait, à mesure que ses rêves se précisaient... Si du moins elle rêvait ! .

Se rendant compte qu'il s'était trahi, l'adjudant, écarlate comme un homard ébouillanté, fit prestement disparaître l'objet de ses propres fantasmes. L'écran s'emplit de neige.

— Est-ce qu'on peut voir Anthony Everett, maintenant ? s'impatienta Boris.

Lemoine s'empressa de les emmener à l'étage en dessous. Il évitait de croiser le regard goguenard de Géraldine.

— Il est bizarre, il prétend nous indiquer l'endroit où se trouve la victime d'un crime qu'il n'aurait pas commis, tout en s'accusant...

Lorsqu'ils furent devant la chambre, Boris s'inquiéta:

— Il ne dort pas ?

L'adjudant n'eut pas le temps de répondre. La porte s'ouvrit, un jeune homme brun surgit en face d'eux, le regard brûlant, les lèvres tremblantes.

— J'ai rêvé, j'ai rêvé que mon père était mort, dit-il tout à trac, d'une voix sans timbre. Pas M. Amédée ! Mon père... mort ! Vous êtes de la police ?

— Oui, répondit Boris. Votre père a eu un accident, monsieur Everett, mais il est vivant...

La grimace d'Anthony Everett exprimait du soulagement, mais pas seulement.

— Il y a un autre mort, reprit-il, le front plissé comme sous l'effet d'une brusque migraine, ou d'un douloureux effort de mémoire. Une fille blonde... Candice. Je sais où se trouve son cadavre. Je le sais ! Je vous dirai où...

Boris et Géraldine se regardèrent. Géraldine saisit doucement le bras d'Anthony Everett, et lui dit:

— C'est très bien. Très courageux de votre part... Vous venez avec nous ? On va parler...

Il hocha la tête, montra sur le lit, derrière lui, un sac de voyage. A côté se trouvait, dans une housse, un assortiment de raquettes de tennis.

— Je vous attendais, dit Anthony Everett. Je suis prêt...

EPILOGUE



Du couloir, Boris et Géraldine entendirent la rafale d'éternuements, plus bruyante que le fax et l'imprimante réunis. Quand ils entrèrent dans le bureau, Aimé Brichot passait une lingette nettoyante sur son clavier d'ordinateur et un cataplasme de Kleenex sur sa figure. Il tourna pourtant vers eux un visage ravi, malgré ses yeux rouges larmoyants et son nez bourgeonnant.

— Je vous avais dit d'essayer l'homéopathie, le gronda Géraldine, avant même d'échanger des bonjours.

— Chai commenché, et chafa mieux, che matin, chuinta Mémé. Chava ?

— Un poil fatiguée ! admit Géraldine. La nuit a été courte !

Ils revenaient du palais de justice, d'une discussion avec un juge d'instruction, à propos d'Anthony Everett. Brichot n'en savait rien, il décocha à sa flèche un regard réprobateur.

— C'est à dix heures qu'on démarre une enquête ?

Boris montra le fax qui venait de cracher une feuille, l'imprimante toute chaude.

— Déjà sur du neuf ? On n'a plus de répit, dans cette maison !

Brichot renifla, raffa plusieurs feuillets imprimés et les brandit dans leur direction.

— Du neuf et du concret ! s'écria-t-il. Cette Candice Meyer ! Je viens

d'avoir la solution, ou tout comme !

Il serra les dents pour réprimer une nouvelle manifestation allergique et tendit les feuilles à Boris.

— Lis toi-même !

Le fax de la gendarmerie de Roquebrune-Cap-Martin était signé du capitaine Mariani en personne.

— Les gendarmes ont retrouvé un chauffeur de taxi qui a conduit deux personnes successivement à la pension Mimosas, le soir de la disparition de Candice Meyer, expliqua Mémé à l'intention de Géraldine.

Il ajouta triomphalement, d'une traite, parce que la victoire contre le prurit nasal demeurait précaire:

— Le taxi a même leurs autographes ! Un joueur de tennis et une Américaine ! Qu'est-ce que vous en dites ? Ça vous en bouche un coin !

— Pour ça oui, Mémé ! s'esclaffa Géraldine.

— Qu'est-ce que ça a de si drôle ? Les gendarmes sont des policiers comme les autres, désormais...

— On va t'expliquer à quoi on a passé la nuit et le début de la matinée, dit Boris, mais le dossier Candice Meyer est bouclé... Affaire résolue et quasi classée !

Brichot resta interloqué, la moustache dubitative et les narines pincées. Boris se rembrunit en découvrant un autre feuillet: une sortie d'imprimante, le cliché un peu sombre d'un visage de femme.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Géraldine

— C'est arrivé en pièce jointe avec un mail adressé à la Brigade, sans autre précision, expliqua Brichot. J'ai imprimé... Un genre de rébus. Bizarre, non ?

Nimbé d'un flou assez peu artistique, le portrait de femme était tiré d'un film et montrait en gros plan des traits crispés, une grimace, presque un rictus, et en même temps un regard trouble qui évoquait aussi bien le plaisir que la douleur. Impossible de deviner ce qu'exprimait véritablement la belle jeune femme filmée à son insu dans une pénombre propice à tous les égarements, et à toutes les interprétations.

Boris tendit le feuillet à Géraldine, la vit tiquer. Le texte du mail disait: « Les femmes sont plus expressives, mais comment savoir ce qu'elles ressentent ? Désolée pour la médiocrité technique, j'ai dû jeter tout le reste... Trop de champagne. Mado. »

— On trouve tout et n'importe quoi dans les boîtes à lettres, commenta Boris avec un haussement d'épaule.

Géraldine prit les deux feuillets, en fit une boule compacte qu'elle expédia d'un tir adroit dans la corbeille à papier.

— Bien joué ! s'écria Mémé en réprimant avec succès un nouvel assaut allergique. Si vous m'expliquez ce que j'ai raté ?

TABLE



[Chapitre premier](#)

[CHAPITRE II](#)

[CHAPITRE III](#)

[CHAPITRE IV](#)

[CHAPITRE V](#)

[CHAPITRE VI](#)

[CHAPITRE VII](#)

[CHAPITRE VIII](#)

[CHAPITRE IX](#)

[CHAPITRE X](#)

[CHAPITRE XI](#)

[CHAPITRE XII](#)

[CHAPITRE XIII](#)

[1] Officier de police judiciaire.